GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
JAN 17 1900

7e Année. N° 1. 1er Janvier 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Henrik Ibsen	*Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*	5
Vicomte de Reiset	*Les Funérailles de Louis XVIII*	54
Marcel Prévost	*Léa* (3e partie)	76
Ch.-V. Langlois	*La Question de l'Enseignement secondaire.* — I.	113
Mary J. Darmesteter	*Les Sœurs Brontë.* — II	153
X X.	*L'Éducation des Officiers de réserve*	172
Mathilde Serao	*Au Soleil couchant* (fin)	182
Ernest Lavisse	*Précautions contre l'Angleterre*	211

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

LE MUSÉE GUSTAVE MOREAU, L'ARTISTE, SON ŒUVRE, SON INFLUENCE, par **Paul Flat.**

« La destinée du peintre qui mourut voici quelques mois en léguant à l'État la série considérable d'œuvres où s'était complu son talent, apparaît bien comme une des plus exceptionnelles et des plus curieuses qui se puissent voir. » M. Paul Flat, dans une étude brève et pénétrante, nous renseigne sur l'homme et sur l'artiste : il nous fait assister à cette patiente recherche de soi-même qui s'exprime un jour en des œuvres puissantes et originales. Les éditeurs ont eu l'heureuse idée de joindre à cette étude dix-huit héliogravures hors texte d'une exécution irréprochable, où l'on peut admirer la reproduction de quelques beaux tableaux. C'est pour l'artiste disparu le commencement de cette gloire posthume qu'il a méritée par tant d'efforts obstinés et sincères.

L'AVENTURIER MALGRÉ LUI, par **Camille Debans.**

Le personnage principal de ce roman n'est d'abord nullement sympathique : c'est un beau garçon égoïste et nonchalant. Marié à une femme charmante, il la laisse partir seule pour l'Amérique, et c'est seulement par intérêt, par cupidité même qu'il court à sa poursuite. Mais les circonstances font les hommes ; et l'auteur a su habilement imaginer une série d'aventures extraordinaires dont Claude Michon se tire en véritable héros : peu à peu, il découvre en lui-même des ressources d'énergie et de tendresse qu'il ne soupçonnait pas. A la fin du livre, on ne reconnaît plus le piètre personnage des premiers chapitres. Avec des illustrations de MM. Damblanc et Dumin, cela fait un intéressant volume qui passionnera les jeunes lecteurs.

UNE VIEILLE CITÉ DE FRANCE, REIMS, par **H. Bazin.**

« Étudier le passé d'une cité dans son cadre étroit, mais fécond en observations », voilà ce que M. Hippolyte Bazin a voulu faire et ce qu'il a fait en ce volume. La monographie qu'il nous offre aujourd'hui paraîtra d'autant plus intéressante que Reims fut toujours une de nos cités les plus illustres, et que son histoire est indissolublement liée à celle des rois que l'évêque de Reims y couronnait. C'est aussi une des plus riches en monuments de toutes les époques : la civilisation gallo-romaine y a laissé des ruines admirables, comme la porte Mars, et les hommes du moyen âge y ont bâti et sculpté des églises et des abbayes célèbres. M. Hippolyte Bazin nous initie à toutes ces beautés. Il a longuement questionné les pierres et feuilleté les annales : de ses lectures et de ses réflexions, il a tiré ce livre accessible à tous, écrit simplement d'une plume alerte. Avec une illustration nombreuse et choisie, cela fait un magnifique volume,

LE TOUR D'ASIE, L'EMPIRE DU MILIEU, par **Marcel Monnier.**

Après nous avoir promenés, dans un précédent volume, à travers la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, M. Marcel Monnier nous introduit en Chine. Il nous mène dans les rues de Pékin, si étranges et si difficiles, où « chacun bâtit comme il lui plaît, où il lui plaît, sans souci aucun de l'alignement, empiète le plus qu'il peut et impunément sur la voie publique ». Il nous fait parcourir les grandes routes, et nous montre au passage les villes mortes de la Prairie, puis, à bord des jonques, il nous fait naviguer sur le Fleuve Bleu ; c'est enfin la traversée du Yun-Nan et la descente au Tonkin par le Fleuve Rouge. M. Marcel Monnier, en regardant, sait réfléchir : son voyage terminé, il a résumé dans un remarquable épilogue toutes les idées qu'il en rapporte.

R'VUE D'FIN D'ANNÉE, par **A. Guillaume**, préface-revue par **Miguel Zamacoïs.**

C'est bien toute l'histoire humoristique d'Avril à Novembre 1899 que le dessinateur Albert Guillaume fait défiler en ce charmant album. On y trouvera des « charges » de nos hommes publics : — il n'y a pas de grands hommes pour la verve amusée d'un revuiste. Son imagination sait être partout, au petit lever intime de ces messieurs ; pendant leur sommeil, elle les surprend, et nous les montre la bouche ouverte pour quelque ronflement bien sonore ; elle les déguise en équilibristes ; à quelques-uns même elle fait danser la bourrée. Et l'on tourne les pages et, chaque fois, on a la surprise d'une fantaisie pittoresque et drôle. Des p'tites femmes, on en a mis partout. Et, comme il n'y a pas de revue sans couplets, M. Miguel Zamacoïs a composé pour cet album une charmante revue-préface, où des vers plaisants se peuvent chanter sur des airs connus. Le décor : « un fond de gaieté inépuisable ».

LE NAULAHKA, par **Rudyard Kipling et W. Balestier**, traduit de l'anglais par **Mme Charles Laurent.**

Nicolas Tarvin, citoyen de la libre Amérique, est entreprenant et têtu. S'il n'a rien d'un rêveur, il sait vouloir ; il n'hésite pas à s'expatrier pour suivre aux Indes une jeune fille dont il veut faire sa femme et qui s'est toquée de rêves humanitaires. Il a bien aussi l'intention de s'approprier un diamant célèbre, mais ce projet-là, sans doute, n'est que pour donner au brave Nick un prétexte, à ses propres yeux, de suivre celle qu'il aime ; son diamant conquis, Tarvin n'a pas le courage de le garder. Du moins a-t-il conquis sa femme. Ils retourneront vivre tous deux dans leur bonne ville de Topaze. Cette œuvre n'est qu'un roman d'aventures, mais on y trouvera de ces merveilleuses descriptions, comme nos lecteurs en ont aimé dans le *Livre de la Jungle*.

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

92510

SEPTIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

37

Janvier-Février 1900

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ 85bis

1900

QUAND
NOUS NOUS RÉVEILLERONS
D'ENTRE LES MORTS

ÉPILOGUE EN TROIS ACTES [1]

PERSONNAGES

LE PROFESSEUR RUBECK, sculpteur.
MAÏA, sa femme.
L'ÉTRANGÈRE.
ULFHEIM, propriétaire foncier.
UNE DIACONESSE.
L'INSPECTEUR DES BAINS.
LARS, valet de chasse.

CLIENTS ET DOMESTIQUES DE L'HOTEL DES BAINS

L'action se passe en Norvège, au bord d'un fiord, puis autour d'un sanatorium de montagne et enfin sur les hauts plateaux.

ACTE PREMIER

Une station balnéaire. — A droite, on aperçoit le coin de l'hôtel. Espace ouvert ayant l'aspect d'un parc ; jet d'eau et bouquets d'arbres jeunes et vieux. A gauche, un petit pavillon dissimulé dans le lierre et la vigne sauvage. Devant le pavillon, une table et une chaise. Au fond, vue sur le port, s'étendant jusqu'à la mer. Au loin, des îlots et des langues de terre. — Calme et chaude matinée d'été.

Sur la pelouse de l'hôtel LE PROFESSEUR RUBECK et MAÏA, sa femme, assis sur des sièges de jonc, devant une table dressée, viennent d'achever leur déjeuner. Chacun un journal à la main, ils boivent du champagne et de l'eau de seltz. Le professeur est un homme sur le retour, de mine distinguée, en veste de velours noir, gilet et pantalon d'été. Maïa a l'air tout jeune, un visage animé, des yeux gais et espiègles ; mais il y a en elle comme une nuance de fatigue. Elle porte un élégant costume de voyage.

MAÏA *reste un instant immobile, semblant attendre que le professeur parle, puis elle laisse tomber le journal et soupire.* — Ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

1. L'auteur entend par là que cette œuvre nouvelle — l'original a paru le 19 décembre, à Copenhague — restera la dernière d'une série commencée par *Maison de Poupée*.

RUBECK, *levant les yeux de son journal.* — Eh bien, Maïa? Qu'as-tu donc?

MAÏA. — Écoute un peu le silence qu'il fait ici.

RUBECK, *avec un sourire de condescendance.* — Tu peux l'entendre, toi?

MAÏA. — Entendre quoi?

RUBECK. — Le silence?

MAÏA. — Assurément.

RUBECK. — Allons! tu as peut-être raison. On peut, en effet, entendre le silence.

MAÏA. — Dieu sait qu'on le peut! Quand il domine tout, comme ici...

RUBECK. — Tu parles de cette station?

MAÏA. — Je parle de tout le pays. Là-bas, en ville, ce n'étaient pas le bruit et le mouvement qui manquaient, mais dans ce bruit et dans ce mouvement mêmes il y avait quelque chose de mort.

RUBECK, *la scrutant du regard.* — Tu n'es donc plus contente d'être rentrée, Maïa?

MAÏA, *fixant les yeux sur lui.* — Et toi? es-tu content?

RUBECK, *évasivement.* — Moi?...

MAÏA. — Oui, toi, qui as été bien plus longtemps que moi absent de chez nous... Es-tu vraiment content d'être rentré?

RUBECK. — A dire vrai... non... je ne le suis pas, là, vraiment, jusqu'au fond du cœur.

MAÏA, *vivement.* — Tu vois bien! J'en étais sûre d'avance!

RUBECK. — J'ai peut-être été trop longtemps absent. Je suis devenu étranger à tout ce qui m'entoure ici, à mon milieu natal.

MAÏA, *avec empressement, rapprochant sa chaise de celle de son mari.* — Tu vois bien!... Partons, veux-tu? le plus tôt que nous pourrons.

RUBECK, *avec un peu d'impatience.* — Oui, oui, chère Maïa, c'est ce que nous devons faire, tu le sais.

MAÏA. — Mais pourquoi pas tout de suite? Pense à la bonne et douce vie que nous mènerions là-bas, dans notre délicieuse nouvelle maison.

RUBECK, *avec un sourire de condescendance.* — Il faudrait dire plutôt : notre délicieux nouveau foyer.

MAÏA, *d'une voix brève.* — Je préfère dire « maison » : restons-en là.

RUBECK, *la regardant un moment.* — Tu es une singulière petite personne.

MAÏA. — Suis-je vraiment si singulière?

RUBECK. — Il me semble que oui.

MAÏA. — Et pourquoi donc? Est-ce parce que j'ai si peu de goût pour la vague existence que nous traînons ici?

RUBECK. — Lequel de nous deux a voulu, coûte que coûte, venir passer cet été dans le nord?

MAÏA. — Mettons que c'est moi.

RUBECK. — A coup sûr, ce n'est pas moi.

MAÏA. — Mais, aussi, qui aurait pu se douter, grand Dieu! que tout, chez nous, s'était à ce point transformé? Et cela en si peu de temps! Pense donc! Il n'y a pas plus de quatre ans en tout que je suis partie...

RUBECK. — ... partie mariée...

MAÏA. — Mariée? Qu'est-ce que cela fait à l'affaire?

RUBECK, *continuant.* — ... devenue « madame la Professeur », *Frau Professor*, comme on dit en Allemagne... maîtresse, s'il te plaît, d'une maison superbe, je devrais dire seigneuriale! Avec cela, une villa sur le lac de Taunitz, admirablement montée à l'heure qu'il est... Eh oui, Maïa! je puis bien dire que nous sommes installés avec une splendeur, une élégance qui ne laissent rien à désirer. Et tout cela est vaste, confortable. Nous n'avons pas besoin de nous gêner l'un l'autre.

MAÏA, *négligemment.* — Non, non, non, pour ce qui est des aises et de tout ce qui s'ensuit, il ne nous manque rien...

RUBECK. — Ajoutes-y tant d'autres conditions de vie élégante et facile..., des relations plus distinguées que celles auxquelles tu étais habituée dans ce pays...

MAÏA, *le regardant.* — Ainsi, c'est moi qui aurais changé, à ton avis?

RUBECK. — Oui, Maïa, je le crois.

MAÏA. — Moi seule, et pas les gens d'ici?

RUBECK. — Eh si! ils ont un peu changé de leur côté et n'en sont pas devenus plus aimables, j'en conviens.

MAÏA. — Tu dois en convenir, en effet.

RUBECK, *changeant de ton.* — Sais-tu quelle impression me revient quand je vois l'existence d'ici?

MAÏA. - Non; dis-le-moi.

RUBECK. — Celle de la nuit où nous sommes arrivés.

MAÏA. — Mais tu n'as fait que dormir dans un coin du coupé.

RUBECK. — Je ne dormais pas entièrement. Chaque fois que nous arrivions à une petite station, j'étais frappé du silence qui y régnait. Comme toi, Maïa, « j'entendais le silence... »

MAÏA. — Hem!... comme moi...

RUBECK. — ..., et je comprenais que nous avions passé la frontière, que nous étions réellement chez nous. Car le train s'arrêtait à toutes les petites stations, bien qu'il n'y eût aucune circulation.

MAÏA. — Pourquoi s'arrêtait-il donc, puisqu'il n'y avait rien ?

RUBECK. — Je l'ignore. Personne ne descendait, personne ne montait. Et le train faisait, quand même, une longue, une interminable halte. Et, à chaque station, j'entendais deux employés arpenter le perron. L'un d'eux tenait une lanterne à la main, et ils échangeaient dans la nuit, d'une voix mate, étouffée, d'insignifiants propos.

MAÏA. — C'est juste. On voit toujours deux hommes marcher ensemble en parlant...

RUBECK. — ... pour ne rien dire. *(D'un ton plus animé.)* Mais attends seulement jusqu'à demain. Nous monterons sur le grand et beau bateau qui entrera au port et nous irons tout le long de la côte... jusqu'à la mer de glace.

MAÏA. — Oui, mais, de cette façon, tu ne verras rien du pays, ni de la vie locale. Et c'est là ce que tu voulais voir.

RUBECK, *d'un ton bref et impatient.* — Je n'en ai que trop vu.

MAÏA. — Crois-tu qu'un voyage par mer te fasse du bien ?

RUBECK. — C'est un changement, en tout cas.

MAÏA. — Oui, oui ; pourvu que cela te fasse du bien !...

RUBECK. — A moi? Mais je n'ai aucun mal, que je sache.

MAÏA, *se levant et s'approchant de lui.* — Si, Rubeck, tu le sens bien toi-même.

RUBECK. — Voyons, ma chère Maïa, que veux-tu que j'aie?

MAÏA, *derrière lui, penchée sur le dossier de sa chaise.* — C'est à toi de me le dire. Depuis quelque temps, tu sembles n'avoir ni trêve ni repos. Tu ne trouves de calme nulle part, pas plus à la maison que dehors. Tu deviens absolument misanthrope.

RUBECK, *avec une pointe de raillerie.* — Vraiment, tu as fait cette remarque?

MAÏA. — Cela ne saurait échapper à personne qui te connaisse... Et puis, c'est si triste de voir que tu as perdu le goût du travail!

RUBECK. — Cela aussi?

MAÏA. — Toi jadis si infatigable, matin et soir à la besogne!

RUBECK, *sombre.* — Oui, jadis...

MAÏA. — Mais, si tôt que tu eus terminé ton grand chef-d'œuvre...

RUBECK, *pensif, hochant la tête.* — Le Jour de la Résurrection !

MAÏA. — L'œuvre qui a fait le tour de monde... qui t'a rendu célèbre.

RUBECK. — C'est peut-être là le malheur, Maïa !

MAÏA. — Pourquoi cela?

RUBECK. — Quand j'eus créé ce chef-d'œuvre... *(Avec un geste violent)*... car, le Jour de la Résurrection est un chef-d'œuvre! Ou, du moins, il a commencé par l'être... Non, il l'est encore! Il faut, il faut, il faut que ce soit un chef-d'œuvre.

MAÏA, *le regardant étonné.* — Mais, Rubeck, le monde entier sait cela...

RUBECK, *coupant court, d'une voix brève.* — « Le monde entier » ne sait rien, ne comprend rien!

MAÏA. — Du moins se doute-t-il de quelque chose...

RUBECK. — Oui, de quelque chose qui n'existe pas... de quelque chose qui ne m'a jamais passé par la tête. Oh! là-devant, ils tombent en admiration! *(Il se murmure à lui-même :)* On perd sa peine à s'user pour le vulgaire, pour la masse... pour « le monde entier »...

MAÏA. — Crois-tu qu'il vaille mieux... ou qu'il soit plus digne de toi de te dépenser à sculpter les bustes des uns et des autres? Car c'est tout ce que tu fais depuis quelque temps!

RUBECK, *souriant doucement.* — Ce ne sont pas de vrais portraits que mes bustes, Maïa.

MAÏA. — Oh! mon Dieu, si! Depuis deux ou trois ans que tu as achevé ton grand groupe et qu'il est sorti de la maison...

RUBECK. — Non, te dis-je, ce ne sont pas de vrais portraits.

MAÏA. — Que serait-ce donc, en ce cas?

RUBECK. — Il y a dans ces bustes et derrière ces bustes quelque chose de suspect..., quelque chose qui s'y dérobe, qui s'y cache sournoisement, et que les hommes ne peuvent apercevoir...

MAÏA. — Vraiment?

RUBECK, *d'un ton péremptoire.* — Il n'y a que moi qui le voie. Et je m'en amuse en secret. Extérieurement, c'est cette « ressemblance frappante » dont les gens s'ébahissent, s'émerveillent... *(Baissant la voix)* mais là, bien au fond, se dissimule tantôt une brave et honnête moue de cheval au repos, tantôt le mufle d'un âne entêté, ou une tête de chien au front plat, aux oreilles pendantes, ou bien encore un groin de porc engraissé, parfois aussi l'image d'un taureau stupide et brutal.

MAÏA, *avec indifférence.* — En un mot, tous nos bons animaux domestiques.

RUBECK. — Oui, Maïa, rien que nos bons animaux domestiques... ceux que les hommes ont défigurés... et qui les ont défigurés à leur tour. *(Il vide son verre de champagne et rit.)* — Et ce sont ces œuvres sournoises que les bons bourgeois riches viennent commander chez moi... et qu'ils paient naïvement leur pesant d'or.

MAÏA, *remplissant le verre de Rubeck.* — Fi, Rubeck! Bois et sois heureux.

RUBECK *se passe plusieurs fois la main sur le front et se renverse sur le dossier de sa chaise.* — Je suis heureux, Maïa. Vraiment heureux dans un certain sens, du moins. *(Un silence.)* Car il y a une sorte de contentement à se sentir libre et indépendant à tous égards... à s'accorder pleinement tout ce qu'on peut désirer... au moins en fait d'objets extérieurs. N'es-tu pas de mon avis, Maïa?

MAÏA. — Mon Dieu, oui... cela vaut bien quelque chose. *(Elle le regarde.)* Mais te souviens-tu de ce que tu m'as promis le jour où nous sommes convenus... de tenter la grande aventure...

RUBECK, *avec un geste d'assentiment.* — ... où nous sommes convenus de nous marier. En effet, il t'en a un peu coûté, Maïa.

MAÏA, *sans se troubler.* — ... où il a été décidé que je quitterais le pays avec toi et irais pour toujours habiter l'étranger... et vivre dans l'aisance... Te souviens-tu de ce que tu m'as promis alors?

RUBECK, *hochant la tête.* — Non, en vérité, je ne m'en souviens pas. Voyons, que t'ai-je promis?

MAÏA. — Tu m'as dit que tu m'emmènerais sur une haute montagne, pour me montrer toutes les splendeurs de ce monde.

RUBECK, *tremblant.* — Vrai, je te l'ai promis aussi?

MAÏA, *le regardant.* — « Aussi!... » L'aurais-tu promis à quelqu'un d'autre?

RUBECK, *d'un ton d'indifférence.* — Non, non... je veux dire: t'ai-je vraiment promis de te montrer...

MAÏA. — ... toutes les splendeurs de ce monde. Oui, tu as dit le mot. Et ces splendeurs, as-tu ajouté, seraient à nous, à moi et à toi.

RUBECK. — C'était une locution qui m'était familière en ce temps-là.

MAÏA. — Rien qu'une locution?

RUBECK. — Oui, une réminiscence de mes années d'école: j'amorçais avec cela les gamins du voisinage, pour qu'ils vinssent jouer avec moi à travers bois et champs.

MAÏA, *fixant sur lui un regard ferme.* — N'aurais-tu donc voulu que jouer avec moi?

RUBECK, *tournant la chose en plaisanterie.* — Eh quoi, Maïa? Le jeu n'était-il pas amusant?

MAÏA, *froidement.* — Ce n'est pas seulement pour jouer que je t'ai suivi.

RUBECK. — Non, non, je ne dis pas...

MAÏA. — Et puis tu ne m'as jamais emmenée sur une haute montagne pour me montrer...

RUBECK, *d'un ton irrité.* — ... toutes les splendeurs de ce monde? Non, tu as raison. C'est que... je vais te dire, Maïa... tu n'es pas faite pour les grandes ascensions.

MAÏA, *cherchant à se maîtriser.* — Il fut un jour, cependant, où tu avais l'air de le croire.

RUBECK. — Oui, il y a quatre ou cinq ans. *(Il s'étire sur sa chaise.* Quatre ou cinq ans, c'est long, Maïa, très long.

MAÏA, *le regardant avec une expression d'amertume.* — Ce temps t'a donc paru bien long, Rubeck?

RUBECK. — Cela commence à me paraître un peu long, en effet... *(Il bâille.)* Par moments, du moins.

MAÏA, *regagnant sa place.* — Je ne veux pas t'ennuyer plus longtemps. *(Elle s'assied, prend son journal et le parcourt. — Un silence.)*

RUBECK, *les deux coudes sur la table, se penche vers elle et la regarde fixement.* — Madame serait-elle offensée?

MAÏA, *froidement, sans lever les yeux.* — Pas du tout. *(Les baigneurs, parmi lesquels les femmes sont en majorité, arrivent peu à peu, isolément ou par groupes, et traversent le parc de droite à gauche.)*

L'INSPECTEUR *se dirige vers la table du professeur Rubeck et ôte son chapeau avec déférence.* — Que madame veuille bien me permettre de lui souhaiter le bonjour... Bonjour, monsieur le professeur.

RUBECK. — Bonjour, monsieur l'inspecteur, bonjour.

L'INSPECTEUR, *se tournant vers Maïa.* — Oserai-je demander si monsieur et madame ont passé une bonne nuit?

MAÏA. — Merci; pour ma part, j'ai très bien dormi. Je dors toujours comme une souche.

L'INSPECTEUR. — J'en suis ravi. Quand on change de séjour, la première nuit est souvent mauvaise. Et vous, monsieur le professeur?

RUBECK. — Oh! moi je dors mal... surtout depuis quelque temps.

L'INSPECTEUR, *d'un air de profond intérêt.* — Vraiment? Cela me fait beaucoup de peine. Mais quelques semaines de cure vous remettront, sans aucun doute.

RUBECK, *le regardant.* — Dites-moi, monsieur l'inspecteur, auriez-vous quelque patient qui prendrait son bain la nuit?

L'INSPECTEUR, *étonné.* — La nuit? Non, pas que je sache.

RUBECK. — Vraiment?

L'INSPECTEUR. — Je ne connais personne ici d'assez malade pour cela.

RUBECK. — En ce cas, n'y aurait-il pas quelqu'un qui eût coutume de se promener la nuit dans le parc?

L'INSPECTEUR, *souriant et hochant la tête.* — Non, monsieur le professeur, ce serait contraire au règlement.

MAÏA, *s'impatientant.* — Mon Dieu, Rubeck, je te l'ai déjà dit ce matin : tu auras rêvé.

RUBECK, *sèchement.* — Ah! j'ai rêvé cela? Merci! *(Se tournant vers l'inspecteur.)* Écoutez : je me suis levé, cette nuit, ne pouvant dormir. Et puis, je voulais voir le temps qu'il faisait.

L'INSPECTEUR. — Oui, monsieur le professeur. Eh bien?...

RUBECK. — Je regarde par la fenêtre, et j'aperçois là-bas, entre les arbres, une forme blanche.

MAÏA, *à l'inspecteur, avec un sourire.* — Et le professeur affirme que cette forme était en peignoir de bain.

RUBECK. — Ou, du moins, cela y ressemblait. Je ne pouvais pas bien distinguer. En tout cas, c'était du blanc,

L'INSPECTEUR. — Très étrange!... Était-ce un monsieur ou une dame?

RUBECK. — J'ai certainement cru voir une dame. Mais derrière elle s'est aussitôt dessinée une autre forme, toute sombre, celle-ci. On eût dit l'ombre de la première.

L'INSPECTEUR, *frappé.* — Toute sombre? Noire peut-être?

RUBECK. — Oui, à ce qu'il semblait.

L'INSPECTEUR, *comme frappé d'un trait de lumière.* — Et elle suivait la blanche de près? de très près?...

RUBECK. — Oui... à une très petite distance...

L'INSPECTEUR. — Bien! Je crois pouvoir vous expliquer ce mystère, monsieur le professeur.

RUBECK. — Voyons! dites-moi ce que c'était.

MAÏA, *en même temps.* — Le professeur n'aurait donc pas rêvé?

L'INSPECTEUR, *baissant subitement la voix, avec un geste vers la droite.* — Chut! Regardez par là. Et parlez moins haut en ce moment!

(Une dame, de taille élancée, en robe de cachemire blanc crème et suivie d'une diaconesse[1] *en noir, qui porte au cou une croix d'argent suspendue à une chaîne, apparaît au coin de l'hôtel, et traverse le parc, se dirigeant vers le pavillon qui se voit au premier plan à gauche. Son visage est pâle et ses traits comme figés. On dirait que, derrière ses paupières baissées, ses regards sont éteints. Sa robe tombe en larges plis jusqu'aux talons, dessinant ses formes. Un grand*

1. Protestante qui s'est consacrée volontairement, comme les sœurs de charité catholiques, au service des malades.

voile de crêpe blanc recouvre sa tête et son buste jusqu'à la ceinture. Elle tient les bras croisés sur la poitrine. Son maintien et sa démarche sont raides et mesurés. Mesuré également est le maintien de la diaconesse, avec une nuance de soumission. Elle ne détache pas de la dame le regard perçant de ses yeux noirs. Des garçons de service, serviette au bras, paraissent à l'entrée de l'hôtel et regardent curieusement passer les deux étrangères qui, sans prêter attention à quoi que ce soit, disparaissent dans le pavillon.)

RUBECK *s'est levé de sa chaise lentement, comme involontairement, et tient les yeux fixés sur la porte du pavillon, qui s'est refermée.* — Qui était cette dame ?

L'INSPECTEUR. — Une étrangère, qui a loué ce petit pavillon.

RUBECK. — Ah ! une étrangère ?

L'INSPECTEUR. — Selon toute apparence. Du moins sont-elles arrivées de l'étranger l'une et l'autre, il y a huit jours. Elles n'étaient jamais venues ici.

RUBECK, *d'un ton ferme, le regardant.* — C'est elle que j'ai vue cette nuit dans le parc.

L'INSPECTEUR. — Ce doit être cela. Je l'ai pensé tout de suite,

RUBECK. — Comment s'appelle cette dame, monsieur l'inspecteur ?

L'INSPECTEUR. — Le registre porte : « Madame de Satow et sa dame de compagnie ». Je n'en sais pas davantage

RUBECK, *réfléchissant.* — Satow? Satow ?...

MAÏA, *avec un sourire moqueur.* — Connaîtrais-tu quelqu'un de ce nom, Rubeck ? Dis?

RUBECK, *hochant la tête.* — Non, personne. Satow? Cela a l'air d'un nom russe... ou, tout au moins, d'un nom slave. *(A l'inspecteur.)* Quelle langue parle-t-elle ?

L'INSPECTEUR. — Quand ces dames causent ensemble, c'est dans une langue qui m'est totalement inconnue. Mais, autrement, elle parle le plus pur norvégien.

RUBECK, *saisi.* — Norvégien ? Vous en êtes sûr ?

L'INSPECTEUR. — Absolument sûr.

RUBECK. — Vous l'avez entendu vous-même ?

L'INSPECTEUR. — Oui, je me suis entretenu avec elle plusieurs fois. Nous n'avons échangé que quelques paroles, car elle est bien peu communicative. Mais...

RUBECK. — Mais c'était en norvégien ?

L'INSPECTEUR. — En bon norvégien... Peut-être a-t-elle un peu l'accent du nord.

RUBECK *regarde fixement devant lui et murmure.* — Cela aussi !...

MAÏA, *un peu troublée et désagréablement frappée.* — Cette dame t'a peut-être servi de modèle un jour, Rubeck. Tâche de te souvenir...

RUBECK, *fixant sur elle un regard aigu.* — De modèle!

MAÏA, *avec un sourire taquin.* — Oui, dans ta jeunesse... Tu auras fait poser d'innombrables modèles... dans le temps, bien entendu.

RUBECK, *du même ton.* — Mais non, ma petite madame Maïa, je n'ai jamais eu qu'un modèle, un seul... pour toutes mes créations.

L'INSPECTEUR, *qui s'est détourné et n'a cessé de regarder vers la gauche.* — Hélas! il faut que je prenne congé de vous. Car je vois venir là quelqu'un à qui il vaut mieux ne pas se frotter, surtout en présence des dames.

RUBECK, *regardant du même côté.* — Ce chasseur qui vient là?... Qui est-ce?

L'INSPECTEUR. — M. Ulfheim, le propriétaire de...

RUBECK. — Ah! Ulfheim...

L'INSPECTEUR. — ... surnommé le tueur d'ours.

RUBECK. — Je le connais.

L'INSPECTEUR. — Qui ne le connaît pas?

RUBECK. — Je le connais très peu, d'ailleurs... Il se soigne donc... à la fin?

L'INSPECTEUR. — Mais non, pas encore, si étrange que cela paraisse. Il s'arrête simplement ici une fois par an... en allant chasser dans la montagne. — Excusez-moi... *(Il se dirige vers l'hôtel.)*

VOIX D'ULFHEIM. — Mais attendez donc, nom d'un chien! Vous détalez toujours devant moi.

L'INSPECTEUR. — Pas du tout, monsieur, je ne détale pas. *(Ulfheim entre par la gauche, suivi d'un valet qui mène deux chiens couplés. Il porte un costume de chasse, des bottes fortes, un chapeau de feutre à plume. C'est un homme long, maigre, musculeux, cheveux et barbe en broussaille, voix haute, âge indécis. On voit cependant qu'il n'est plus jeune.)*

ULFHEIM, *abordant brusquement l'inspecteur.* — Est-ce là une manière d'accueillir vos hôtes, dites donc? Vous filez comme si vous aviez le feu aux talons!

L'INSPECTEUR, *tranquillement, sans lui répondre.* — Vous êtes venu par le bateau à vapeur, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM, *bougonnant.* — Je n'ai pas eu l'honneur de voir un bateau à vapeur. *(Les mains sur les hanches.)* Vous savez bien que je navigue dans mon cutter... *(Au valet.)* Toi, Lars, veille à tes semblables, soigne-les bien, mais ne les bourre pas à leur faim. Des os frais à ronger, avec pas trop de viande dessus; tu entends? cru et saignant... Et toi aussi, mets-toi quelque chose dans la panse. *(Avec un coup de pied dans sa direction.)* Allons! va-t'en au diable! *(Le valet s'éloigne, emmenant les chiens, et disparaît derrière l'hôtel.)*

L'INSPECTEUR. — Monsieur ne veut pas passer dans la salle à manger?

ULFHEIM. — Pour m'enfermer avec toutes ces mouches et tous ces hommes à moitié morts? Non, monsieur l'inspecteur, merci.

L'INSPECTEUR. — Comme il vous plaira.

ULFHEIM. — Au lieu de cela, que la bonne prépare tout comme d'habitude, chair abondante et vieille eau-de-vie. Vous pouvez lui dire que Lars ou moi nous lui ferons voir le diable et son train si elle...

L'INSPECTEUR, *l'interrompant.* — On sait, on sait... *(Se tournant vers Rubeck.)* Faut-il vous envoyer le garçon, monsieur le professeur?... Ou madame Rubeck désire-t-elle quelque chose?

RUBECK. — Merci, je n'ai besoin de rien.

MAÏA. — Ni moi non plus. *(L'inspecteur entre dans l'hôtel.)*

ULFHEIM *les considère un instant, puis il ôte son chapeau.* — Dieu me damne! voilà un rustre égaré dans la belle compagnie!...

RUBECK, *levant les yeux.* — Que voulez-vous dire, monsieur?

ULFHEIM, *s'adoucissant et devenant plus cérémonieux.* — C'est, si je ne me trompe, le maître sculpteur Rubeck lui-même que j'ai l'honneur de rencontrer.

RUBECK, *s'inclinant.* — Nous nous sommes vus une ou deux fois dans le monde, pendant le dernier automne que j'ai passé dans le pays.

ULFHEIM. — Oui, mais il y a longtemps de cela. Vous n'étiez pas aussi connu que vous l'êtes devenu, dit-on, depuis lors. Un misérable chasseur d'ours osait, à cette époque, vous approcher sans crainte.

RUBECK, *souriant.* — On peut le faire encore. Je ne mords pas.

MAÏA, *regardant Ulfheim avec intérêt.* — Ainsi, vraiment, vous chassez l'ours, monsieur?

ULFHEIM, *s'asseyant à la table voisine, plus près de l'hôtel.* — Oui, madame, l'ours surtout. Du reste, je fais bon accueil à tout autre gibier qui vient vers moi : aigle, loup ou femme, élan ou renne... Pourvu que je voie du sang frais, riche et généreux!... *(Il tire une petite gourde de sa poche et boit une gorgée.)*

MAÏA, *qui ne le quitte pas des yeux.* — Mais vos préférences sont pour l'ours?

ULFHEIM. — Oui, car, avec lui, je peux, quand cela chauffe, user du couteau. *(Il sourit un instant.)* Nous travaillons dans le dur, madame, votre mari et moi. Il peine sur le marbre, et moi sur des muscles d'ours tendus et palpitants. Et tous les deux nous finissons par asservir la matière, par nous en rendre maîtres. Nous n'avons pas de trêve que nous ne soyons venus à bout de sa résistance.

RUBECK, *pensif.* — Voilà des paroles de vérité.

ULFHEIM. — Oui, car la pierre aussi a des raisons pour lutter. Elle est morte et ne veut pas, à toute force, du maillet que lui impose la vie. C'est exactement comme l'ours qu'on réveille à coups de pied dans son gîte.

MAÏA. — Vous êtes en route pour la montagne et les forêts où vous chassez?

ULFHEIM. — Je monterai jusqu'aux plus hauts plateaux... Vous n'avez jamais été sur les hauts plateaux, madame?

MAÏA. — Jamais.

ULFHEIM. — Mort de mon âme! il faut que vous y veniez cet été. Je vous emmènerai volontiers avec moi, vous et le professeur.

MAÏA. — Merci. Mais Rubeck a pour cet été un projet de voyage sur mer.

RUBECK. — Le long de la côte, en entrant dans les fiords.

ULFHEIM. — Pouah!... Quelle envie vous prend d'aller suffoquer dans ces égouts du diable! Quand on y pense!... S'enfermer et patauger dans des bassins d'eau sale... Cela donne la nausée.

MAÏA. — Tu entends, Rubeck?

ULFHEIM. — Non! venez plutôt avec moi sur les hauteurs. Là-haut, pas de contrainte ni de souillure humaine. Vous ne vous figurez pas ce que c'est pour moi. Avec une petite dame comme... *(Il s'arrête. La diaconesse sort du pavillon et se dirige vers l'hôtel, où elle entre.)*

ULFHEIM, *la suivant des yeux.* — Regardez donc cet oiseau noir. Qui enterre-t-on ici?

RUBECK. — Personne que je sache.

ULFHEIM. — Alors, il y a, dans un coin, quelqu'un qui fait son paquet... Tout ce qui est infirme et malade devrait, ma foi, songer à se faire enterrer. Le plus tôt serait le mieux.

MAÏA. — Avez-vous jamais été malade vous-même, monsieur?

ULFHEIM. — Jamais. Sans quoi, vous ne me verriez pas ici... Mais plusieurs de mes proches l'ont été, les malheureux!

MAÏA. — Et qu'avez-vous fait pour vos proches?

ULFHEIM. — Je leur ai lâché à chacun un coup de fusil, bien sûr!

RUBECK, *le regardant.* — Un coup de fusil?

MAÏA, *écartant sa chaise.* — Vous les avez tués?

ULFHEIM, *inclinant la tête.* — Je ne rate jamais, madame.

MAÏA. — Quelle idée de tuer ainsi des êtres humains!

ULFHEIM. — Je ne vous parle pas d'êtres humains.

MAÏA. — Vos proches, avez-vous dit...

ULFHEIM. — Quand je dis mes proches, j'entends mes chiens.

MAÏA. — C'est, donc vos chiens qui sont vos proches?

ULFHEIM. — Je n'en ai point d'autres que mes braves, honnêtes et fidèles compagnons de chasse. Quand l'un d'eux se fait infirme et malade, paf! Et voilà l'ami expédié dans l'au-delà.

(La diaconesse sort de l'hôtel, portant du lait et du pain sur un plateau qu'elle pose sur la table, devant le pavillon, où elle rentre ensuite.)

ULFHEIM, *ricanant.* — Et voilà avec quoi on prétend nourrir des hommes! Du lait tiède et du pain mou. Ah! ce sont mes compagnons que vous devriez voir manger! Voulez-vous?

MAÏA *sourit à son mari et se lève.* — Je ne demande pas mieux.

ULFHEIM, *se levant aussi.* — Vous êtes une maîtresse femme, vous. Venez avec moi. Vous les verrez avaler de gros os saignants, les vomir et les ravaler ensuite. C'est un festin, rien que de les voir. Venez, je vais vous montrer cela. Et nous reparlerons du voyage dans les montagnes. *(Il sort, en tournant le coin de l'hôtel;* MAÏA *le suit. — Presque au même instant,* L'ÉTRANGÈRE *sort du pavillon et s'assied à la table. —* L'ÉTRANGÈRE *prend la tasse de lait et va la porter à ses lèvres, mais s'arrête en apercevant Rubeck, qu'elle regarde de ses yeux atones.)*

RUBECK, *assis à sa table, la considère quelque temps d'un regard fixe et grave. Il finit par se relever, fait quelques pas vers elle, s'arrête et dit d'une voix étouffée:* — Je t'ai bien reconnue, Irène.

L'ÉTRANGÈRE, *d'une voix mate, posant la tasse.* — Vraiment, Arnold, tu as deviné?...

RUBECK, *sans répondre.* — Je crois que tu me reconnais aussi.

L'ÉTRANGÈRE. — Oh! toi, c'est bien différent!

RUBECK. — Pourquoi est-ce différent?

L'ÉTRANGÈRE. — Parce que tu es encore en vie.

RUBECK, *sans comprendre.* — En vie?...

L'ÉTRANGÈRE, *au bout d'un moment.* — Qui était cette autre? Celle qui était assise près de toi, à ta table?

RUBECK, *avec un peu d'hésitation.* — C'était... ma femme.

L'ÉTRANGÈRE, *hochant lentement la tête.* — Ah! très bien, Arnold. Quelqu'un avec qui je n'ai rien à faire...

RUBECK, *avec hésitation.* — Non... assurément...

L'ÉTRANGÈRE. — ... que tu as rencontré quand je n'étais plus en vie.

RUBECK, *la regardant plus fixement.* — Quand tu n'étais plus?... Que veux-tu dire, Irène?

IRÈNE, *sans répondre.* — Et l'enfant? L'enfant se porte bien, lui aussi... Notre enfant me survit, dans la gloire et les honneurs...

RUBECK *sourit comme à un souvenir lointain.* — Notre enfant? Oui, c'est ainsi que nous l'appelions jadis.

IRÈNE. — Quand j'étais en vie, oui.

RUBECK, *cherchant à tourner la chose en gaieté.* — Eh oui, Irène! pense donc : voici « notre enfant » célèbre d'un bout du monde à l'autre. Tu as lu cela, je suppose?

IRÈNE, *inclinant la tête.* — Et il a rendu son père également célèbre... N'était-ce pas ton rêve?

RUBECK, *ému, baissant la voix.* — C'est à toi, Irène, que je dois tout, tout. Merci.

IRÈNE *réfléchit un instant, immobile.* — Si, en ce temps-là, Arnold, j'avais fait mon devoir...

RUBECK. — Eh bien?

IRÈNE. — J'aurais dû tuer cet enfant.

RUBECK. — Que dis-tu là? Le tuer?

IRÈNE, *à voix basse.* — Le tuer avant de te quitter. Le broyer... Le réduire en poussière...

RUBECK, *hochant la tête, d'un air de reproche.* — Tu ne l'aurais pas pu, Irène. Tu n'en aurais pas eu le cœur.

IRÈNE. — C'est vrai, à cette époque, j'avais le cœur autrement fait.

RUBECK. — Mais depuis?...

IRÈNE. — Depuis, je l'ai tué à d'innombrables reprises. En plein jour et dans l'ombre... Tué dans des accès de haine... de rancune... de douleur.

RUBECK *s'avance jusqu'à la table d'Irène et baisse la voix.* — Irène... après tant d'années... dis-le-moi enfin : pourquoi es-tu partie? Pourquoi as-tu disparu sans laisser de traces... sans que j'aie pu te retrouver?...

IRÈNE, *hochant lentement la tête.* — Ah! Arnold! à quoi bon te le dire... maintenant que je ne suis plus?

RUBECK. — Est-ce par amour pour un autre?

IRÈNE. — J'en voyais un qui n'avait plus que faire de mon amour, plus que faire de ma vie.

RUBECK, *pour détourner le courant de ses pensées,* — Hem!... Ne parlons plus de ce qui est passé...

IRÈNE. — Non, non, ne parlons plus de ce qui est de l'autre monde, d'un monde qui n'est plus le mien.

RUBECK. — Où as-tu été, Irène? Tu as échappé à toutes mes recherches.

IRÈNE. — J'ai gagné les ténèbres... quand j'ai vu l'enfant inondé de gloire et de lumière.

RUBECK. — As-tu beaucoup voyagé ?

IRÈNE. — Oui, j'ai parcouru bien des terres, bien des pays.

RUBECK, *la regardant avec intérêt.* — Et qu'as-tu fait, Irène ?

IRÈNE, *tournant les yeux vers lui.* — Attends un peu, que je voie... Ah ! oui, je m'en souviens maintenant. Je suis montée sur un disque tournant, dans un café-concert. J'ai figuré, nue, dans des tableaux vivants. J'ai récolté beaucoup d'argent. Cela ne m'était pas arrivé chez toi : tu n'en avais guère... Et puis j'ai connu des hommes à qui je faisais perdre la tête. Cela, non plus, ne m'était pas arrivé chez toi : tu étais plus résistant.

RUBECK, *éludant la question.* — Et puis tu t'es mariée ?

IRÈNE. — Oui, l'un d'eux m'a épousée.

RUBECK. — Qui est-ce ?

IRÈNE. — C'était un Américain du Sud... un diplomate de haut rang. *(Elle regarde devant elle avec un sourire qui semble pétrifier ses lèvres.)* Celui-là, je l'ai rendu fou, tout à fait fou... incurablement, irrémédiablement fou... C'était bien drôle, tu peux m'en croire... tant que cela couvait. J'aurais pu en rire intérieurement à en perdre l'âme... si j'avais eu une âme.

RUBECK. — Où est-il maintenant ?

IRÈNE. — Quelque part dans un cimetière... sous un superbe monument... avec une balle de plomb dans le crâne.

RUBECK. — S'est-il tué de sa propre main ?

IRÈNE. — Oui. Il a tenu à me devancer.

RUBECK. — Le regrettes-tu, Irène ?

IRÈNE, *sans comprendre.* — Qui regretterais-je ?

RUBECK. — Mais... M. de Satow !

IRÈNE. — Il ne s'appelait pas Satow.

RUBECK. — Comment cela ?

IRÈNE. — C'est le nom de mon second mari, un Russe.

RUBECK. — Et où est-il, celui-ci ?

IRÈNE. — Très loin, dans l'Oural... au milieu de ses mines d'or.

RUBECK. — Il y passe sa vie ?

IRÈNE, *haussant les épaules.* — Sa vie ? sa vie ?... A dire vrai, je l'ai tué aussi...

RUBECK, *sursautant.* — Tué !...

IRÈNE. — ... avec un poignard effilé que j'ai toujours dans mon lit.

RUBECK, *avec éclat.* — Je ne te crois pas, Irène !

IRÈNE, *souriant doucement.* — Tu peux m'en croire, Arnold.

RUBECK *la regarde avec compassion.* — N'as-tu jamais eu d'enfants ?

IRÈNE. — J'ai eu beaucoup d'enfants.

RUBECK. — Et où sont-ils, ces enfants ?

IRÈNE. — Je les ai tués.

RUBECK, *sévèrement.* — Tu me fais là de nouveaux mensonges.

IRÈNE. — Je les ai tués, te dis-je, égorgés sans pitié... à mesure qu'ils venaient au monde... oh! non, bien, bien avant... l'un après l'autre.

RUBECK, *gravement, tristement.* — Il y a un sens caché derrière tes paroles.

IRÈNE. — Qu'y puis-je ? Chacune d'elles m'est soufflée à l'oreille.

RUBECK. — Je crois être le seul à deviner ce sens.

IRÈNE. — Tu devrais être le seul.

RUBECK *appuie les mains sur la table et fixe sur Irène un regard profond.* — Il y a en toi des cordes qui sont rompues.

IRÈNE, *doucement.* — C'est ce qui arrive, sans doute, chaque fois que meurt une jeune femme au sang riche.

RUBECK. — Oh ! Irène, assez de ces imaginations insensées !.., Tu es vivante ! bien vivante !

IRÈNE, *se levant lentement de sa chaise, dit d'une voix tremblante :* — J'étais morte depuis des années. Ils étaient venus me garrotter. Ils m'avaient lié les mains derrière le dos. Ils m'avaient descendue dans un sépulcre et l'avaient fermé avec des barreaux de fer, après en avoir matelassé les parois, en sorte que personne ne pouvait entendre les lamentations venant du sépulcre... Mais, peu à peu, voici que je commence à ressusciter d'entre les morts. *(Elle se rassied.)*

RUBECK, *après un silence.* — Est-ce moi que tu crois le coupable ?

IRÈNE. — Oui.

RUBECK. — Coupable de ce que tu appelles... ta mort ?

IRÈNE. — Coupable de ce qu'il m'a fallu mourir. *(Changeant de ton, avec indifférence.)* Pourquoi restes-tu debout, Arnold ?

RUBECK. — Tu me permets de m'asseoir ?

IRÈNE. — Oui... N'aie pas peur du froid : je crois que je ne suis pas encore entièrement glacée.

RUBECK *approche une chaise de la table et s'y assied.* — Tu vois, Irène, nous sommes assis l'un près de l'autre, comme jadis.

IRÈNE. — En laissant une petite distance entre nous... toujours comme jadis.

RUBECK, *se rapprochant d'elle.* — Il le fallait, en ce temps-là.

IRÈNE. — Le fallait-il ?

RUBECK, *d'un ton péremptoire.* — Il fallait qu'il y eût un espace entre nous...

IRÈNE. — Le fallait-il vraiment, Arnold ?

RUBECK, *continuant.* — Te souviens-tu de ta réponse, quand je te proposai de me suivre en pays lointain ?

IRÈNE. — Je levai trois doigts en l'air et je promis de te suivre juqu'au bout du monde et jusqu'au bout de la vie... Et de te servir en tout...

RUBECK. — Comme modèle pour mon œuvre...

IRÈNE. — ... dans toute ma nudité...

RUBECK, *ému.* — Et tu m'as vraiment servi, Irène... avec une allégresse... une joie sans réserve.

IRÈNE. — Oui, je t'ai servi avec tout le sang de ma palpitante jeunesse !

RUBECK, *inclinant la tête avec un regard de reconnaissance.* — Tu peux le dire en toute vérité.

IRÈNE. — Je me suis prosternée à tes pieds et je t'ai servie, Arnold. *(Tendant vers lui ses mains jointes.)* Mais toi... toi !...

RUBECK, *protestant.* — Je ne me suis jamais rendu coupable envers toi, Irène !

IRÈNE. — Si ! Tu as été coupable envers ce qu'il y avait d'inné au plus profond de mon être.

RUBECK, *reculant.* — Moi !...

IRÈNE. — Oui, toi ! Je me suis exposée à tes yeux, tout entière, sans réserve... *(Plus bas.)* Et pas une fois tu ne m'as touchée.

RUBECK. — Ne comprends-tu donc pas, Irène, qu'il y a eu des jours où ta beauté a failli me faire perdre l'esprit ?

IRÈNE, *continuant, sans se troubler.* — Et, cependant, si tu m'avais touchée, je crois que je t'aurais tué sur place. Car je portais toujours sur moi une longue épingle d'acier cachée dans ma chevelure. *(Elle se passe d'un air pensif la main sur le front.)* C'est égal : dire que tu as pu... tu as pu...

RUBECK, *la regardant avec insistance.* — J'étais artiste, Irène.

IRÈNE, *d'une voix sombre.* — Justement !... justement !...

RUBECK. — Artiste avant tout... Malade du désir de créer la grande œuvre de ma vie... *(Se plongeant dans ses souvenirs.)* Elle devait s'appeler « le Jour de la Résurrection » et revêtir l'aspect d'une jeune femme qui se réveille du sommeil de la mort...

IRÈNE. — Notre enfant !...

RUBECK, *continuant.* — Et cette femme qui se réveille devait réunir en elle tout ce qu'il y a de noble, de fier, d'idéal sur la terre...

Je t'ai trouvée. Tu avais tout ce qu'il me fallait. Et tu te prêtas si complètement, si joyeusement à mes desseins! Et tu abandonnas ta famille, ton foyer pour me suivre.

IRÈNE. — Ce fut mon enfance tout entière qui s'éveilla pour te suivre.

RUBECK. — C'est là justement ce qui te rendait si précieuse pour moi... si unique!... Tu devins à mes yeux une créature sacro-sainte qu'on ne devait effleurer que pieusement, en pensée... J'étais jeune, en ce temps-là, Irène. Et c'était chez moi une idée superstitieuse que le moindre désir sensuel que j'éprouverais pour toi profanerait mon âme et m'empêcherait d'atteindre le but rêvé... Il y avait du vrai en cela, je le crois encore.

IRÈNE, *inclinant la tête avec une nuance de raillerie.* — L'œuvre d'abord... l'être vivant ensuite.

RUBECK. — Tu peux en penser ce que tu voudras. Mais j'étais alors tout à ma mission. Et j'en éprouvais un tel bonheur!

IRÈNE. — Et tu vins à bout de ta mission, Arnold?

RUBECK. — Grâces t'en soient rendues!... je vins à bout de ma mission. Je voulais créer la femme pure, telle qu'elle devrait s'éveiller le jour de la résurrection : non point saisie du pressentiment de quelque chose de nouveau, d'imprécis, d'inconnu... mais, après un long sommeil sans rêve, pleine de la joie sainte de se retrouver sans transformation aucune, — elle, la femme terrestre, — dans une région plus haute, plus libre, plus radieuse... *(Plus bas.)* C'est ainsi que je l'ai créée. C'est ta forme, Irène, que je lui ai donnée.

IRÈNE *pose ses mains à plat sur la table et se renverse sur le dossier de sa chaise.* — Et, après cela, tu n'as plus eu besoin de moi...

RUBECK, *avec un reproche dans la voix.* — Irène!

IRÈNE. — Je t'étais devenue inutile...

RUBECK. — Oses-tu bien le dire?

IRÈNE. — Tu te mis en quête de quelque autre idéal...

RUBECK. — Je n'en ai pas trouvé.

IRÈNE. — Et pas d'autres modèles, Arnold?

RUBECK. — Tu n'étais pas un modèle pour moi; tu étais la source même de ma création.

IRÈNE, *après un silence.* — Quel poème as-tu fait depuis? quel poème de marbre, après mon départ?

RUBECK. — Je n'en ai fait aucun depuis ce jour. Je me suis dépensé en petites choses, en toutes sortes de modelages.

IRÈNE. — Et la femme avec qui tu vis maintenant?...

RUBECK, *l'interrompant violemment.* — Ne parle pas d'elle en ce moment : cela me fait mal!

IRÈNE. — Où comptes-tu aller avec elle?

RUBECK, *d'un ton d'abattement et de fatigue.* — Je vais probablement faire un ennuyeux voyage en bateau, vers le nord, en longeant la côte.

IRÈNE *le regarde avec un sourire à peine perceptible et dit à voix basse :* — Va plutôt dans la montagne. Monte si haut que tu pourras, toujours, toujours plus haut, Arnold!

RUBECK, *attentif.* — Comptes-tu y aller toi-même?

IRÈNE. — Aurais-tu le courage de me rencontrer encore une fois?

RUBECK, *hésitant, en proie à une lutte intérieure.* — Si nous pouvions!... oh! si nous pouvions!...

IRÈNE. — Pourquoi ne pourrions-nous pas ce que nous voulons? *(Elle le regarde et dit à voix basse, les mains jointes.)* Viens, Arnold, viens! Oh! viens à moi! *(Maïa, rayonnante de gaieté, arrive en tournant le coin de l'hôtel et se précipite vers la table où ils étaient assis.)*

MAÏA, *du coin de l'hôtel, sans regarder autour d'elle.* — Tu diras ce que tu voudras, Rubeck, je... *(Elle s'arrête en apercevant Irène.)* Oh! pardon! je vois que tu as fait connaissance...

RUBECK, *d'une voix brève.* — Renouvelé connaissance. *(Il se relève.)* Que me voulais-tu?

MAÏA. — Je tenais seulement à te dire que... tu en feras ce que tu voudras, mais je n'irai pas avec toi sur cet affreux bateau.

RUBECK. — Pourquoi cela?

MAÏA. — Parce que je veux courir la montagne et la forêt... voilà! *(Câline.)* Accorde-moi cela, Rubeck. Tu verras comme je serai gentille après.

RUBECK. — Qui t'a mis ces idées en tête?

MAÏA. — C'est lui, c'est ce vilain tueur d'ours... Tu ne peux te figurer les merveilles qu'il dit de la montagne et de la vie qu'on y mène!... C'est affreux, horrible, épouvantable, à en juger par la plupart des contes qu'il débite... car je suis presque sûre qu'il ment!... et, tout de même, il y a là une prodigieuse attirance... Dis! me permets-tu de l'accompagner? Tu sais, rien que pour voir si ce qu'il dit est vrai. Puis-je le faire, Rubeck?

RUBECK. — Oh! je ne demande pas mieux. Va dans la montagne... aussi loin qu'il te plaira... et restes-y tant que tu voudras. Je prendrai peut-être le même chemin que toi.

MAÏA, *vivement.* — Non, non, non, je ne demande pas cela! Tu ne dois pas te sacrifier pour moi.

RUBECK. — Je veux aller sur les fiælls. Je m'y suis décidé.

MAÏA. — Oh! merci, merci!... Puis-je le dire tout de suite au tueur d'ours?

RUBECK. — Dis au tueur d'ours tout ce que tu voudras.

MAÏA. — Merci! merci! merci! *(Elle veut lui prendre la main, il la retire.)* Vrai, tu es gentil aujourd'hui, Rubeck! *(Elle court vers l'hôtel et y entre. Au même instant, la porte du pavillon s'entr'ouvre doucement et sans bruit. La diaconesse se poste, sans être remarquée, dans l'entre-bâillement et s'y tient, attentive.)*

RUBECK, *d'un ton résolu, se tournant vers Irène.* — Ainsi, nous nous retrouverons là-haut?

IRÈNE *se lève lentement.* — Oui, certes, nous nous y retrouverons. Je t'ai si longtemps cherché!

RUBECK. — Quand as-tu commencé à me chercher, Irène?

IRÈNE, *avec un accent d'amère raillerie.* — Depuis que je me suis aperçue du don que je t'avais fait... Je t'avais donné, Arnold, ce dont on ne se passe pas, ce qui aurait dû rester inséparable de moi-même.

RUBECK, *hochant la tête.* — Oui, c'est cruellement vrai! Tu m'as donné trois ou quatre de tes jeunes années.

IRÈNE. — Je t'ai donné bien plus que cela, prodigue que j'étais en ce temps-là.

RUBECK. — Oui, Irène, tu étais une prodigue. Tu m'as donné toute ton adorable nudité...

IRÈNE. — A contempler...

RUBECK. — Et à glorifier...

IRÈNE. — Oui, pour en tirer ta propre gloire, et celle de l'enfant.

RUBECK. — Et la tienne, Irène.

IRÈNE. — Mais tu oublies le don le plus précieux.

RUBECK. — Le plus précieux?... Qu'était-ce donc?

IRÈNE. — Je t'ai donné mon âme jeune et vivante. Et je suis restée avec un grand vide en moi, sans âme. *(Le regardant fixement.)* C'est là ce qui m'a fait mourir, Arnold. *(La diaconesse ouvre entièrement la porte et laisse passer Irène, qui entre dans le pavillon.)*

RUBECK *la suit longtemps des yeux et murmure enfin :* — Irène

ACTE DEUXIÈME

Une station sanitaire sur les hauts plateaux. — La vue s'étend sur une vaste plaine sans arbres, jusqu'à un lac de montagne borné par une chaîne de hautes cimes, aux anfractuosités desquelles on voit bleuir la neige. Au premier plan, à gauche, on voit un torrent descendre en plusieurs filets le long d'une paroi rocheuse. Au bas du rocher, les filets se joignent, et le torrent, traversant la lande, coule vers la droite, entre des pierres, des broussailles et des plantes arborescentes. Au premier plan, à droite, un monticule au sommet duquel est un banc de pierre. — Soir d'été. Le crépuscule tombe.

Au loin, sur la lande, de l'autre côté du torrent, une bande de petits enfants jouent, chantent et dansent. Quelques-uns d'entre eux sont en vêtements bourgeois, d'autres en costume paysan. Pendant la scène suivante, on entend leurs rires joyeux, assourdis par la distance.

RUBECK, un plaid sur les épaules, est assis sur le banc, au sommet du monticule, et regarde jouer les enfants.

Au bout d'un instant, on voit MAÏA apparaître entre des touffes d'arbrisseaux, au second plan, à gauche. Elle lève les yeux vers le monticule, en se faisant un abat-jour de la main. Elle est coiffée d'une petite toque de touriste, vêtue d'une robe courte, qui laisse voir le bas de la jambe, chaussée de hautes bottines à lacets ; elle tient à la main un bâton d'alpiniste.

MAÏA *aperçoit Rubeck et appelle.* — Allô ! *(Elle traverse le plateau, franchit le torrent, en s'aidant de son bâton, et gravit le monticule. — Soufflant.)* Dieu ! que j'ai couru pour te trouver, Rubeck !

RUBECK, *inclinant la tête avec indifférence.* — Tu viens du sanatorium ?

MAÏA. — Oui, de la cage à mouches.

RUBECK, *la regardant un instant.* — J'ai remarqué que tu n'as pas dîné à table d'hôte.

MAÏA. — Nous, nous avons dîné en plein air, nous deux.

RUBECK. — « Nous deux » ? de qui parles-tu ?

MAÏA. — De moi et de ce vilain tueur d'ours, naturellement.

RUBECK. — Ah ! très bien.

MAÏA. — Oui, et demain, de grand matin, nous nous remettons en chasse.

RUBECK. — Une chasse à l'ours ?

MAÏA. — Oui. Il faut que nous tuions la bête.

RUBECK. — Êtes-vous sur la trace ?

MAÏA, *d'un air de supériorité.* — On ne rencontre pas d'ours sur un plateau nu, que je sache.

RUBECK. — Et où en rencontre-t-on ?

MAÏA. — En bas, sur la pente boisée, au plus épais de la forêt... dans les fourrés inaccessibles aux bourgeois.

RUBECK. — C'est là que vous irez demain, « vous deux » ?

MAÏA, *s'étendant sur la bruyère.* — Oui, c'est décidé. A moins que nous ne partions dès ce soir. Tu ne t'y opposes pas ?

RUBECK. — Moi ? A Dieu ne plaise !

MAÏA, *vivement* — Lars nous accompagne, naturellement... avec les chiens.

RUBECK. — Je ne me suis pas enquis, me semble-t-il, de M. Lars et de ses chiens. *(Coupant court.)* Mais ne veux-tu pas, plutôt, t'asseoir sur le banc ?

MAÏA, *d'un air las.* — Merci. Je suis si bien sur la bruyère humide !

RUBECK. — Tu as l'air fatiguée.

MAÏA, *bâillant.* — Je commence vraiment à éprouver de la lassitude.

RUBECK. — Tu ne le sentiras bien qu'après... quand viendra la détente...

MAÏA, *d'un ton somnolent.* — Oui. Je vais rester ainsi, les yeux fermés. *(Un court silence. — Avec une impatience soudaine.)* Mon Dieu, Rubeck, comment peux-tu y tenir avec tous ces cris d'enfants et ces cabrioles qui n'en finissent pas !

RUBECK. — Dans ces ébats grossiers, on surprend parfois quelque chose d'harmonieux, — comme une musique de mouvements, — qu'il est amusant de noter au passage.

MAÏA, *avec un rire un peu moqueur.* — Ah ! tu es et tu resteras toujours artiste, toi !

RUBECK. — Je le voudrais bien.

MAÏA, *se tournant de côté, lui tournant le dos.* — Il n'est pas artiste pour un brin, lui.

RUBECK, *attentivement.* — Qui est-ce qui n'est pas artiste ?

MAÏA, *reprenant un ton somnolent.* — L'autre, bien sûr.

RUBECK. — Tu parles du tueur d'ours ?

MAÏA. — Oui. Il n'y a pas un brin d'artiste en lui. Pas un brin !

RUBECK, *souriant.* — Non... je crois que tu as parfaitement raison.

MAÏA, *violemment, sans se retourner.* — Et ce qu'il est méchant ! ce qu'il est méchant !... *(Elle arrache une touffe de bruyère et la jette loin d'elle.)* Oh ! si méchant, si méchant ! Brrr !...

RUBECK. — Est-ce pour cela que tu le suis avec confiance, jusqu'au fond des bois ?

MAÏA, *d'un ton bref.* — Je ne sais pas. *(Se tournant vers lui.)* Toi aussi, Rubeck, tu es méchant.

RUBECK. — Tu ne fais que de t'en apercevoir ?

MAÏA. — Non... il y a longtemps que je le vois.

RUBECK, *haussant les épaules.* — On vieillit, madame Maïa, on vieillit.

MAÏA. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Mais il y a quelque chose de si las, de si excédé dans le coup d'œil que tu daignes me jeter de temps en temps.

RUBECK. — Tu crois avoir remarqué cela?

MAÏA, *d'une voix assurée.*— C'est peu à peu que t'est venue cette méchante expression dans les yeux. On dirait presque que tu nourris en secret de mauvais desseins à mon égard.

RUBECK. — Vraiment? *(Affectueusement, mais gravement.)* Viens t'asseoir près de moi, Maïa. Nous allons causer un moment.

MAÏA, *se relevant à moitié.* — Veux-tu que je m'assoie sur tes genoux... comme dans les premiers temps?

RUBECK. — Non, je ne le veux pas. On pourrait nous voir de l'hôtel. *(Il s'écarte un peu.)* Mais tu peux t'asseoir sur ce banc, à côté de moi.

MAÏA. — Merci; je préfère, en ce cas, rester couchée comme je suis. Je t'écouterai tout aussi bien. *(Avec un regard d'interrogation.)* Eh bien, qu'as-tu à me dire?

RUBECK, *commençant lentement.* — Quel motif m'a poussé, d'après toi, à consentir à venir ici cet été?

MAÏA. — Mon Dieu! tu prétendais que le voyage me ferait un bien immense. Mais...?

RUBECK. — Mais?...

MAÏA. — Mais maintenant je ne crois plus à ce motif. Ce n'était pas le vrai.

RUBECK. — Et que crois-tu maintenant?...

MAÏA. — Je crois que le motif, c'était cette dame pâle.

RUBECK. — Madame de Satow?

MAÏA. — Oui, celle qui est toujours sur nos talons. Ne l'a-t-on pas vue débarquer ici même hier soir?

RUBECK. — Mais quel serait, grand Dieu, le...

MAÏA. — Eh! tu l'as intimement connue. Longtemps avant de m'avoir rencontrée.

RUBECK. — Et depuis longtemps aussi je l'avais oubliée... quand je t'ai rencontrée.

MAÏA, *se dressant sur son séant.* — Oublies-tu si facilement, Rubeck?

RUBECK, *d'un ton bref.* — Oh! très facilement... *(Avec brusquerie.)*... quand je veux oublier.

MAÏA. — Même une femme qui t'a servi de modèle?

RUBECK, *froidement.* — Quand je n'en ai plus besoin, je...

MAÏA. — Une femme qui a consenti à se dévêtir sous tes yeux?

RUBECK. — Cela n'a pas d'importance pour un artiste. *(Changeant de ton.)* Et comment, je te le demande, aurais-je pu savoir qu'elle était dans ce pays?

MAÏA. — Oh! tu peux avoir lu son nom sur une liste d'étrangers, dans un journal.

RUBECK. — Mais ce nom ne m'aurait rien dit. Jamais je n'avais entendu parler d'un M. de Satow.

MAÏA, *d'un ton de fatigue voulu.* — Eh bien, c'est quelque autre motif qui t'aura décidé à ce voyage.

RUBECK, *gravement.* — Oui, Maïa, j'avais un autre motif. Un tout autre motif. Et c'est à ce sujet que nous devons finir par nous expliquer.

MAÏA, *étouffant un accès de rire.* — Mon Dieu! quel air solennel!

RUBECK, *la scrutant d'un regard méfiant.* — Oui, peut-être un peu plus solennel que de raison.

MAÏA. — Que veux-tu dire?

RUBECK. — Cela ne pourra d'ailleurs que nous faire du bien, à l'un et à l'autre.

MAÏA. — Tu commences à exciter ma curiosité.

RUBECK. — Tu n'es que curieuse? Tu n'es pas un peu inquiète.

MAÏA, *secouant la tête.* — Pas un brin.

RUBECK. — C'est bien. Écoute-moi donc... Tu me disais là-bas que j'étais devenu si nerveux depuis quelque temps!...

MAÏA. — C'est vrai, tu l'es devenu.

RUBECK. — Et quelle peut bien être la cause de cette nervosité?

MAÏA. — Comment puis-je le savoir? *(Vivement.)* Tu es peut-être fatigué de vivre constamment en tête à tête avec moi?

RUBECK. — Constamment?... Dis plutôt : éternellement!

MAÏA. — Oui, fatigué de notre existence quotidienne... Deux êtres s'en allant ainsi tout seuls, l'un avec l'autre, et vivant quatre ou cinq ans, pour ainsi dire, sans se quitter d'une heure!...

RUBECK, *intéressé.* — Oui, oui... eh bien?

MAÏA, *avec un peu d'oppression.* — Tu n'aimes pas la société, Rubeck. Tu préfères vivre seul avec tes pensées. Moi, de mon côté, je ne puis m'entretenir avec toi, comme il le faudrait, de ce qui t'intéresse... de l'art, *et cætera. (Avec un geste d'insouciance.)* Et je ne m'en soucie pas beaucoup, à dire vrai!

RUBECK. — Oui, oui... Aussi restons-nous, d'ordinaire, au coin de la cheminée, à causer de ce qui t'intéresse, toi.

MAÏA. — Oh! mon Dieu, je n'ai rien de si particulier qui m'intéresse!

RUBECK. — De petites choses, c'est vrai. Elles ne nous en font pas moins passer le temps, Maïa.

MAÏA. — Tu as raison. Le temps passe. Il commence à te fuir, Rubeck!... Et c'est là, justement, ce qui te rend si inquiet...

RUBECK, *avec un violent signe d'assentiment.* — Si anxieux! *(Se tordant sur son banc.)* Ah! je ne pourrai pas longtemps supporter cette misérable vie!

MAÏA *se lève et reste un instant immobile, le regard fixé sur lui.* — Veux-tu te débarrasser de moi? Tu n'as qu'un mot à dire.

RUBECK. — Quel est ce langage? Me débarrasser de toi?

MAÏA. — Oui, si tu en as assez, dis-le franchement. Et je m'en irai à l'instant.

RUBECK, *avec un sourire presque imperceptible.* — Est-ce une menace, Maïa?

MAÏA. — Dans ce que je viens de dire, il n'y a rien qui puisse t'effrayer.

RUBECK, *se levant.* — Non, tu as raison. *(Après un instant de silence.)* Cette existence ne nous vaut rien, ni à l'un ni à l'autre. Nous ne pouvons la continuer.

MAÏA. — Eh bien! c'est dit.

RUBECK. — Il n'y a rien de dit. *(Appuyant sur les mots.)* Car, si nous ne pouvons vivre seuls l'un avec l'autre, il ne s'ensuit pas que nous devions nous quitter.

MAÏA, *avec un sourire ironique.* — Il suffira, n'est-ce pas, de nous séparer un petit peu?

RUBECK, *secouant la tête.* — Pas même cela.

MAÏA. — Mais alors?... Voyons! explique-toi : quels sont tes desseins à mon égard?

RUBECK, *avec quelque hésitation.* — Ce que je sens très vivement, très cruellement, à l'heure qu'il est..., c'est le besoin d'un être intimement lié avec moi.

MAÏA, *l'interrompant, avec une attente inquiète.* — Ne le suis-je donc pas, Rubeck?

RUBECK. — Pas comme je l'entends. Il me faudrait vivre avec un être qui, pour ainsi dire, s'ajouterait à moi... me compléterait... ne ferait qu'un avec moi dans tous les actes de ma vie.

MAÏA, *lentement.* — C'est là une tâche trop difficile pour moi et que je ne saurais remplir.

RUBECK. — En effet, Maïa, il vaut mieux ne pas l'essayer.

MAÏA, *avec éclat.* — Je n'en ai pas la moindre envie, je t'assure!

RUBECK. — Je ne le sais que trop. Et je n'espérais pas, en t'attachant à moi, que tu me prêterais cette sorte de *concours vital.*

MAÏA, *l'observant.* — Je vois à ta figure que tu penses à une autre.

RUBECK. — Vraiment? Je ne te connaissais pas le don de lire les pensées. Ainsi, tu peux voir cela?

MAÏA. — Oui, certes. Oh! je te connais si bien, si bien, Rubeck!

RUBECK. — En ce cas, tu peux également voir à qui je pense?

MAÏA. — Assurément, oui.

RUBECK. — Eh bien, voudrais-tu me le...

MAÏA. — Tu penses à cette... à ce modèle qui t'a servi un jour... *(Abandonnant subitement le fil de sa pensée.)* Sais-tu qu'à l'hôtel, là-bas, on croit qu'elle est folle?

RUBECK. — Vraiment?... Et que dit-on, à l'hôtel, de toi et du tueur d'ours?

MAÏA. — Cela ne fait rien à l'affaire. *(Reprenant le cours de ses idées.)* En tout cas, c'est à cette femme pâle que tu pensais tout à l'heure.

RUBECK, *sur le ton de la franchise.* — Justement, je pensais à elle. Quand je n'eus plus besoin d'elle... et que, d'ailleurs, elle m'eut quitté... pour disparaître... tout simplement...

MAÏA. — Tu me pris, n'est-ce pas, comme une sorte de pis aller?

RUBECK, *avec de moins en moins de ménagements.* — Franchement, Maïa, il y avait de cela dans ma détermination. J'étais resté un an, un an et demi seul, enfermé avec mes pensées... et j'avais mis la dernière main, la toute dernière main à mon œuvre... « Le Jour de la Résurrection » s'en alla enfin à travers le monde, et me valut la gloire... et le reste. *(Avec plus de chaleur.)* Mais je n'aimais plus mon œuvre. Les fleurs et l'encens qui m'étaient prodigués par les hommes me suffoquaient, m'exaspéraient, me donnaient envie de fuir, de me cacher au fond des bois. *(La regardant.)* Toi qui sais lire les pensées..., peux-tu deviner l'idée qui me vint alors?

MAÏA, *dédaigneuse.* — Parfaitement : l'idée de faire les bustes de divers messieurs et de diverses dames.

RUBECK, *inclinant la tête.* — Sur commande, oui. Avec — gratis et par-dessus le marché — des traits d'animaux derrière les masques. *(Souriant.)* Mais il ne s'agit pas de cela.

MAÏA. — De quoi donc s'agit-il?

RUBECK, *reprenant son sérieux...* De ce que tout, vocation, travail d'artiste, *et cætera...* oui, tout cela m'apparaissait soudain comme choses creuses, vides, insignifiantes au fond.

MAÏA. — Et que voulais-tu mettre à la place?

RUBECK. — La vie, Maïa.

MAÏA. — La vie?

RUBECK. — Oui, vivre au soleil, en beauté, cela n'a-t-il pas un prix tout autre que d'user ses jours dans un trou humide à pétrir de l'argile et à marteler de la pierre?

MAÏA, *avec un léger soupir.* — Oui, c'est ce que j'ai toujours pensé.

RUBECK. — Et puis j'étais devenu assez riche pour vivre dans l'opulence et laisser le soleil verser sur ma paresse son insouciante lumière. J'avais de quoi faire bâtir une villa sur le lac de Taunitz et un palais dans la capitale... Sans compter tout le reste!

MAÏA, *continuant du même ton.* — Et, pour en finir, tu avais les moyens de te payer ma personne et de m'ouvrir l'accès de tous tes trésors.

RUBECK, *cherchant à tourner la chose en plaisanterie.* — Ne t'avais-je pas promis de te conduire sur une haute montagne et de te montrer toutes les splendeurs de la terre?

MAÏA, *doucement.* — Tu m'as peut-être conduite sur une haute montagne, Rubeck... mais tu ne m'as pas montré toutes les splendeurs de la terre.

RUBECK, *avec un sourire agacé.* — Tu es bien difficile, Maïa, oh! bien difficile!... *(Violemment.)* Mais sais-tu ce qui me met surtout au désespoir? Le sais-tu?

MAÏA, *sur un ton de calme défi.* — Oui. C'est de t'être embarrassé de moi pour le reste de ta vie.

RUBECK. — Voilà des paroles sans cœur, que je n'aurais pas dites.

MAÏA. — Mais tu les penses, ces paroles sans cœur!

RUBECK. — Tu n'as pas une idée bien claire de ce que c'est qu'un artiste, vu par le dedans.

MAÏA, *souriant et hochant la tête.* — Mon Dieu, je ne sais seulement pas ce que je suis moi-même vue par le dedans, comme tu dis!

RUBECK, *suivant le cours de son idée.* — Je vis si vite, Maïa! Nous... vivons ainsi, nous autres artistes... Moi, pour ma part, j'ai vécu toute une existence humaine dans l'espace des quelques années que nous avons passées ensemble... Je me suis convaincu que, pour moi, le bonheur ne consiste pas dans la jouissance oisive. Pour moi et mes pareils, il n'y a pas de vie toute faite. Il me faut rester à l'ouvrage, — créer œuvre sur œuvre, — jusqu'à la fin de mes jours. *(Avec effort).* Et voilà pourquoi, Maïa, je ne peux plus m'en tirer si je n'ai que toi seule près de moi.

MAÏA, *tranquillement.* — Cela veut dire, en d'autres termes, que tu es fatigué de moi?

RUBECK, *avec éclat.* — Oui! Je suis las, intolérablement las de notre vie commune! Elle m'affaisse et me détruit. Tu sais tout, maintenant. *(Se maîtrisant.)* Ce sont là de dures et de méchantes paroles. Je le sens bien moi-même. Et tu n'as, dans tout cela, rien à te reprocher... je le reconnais pleinement. C'est moi, moi seul qui viens de subir une évolution *(à moitié pour lui-même)*, qui me suis réveillé à ma vraie vie.

MAÏA, *se tordant les mains malgré elle.* — Mais, au nom du ciel, pourquoi ne pas nous séparer, en ce cas?

RUBECK, *la regardant, stupéfait.* — Tu le voudrais?

MAÏA, *haussant les épaules.* — Mon Dieu, s'il n'y a rien d'autre à faire...

RUBECK, *vivement.* — Mais si, il y a autre chose! On peut tout concilier...

MAÏA, *levant le doigt.* — Tu penses toujours à cette femme pâle!

RUBECK. — Franchement, oui : je ne puis cesser de penser à elle, depuis que je l'ai retrouvée... *(Faisant un pas vers elle.)* Car il faut que je te confie une chose, Maïa.

MAÏA. — Quoi donc?

RUBECK, *se frappant la poitrine.* — J'ai là, vois-tu, un coffret précieux où se conservent toutes mes visions, tout ce qui fut mon idéal d'artiste. Depuis le jour où elle a disparu, ce coffret est fermé. Elle en a emporté la clef, et toi, petite Maïa, tu n'as jamais pu l'ouvrir. Le trésor gît là, inexploité. Et les années passent! Et je ne peux y parvenir.

MAÏA, *maîtrisant un sourire sarcastique.* — Eh bien! prie-la d'ouvrir...

RUBECK, *incertain du sens de ses paroles.* — Maïa?...

MAÏA. — ... puisqu'elle est là!... C'est pour ce coffret, sans doute, qu'elle est venue?

RUBECK. — Jamais je ne lui en ai dit un mot.

MAÏA, *avec un regard innocent.* — Mais, mon cher Rubeck, à quoi bon tant de bruit et d'explications pour une chose si simple?

RUBECK. — Te paraît-elle vraiment si simple?

MAÏA. — Oui, certes. Il faut t'unir à celle qui t'est le plus utile. *(Baissant la tête.)* Quant à moi, je saurai toujours me trouver une place au soleil.

RUBECK. — Comment l'entends-tu?

MAÏA, *jouant l'insouciance.* — Eh! ne pourrais-je pas, au besoin, aller simplement habiter notre villa?... Et encore, ce n'est pas bien nécessaire. En ville, dans notre grande maison, on pourra toujours, — avec un peu de bonne volonté, — trouver de la place pour trois.

RUBECK, *hésitant.* — Crois-tu donc que cela pourrait marcher à la longue ?

MAÏA, *d'un ton léger.* — Mon Dieu... si cela ne marche pas, cela ne marchera pas, voilà tout.

RUBECK. — Et que ferons-nous, Maïa, si cela ne marche pas ?

MAÏA, *négligemment.* — Nous irons chacun de notre côté. Je saurai toujours découvrir quelque coin inconnu où je serai libre. Libre, libre !... Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur le professeur Rubeck !... *(Soudain, le doigt tendu vers la droite.)* Regarde donc ! La voici.

RUBECK, *se retournant.* — Où cela ?

MAÏA. — Là, sur le plateau. Elle glisse... comme la statue de marbre des légendes. Elle vient ici.

RUBECK, *tendant la main au-dessus de ses yeux.* — Ne dirait-on pas la résurrection même ?... *(Se parlant à lui-même.)* Et c'est elle que j'ai fuie ! que j'ai reléguée dans l'ombre ! que j'ai transformée... Ah ! fou que j'étais !

MAÏA. — A quoi penses-tu ?

RUBECK. — A rien. A rien que tu puisses comprendre. *(Irène vient de droite, traversant la lande. Les enfants, qui l'ont aperçue depuis quelque temps, courent au-devant d'elle et l'entourent. Les uns l'approchent avec joie et confiance, d'autres semblent timides et inquiets. Elle leur parle doucement et semble les exhorter à descendre au sanatorium, tandis qu'elle se reposera un peu au bord du torrent. Les enfants descendent en courant la côte, au second plan de gauche. Irène s'approche de la pente rocheuse et fait ruisseler l'eau sur ses mains, pour les rafraîchir.)*

MAÏA, *contenant sa voix.* — Descends, Rubeck, et va lui parler.

RUBECK. — Où iras-tu pendant ce temps-là ?

MAÏA, *avec un regard significatif.* — J'irai désormais mon propre chemin. *(Elle descend la côte et franchit le torrent en s'aidant de son bâton. Arrivée près d'Irène, elle s'arrête.)* — Le professeur est là-haut et vous attend, madame.

IRÈNE. — Que me veut-il ?

MAÏA. — Il veut demander votre aide pour ouvrir un coffret précieux.

IRÈNE. — Puis-je donc l'aider en cela ?

MAÏA. — Il prétend que vous êtes seule à le pouvoir.

IRÈNE. — En ce cas, j'essaierai.

MAÏA. — Oui, madame, essayez. *(Elle prend le chemin du sanatorium. Un moment après,* RUBECK *descend le monticule et s'avance jusqu'au torrent au-devant d'*IRÈNE, *qui est sur l'autre bord.)*

IRÈNE, *après un court silence.* — Elle m'a dit que tu m'attendais.

RUBECK. — Je t'ai attendue pendant des années... sans m'en rendre compte.

IRÈNE. — Je ne pouvais te rejoindre, Arnold. Je dormais là-bas, d'un long et profond sommeil plein de rêves.

RUBECK. — Oh ! mais te voilà réveillée, Irène !

IRÈNE, *hochant la tête.* — J'ai les yeux encore tout alourdis de sommeil.

RUBECK. — Tu verras : notre jour va se lever, et le monde s'illuminera pour nous.

IRÈNE. — N'y compte pas.

RUBECK, *insistant.* — J'y compte ! j'en suis sûr ! maintenant que je t'ai retrouvée...

IRÈNE. — Ressuscitée.

RUBECK. — Transfigurée !

IRÈNE. — Non, Arnold, ressuscitée seulement. Il n'y a pas eu de transfiguration. *(Il la rejoint, en s'aidant des pierres du torrent.)*

RUBECK. — Qu'as-tu fait toute la journée, Irène ?

IRÈNE, *avec un geste vers la lande.* — J'ai été loin, loin, dans les terres mortes.

RUBECK. — Je vois que ton... amie n'est pas avec toi.

IRÈNE, *souriant.* — Mon amie n'en a pas moins l'œil sur moi.

RUBECK. — Toujours ?

IRÈNE, *regardant autour d'elle.* — Tu peux m'en croire. De quelque côté que je me tourne, elle ne me perd jamais de vue. *(Baissant la voix.)* Jusqu'à ce que je la tue un beau matin...

RUBECK. — Tu voudrais ?...

IRÈNE. — De tout mon cœur. Si cela se pouvait, seulement !...

RUBECK. — Pourquoi ?

IRÈNE. — Pour mettre fin à ses sortilèges. *(Mystérieusement.)* Figure-toi, Arnold, qu'elle s'est transformée en mon ombre.

RUBECK, *tâchant de la calmer.* — Allons, allons ! Il faut bien que chacun de nous ait une ombre.

IRÈNE. — Je suis ma propre ombre. *(Avec éclat.)* Tu ne comprends donc pas ?

RUBECK, *tristement.* — Si, si, Irène, je comprends. *(Il s'assied sur une pierre, au bord du torrent. Elle se tient derrière lui, appuyée à la paroi rocheuse.)*

IRÈNE, *après un silence.* — Pourquoi détournes-tu de moi tes regards ?

RUBECK, *doucement, en balançant la tête.* — Je n'ose pas te regarder... je n'ose pas.

IRÈNE. — Pourquoi ne l'oses-tu plus, maintenant?

RUBECK. — Tu es torturée par une ombre, et moi par ma conscience inquiète.

IRÈNE, *avec un joyeux cri de soulagement.* — Enfin!

RUBECK, *bondissant.* — Irène... qu'as-tu?

IRÈNE, *l'apaisant.* — Chut, chut! du calme!... du calme!... *(Respirant profondément, comme débarrassée d'un poids.)* Ah! ils m'ont lâchée... cette fois encore... Maintenant, nous pouvons nous asseoir et causer... comme jadis... dans la vie d'autrefois.

RUBECK. — Oh! si nous pouvions vraiment causer comme jadis!

IRÈNE. — Rassieds-toi où tu étais. Je vais me mettre à côté de toi. *(Il reprend sa place. Elle s'assied sur une autre pierre, tout près de lui. — Après un silence :)* Me voici, Arnold, revenue à toi des extrémités de la terre.

RUBECK. — Oui, d'un long, bien long voyage.

IRÈNE. — Revenue chez mon seigneur et maître.

RUBECK. — Dans notre monde, Irène... dans notre monde, à nous deux.

IRÈNE. — M'as-tu attendue chaque jour?

RUBECK. — Comment aurais-je pu t'attendre?

IRÈNE, *avec un regard oblique.* — C'est vrai. Tu ne le pouvais pas. Tu ne comprenais rien.

RUBECK. — Est-ce vraiment pour un autre que tu m'as quitté tout à coup?

IRÈNE. — Ne serait-ce pas pour toi-même, Arnold?

RUBECK, *avec un regard d'incertitude.* — Je ne te comprends pas!

IRÈNE. — Quand j'eus fini de te servir avec mon âme et mon corps, et que la statue — que « notre enfant », comme nous disions — fut achevée... je déposai à tes pieds mon offrande la plus précieuse en m'effaçant à jamais.

RUBECK, *baissant la tête.* — Et en faisant le vide dans mon existence!

IRÈNE, *rougissant subitement.* — C'était là ce que je voulais!... Jamais, après cet enfant unique, tu ne devais plus rien créer, jamais!

RUBECK. — C'était une pensée de jalousie?

IRÈNE, *froidement.* — Je crois que c'était surtout de la haine.

RUBECK. — De la haine? contre moi?

IRÈNE, *avec un retour de violence.* — Oui, contre toi... contre l'artiste qui, de ses mains légères et insouciantes, a pris un corps

palpitant de jeunesse et de vie et l'a dépouillé de son âme afin de s'en mieux servir pour créer une œuvre d'art.

RUBECK. — Est-ce à toi de parler ainsi... à toi dont les chaudes aspirations, dont les ardeurs sacrées m'assistaient dans mon travail? dans ce travail qui nous réunissait chaque matin comme pour une prière commune!

IRÈNE, *reprenant un ton froid.* — Je vais te dire une chose, Arnold.

RUBECK. — Parle, Irène.

IRÈNE. — Je n'ai jamais aimé ton art avant de t'avoir rencontré. Ni après.

RUBECK. — Et l'artiste, Irène?

IRÈNE. — L'artiste, je le hais.

RUBECK. — L'artiste qui est en moi?

IRÈNE. — Celui-là surtout. Quand, devêtue, j'apparaissais devant toi, je te haïssais, Arnold.

RUBECK, *avec violence.* — Ce n'est pas vrai, Irène! C'est faux!

IRÈNE. — Je te haïssais parce que je te voyais sans émotion, sans trouble.

RUBECK, *souriant.* — Sans trouble? Tu crois cela?

IRÈNE. — Ou conservant, du moins, un empire sur toi... exaspérant. Parce que tu n'étais qu'artiste, rien qu'artiste. Tu n'étais pas homme. *(Changeant de ton, d'une voix chaude et émue.)* Mais cette figure qui se modelait dans l'argile molle et vivante, cette figure, je l'aimais de plus en plus, à mesure que la matière brute, que la masse informe se transformait en un enfant dont l'âme parlait à la mienne, qui était notre création, notre enfant, à toi et à moi.

RUBECK, *avec une profonde tristesse.* — Il l'était en esprit et en vérité.

IRÈNE. — Vois-tu, Arnold, c'est à cause de cet enfant, de notre enfant, que j'ai entrepris ce long pèlerinage.

RUBECK, *attentif soudain.* — A cause de ce marbre?

IRÈNE. — Appelle-le comme tu voudras, je continuerai à l'appeler notre enfant.

RUBECK, *inquiet.* — Tu voudrais le voir? le voir achevé? tel qu'il se dresse dans le marbre, dans ce marbre que tu trouvais toujours si froid? *(Vivement.)* Tu ne sais peut-être pas qu'il a sa place quelque part dans un musée, très loin d'ici?

IRÈNE. — Le bruit m'en est parvenu.

RUBECK. — Et tu as toujours eu horreur des musées... Tu les appelais des sépulcres.

IRÈNE. — Je veux aller en pèlerinage là où sont enterrés mon âme et l'enfant de mon âme.

RUBECK, *anxieux, angoissé.* — Il ne faut pas que tu revoies cette statue! Entends-tu, Irène! Je t'en supplie!... Il ne le faut pas! Jamais!

IRÈNE. — Crois-tu que j'en mourrais une seconde fois?

RUBECK, *se tordant les mains.* — Ah! je ne sais plus que croire... Mais aussi comment pouvais-je prévoir ton attachement invincible à cette statue? Ne m'as-tu pas quitté avant qu'elle fût achevée?

IRÈNE. — Elle était achevée. C'est pourquoi j'ai pu te quitter, te laisser seul.

RUBECK, *les coudes sur les genoux, se cache les yeux et balance sa tête dans ses mains.* — Elle n'était pas encore ce qu'elle est devenue depuis.

IRÈNE, *prompte comme l'éclair, tire à moitié de son sein un stylet mince et dit très bas, avec un râle dans la voix :* — Arnold... tu as fait du mal à notre enfant?

RUBECK, *d'un ton évasif.* — Du mal?... Je ne sais pas au juste ce que tu en penserais si...

IRÈNE, *perdant haleine.* — Dis-moi vite ce que tu as fait à l'enfant!

RUBECK. — Je te le dirai, si tu veux rester tranquille et m'écouter.

IRÈNE, *cachant le stylet.* — Je t'écouterai aussi tranquillement qu'une mère peut...

RUBECK, *l'interrompant.* — Et il ne faut pas me regarder pendant que je parlerai.

IRÈNE, *allant s'asseoir sur une pierre derrière Rubeck.* — Tu vois, je m'assieds derrière toi. Parle.

RUBECK *ôte ses mains de son visage et plonge son regard devant lui.* — A peine t'eus-je trouvée, que je vis clairement le parti que je tirerais de toi pour ma grande œuvre.

IRÈNE. — Celle que tu appelles « le Jour de la Résurrection » et que j'appelle, moi, « notre enfant ».

RUBECK. — J'étais jeune, ignorant de la vie. Je pensais qu'on ne pouvait donner à la Résurrection une apparence plus belle, plus radieuse que celle d'une jeune fille intacte, — n'ayant rien éprouvé de la vie terrestre, — et s'éveillant à la lumière, à la joie triomphante sans avoir à se séparer de quelque laideur, de quelque impureté que ce soit.

IRÈNE, *vivement.* — Oui, et c'est ainsi que j'apparais dans notre œuvre?

RUBECK, *avec hésitation.* — Pas tout à fait, Irène.

IRÈNE, *avec une inquiétude croissante.* — Pas tout à fait? Pas sous l'aspect que j'avais devant toi?

RUBECK, *sans répondre.* — J'ai appris à connaître le monde durant les années qui ont suivi ton départ, Irène. « Le Jour de la Résurrection » est devenu, dans mon idée, quelque chose de plus... de plus compliqué. Le petit piédestal sur lequel ton image se dressait svelte et solitaire, ce piédestal ne suffisait plus à porter mon rêve nouveau.

IRÈNE *cherche un instant son stylet, mais ne le tire pas.* — Et quel était ce rêve? dis!

RUBECK. — Il reproduisait ce qui frappait mes yeux dans le monde qui m'environnait. Il me fallait, Irène, introduire ces impressions dans mon œuvre. Je ne pouvais m'en abstenir... J'élargis le piédestal. Il présenta une vaste surface, sur laquelle je plaçai un fragment de globe, gonflé et s'entr'ouvrant. Et, par les fissures de cette terre en travail, on voit maintenant sortir tout un fourmillement d'êtres, hommes et femmes, avec des figures de bêtes dissimulées derrière leurs masques, tels que la vie me les avait montrés.

IRÈNE, *attendant, l'haleine suspendue.* — Mais, au milieu de ce fourmillement, on voit apparaître la jeune fille rayonnante? Je suis là, n'est-ce pas, Arnold?

RUBECK, *évasivement.* — Pas tout à fait au milieu. J'ai dû, malheureusement, reculer un peu cette figure. L'effet d'ensemble l'exigeait. Tu comprends, elle aurait écrasé tout le reste.

IRÈNE. — Mais la joie, la lumière continuent à rayonner de mon visage transfiguré?

RUBECK. — Assurément, Irène. Mais tout cela est peut-être un peu voilé, comme le demandait ma nouvelle conception.

IRÈNE, *se levant sans bruit.* — Cette statue exprime la vie telle que tu la vois maintenant.

RUBECK. — Sans doute.

IRÈNE. — Et tu m'y as donné une place à demi sacrifiée, celle d'une figure d'arrière-plan dans le groupe. *(Elle tire de nouveau le stylet.)*

RUBECK. — Non, ce n'est pas une figure d'arrière-plan : tout au plus, une sorte de figure intermédiaire.

IRÈNE, *bas, d'une voix rauque.* — Tu viens de prononcer ton arrêt. *(Elle va le frapper.)*

RUBECK *se retourne et la regarde.* — Mon arrêt?

IRÈNE *cache vivement le stylet et dit avec un accent douloureux.* — Mon âme tout entière, — nos deux êtres, — nous, nous et notre enfant, — tout était là, dans cette forme isolée.

RUBECK, *vivement, ôtant son chapeau d'un mouvement rapide et essuyant son front baigné de sueur.* — Oui, mais écoute comment je me suis représenté moi-même dans le groupe. Sur le premier plan, un homme est assis près d'une source, comme je le suis en ce moment : courbé sous le poids d'une faute, il ne peut se détacher entièrement de l'écorce terrestre. J'appelle cette figure « le Regret d'une vie détruite ». Il est là, trempant ses doigts dans l'eau qui ruisselle, afin d'en laver la souillure, et torturé par la certitude de n'y réussir jamais. L'éternité durera sans qu'il atteigne pleinement à la résurrection, sans qu'il ait pu se dégager de l'enfer où il est figé.

IRÈNE, *durement et froidement.* — Poète !

RUBECK. — Pourquoi « poète » ?

IRÈNE. — Parce que tu es mou et inerte, plein d'indulgence pour tes actes et pour tes pensées. Tu as tué mon âme, — et tu sculptes ensuite ton image dans une attitude de repentir, de confession et de pénitence... *(Souriant.)* Avec cela, tu crois que tout est dit et qu'il n'y a plus de compte à régler.

RUBECK, *sur un ton de défi.* — Je suis un artiste, Irène. Et je ne rougis pas des faiblesses dont je ne parviendrai peut-être jamais à me défaire. Car, vois-tu, je suis né artiste... Et j'aurais beau faire, je ne serais jamais autre chose qu'un artiste.

IRÈNE *le regarde en dissimulant un mauvais sourire et dit d'une voix douce :* — Tu es un poète, Arnold. *(Passant délicatement la main sur les cheveux de Rubeck.)* Cher grand et vieil enfant..., comment ne le vois-tu pas toi-même ?

RUBECK, *mécontent.* — Pourquoi t'obstines-tu à m'appeler poète?

IRÈNE, *l'épiant du regard.* — Parce qu'il y a dans ce mot une excuse, mon ami ; une absolution, — qui jette son voile sur toute faiblesse. *(Changeant subitement de ton.)* Mais moi, j'étais un être humain ! J'avais aussi une vie à vivre, une destinée à accomplir. Vois : j'ai tout quitté, j'ai renoncé à tout pour me soumettre à toi... Ah ! ce fut un suicide, un crime contre moi-même. *(A voix presque basse.)* Et ce crime, je ne pourrai jamais l'expier. *(Elle s'assied près de lui, au bord du torrent, le couve des yeux sans qu'il s'en aperçoive et, d'un mouvement quasi inconscient, cueille quelques fleurs dans le buisson.)*

IRÈNE, *se maîtrisant en apparence.* — J'aurais dû mettre des enfants au monde... beaucoup d'enfants... de vrais enfants, et non de ceux que l'on conserve dans des sépulcres. C'était là ma vocation. Jamais je n'aurais dû te servir, — poète !

RUBECK, *plongé dans ses souvenirs.* — Ils étaient beaux, cependant, ces jours, Irène... merveilleusement beaux, quand j'y pense.

IRÈNE, *le regardant avec une expression de douceur.* — Te souviens-tu d'un petit mot que tu m'as dit... quand l'enfant fut là et mon œuvre achevée? *(Elle le regarde en hochant la tête.)* Te souviens-tu, Arnold, de ce petit mot?

RUBECK, *avec un regard interrogateur.* — Je t'aurais dit un mot dont tu te souviendrais encore?

IRÈNE. — Oui. Tu ne te le rappelles plus?

RUBECK. — Non, en vérité... du moins, pour le moment.

IRÈNE. — Tu me pris les deux mains et les serras chaudement dans les tiennes. J'attendais, l'haleine suspendue. Tu dis, alors : « Merci, Irène ; du fond de mon cœur, merci : ç'a été là, pour moi, un épisode béni. »

RUBECK, *d'un air de doute.* — Ai-je dit « épisode »? C'est un mot dont je ne me sers pas d'ordinaire.

IRÈNE. — Tu as dit « épisode ».

RUBECK, *d'un ton de négligence voulue.* — Je veux bien... c'est qu'en effet c'était un véritable épisode.

IRÈNE, *d'une voix brève.* — C'est sur ce mot que je suis partie.

RUBECK. — Tu prends tout si cruellement à cœur, Irène!

IRÈNE, *se passant la main sur le front.* — Tu as peut-être raison. Secouons donc ce qui nous oppresse et nous fait souffrir. *(Elle effeuille une saxifrage rose et jette les pétales dans le torrent.)* Regarde, Arnold : voici nos oiseaux qui nagent.

RUBECK. — Quels sont ces oiseaux?

IRÈNE. — Tu ne vois pas que ce sont des flamants? Tu les reconnais à leur plumage rose...

RUBECK. — Les flamants ne nagent pas: ils traversent à gué les cours d'eau.

IRÈNE. — Si ce ne sont pas des flamants, il faut donc que ce soient des mouettes.

RUBECK. Oui, des mouettes à bec rouge. *(Il cueille quelques larges feuilles et les jette à l'eau.)* Je lance mes barques à leur poursuite.

IRÈNE. — Oui, mais il ne faut pas d'oiseleurs à bord.

RUBECK. — Non, il ne faut pas d'oiseleurs... *(Avec un sourire.)* Te souviens-tu d'un été où nous venions nous asseoir ainsi devant la petite cabane, au bord du lac de Taunitz?

IRÈNE, *inclinant la tête,* — Oui, le samedi, après le travail de la semaine.

RUBECK. — Nous prenions le train, et nous restions absents tout le dimanche.

IRÈNE, *avec une lueur de haine dans les yeux.* — C'était un épisode, Arnold!

RUBECK, *qui semble n'avoir pas entendu.* — Alors aussi, tu faisais nager des oiseaux dans un torrent. C'étaient des nénuphars.

IRÈNE. — C'étaient des cygnes.

RUBECK. — Oui, des cygnes blancs. A l'un d'eux, je m'en souviens, j'attachai une grande feuille d'eau.

IRÈNE. — Et cela devint le bateau de Lohengrin, guidé par le cygne.

RUBECK. — Comme tu t'amusais à ce jeu, Irène!

IRÈNE. — Nous l'avons souvent recommencé.

RUBECK. — Tous les samedis, je crois, tant que dura l'été.

IRÈNE. — Tu disais que j'étais le cygne qui guidait ton bateau.

RUBECK. — Ai-je dit cela? C'est possible. *(Absorbé par le jeu.)* Vois-tu, vois-tu, comme les mouettes descendent le courant?

IRÈNE, *riant.* — Et tous tes bateaux chavirent.

RUBECK, *jetant de nouvelles feuilles dans le torrent.* — J'ai des bateaux de réserve. *(Il suit les feuilles des yeux et en pousse quelques-unes. — Après un silence :)* Tu sais, Irène, — j'ai acheté la petite cabane du lac de Taunitz.

IRÈNE. — Ah! tu l'as achetée? Tu disais toujours que tu l'achèterais si tu en avais les moyens.

RUBECK. — Les moyens ne m'ont pas manqué par la suite. Et je l'ai achetée.

IRÈNE, *avec un regard oblique.* — Et tu y demeures maintenant... dans notre vieille maison?

RUBECK. — Non, il y a longtemps que je l'ai fait abattre. Sur son emplacement, j'ai fait construire une très belle et très spacieuse villa... entourée d'un parc. C'est là que nous avons coutume... *(Se reprenant.)* ... que j'ai coutume de passer l'été...

IRÈNE, *se maîtrisant.* — Ainsi, c'est là que vous demeurez, quand vous êtes là-bas, maintenant... toi et l'autre?

RUBECK, *avec un peu de défi.* — Oui, ma femme et moi, nous demeurons là en été... quand nous ne voyageons pas, comme nous le faisons cette année.

IRÈNE, *regardant au loin devant elle.* — Qu'elle était radieuse, cette vie au bord du lac de Taunitz!

RUBECK, *comme regardant en lui-même.* — Et pourtant, Irène...

IRÈNE, *complétant sa pensée.* — Et pourtant, cette vie radieuse, nous l'avons laissé échapper.

RUBECK, *bas, avec insistance.* — Le regret nous en viendrait-il trop tard ?

IRÈNE *ne répond pas et reste un instant silencieuse. Puis elle fait un geste du côté de la lande.* — Regarde, Arnold : voici que le soleil se cache derrière les sommets. Vois-tu ces rayons obliques rougissant la bruyère ?

RUBECK, *regardant du même côté.* — Il y a longtemps que je n'ai vu un coucher de soleil dans les fiælls.

IRÈNE. — Et un lever de soleil ?

RUBECK. — Un lever de soleil ? Je crois que je n'en ai jamais vu.

IRÈNE *sourit doucement, plongée dans un souvenir.* — J'ai vu, un jour, un lever de soleil admirable.

RUBECK. — Vraiment ? Où cela ?

IRÈNE. — Au sommet d'un pic vertigineux... Tu m'y avais entraînée en me promettant de me montrer toutes les splendeurs de de la terre si je voulais...

RUBECK. — Si tu voulais ?... Achève !

IRÈNE. — Je fis ce que tu désirais. Je te suivis jusqu'au sommet de la montagne et là je me prosternai devant toi... et je t'adorai. Je te servis. *(Un silence. Puis elle ajoute à voix plus basse :)* Ce fut là mon lever de soleil.

RUBECK, *détournant l'entretien.* — Voudrais-tu nous accompagner et demeurer chez nous, dans notre villa ?

IRÈNE, *avec un sourire moqueur.* — Avec toi et... cette dame ?

RUBECK, *insistant.* — Avec moi... comme aux jours de la création. Tu rouvrirais tout ce qui s'est refermé en moi. Ne le voudrais-tu pas, Irène ?

IRÈNE, *secouant la tête.* — Je ne possède plus la clef, Arnold !

RUBECK. — Si, tu la possèdes ! Tu es seule à la posséder !... *(Suppliant.)* Viens à mon secours... fais-moi revivre la vie !

IRÈNE, *impassible.* — Vains rêves, songes creux... et morts. Pour notre vie commune, il n'y a pas de résurrection.

RUBECK, *d'un ton bref et péremptoire.* — Eh bien, continuons à jouer !

IRÈNE. — Oui, jouons, jouons... jouons seulement ! *(Ils recommencent à jeter dans le torrent des feuilles et des pétales, qui flottent et nagent. — Par la côte, à l'arrière-plan de droite, on voit venir* ULFHEIM *et* MAÏA *en tenue de chasse. Ils sont suivis du valet de chasse, qui mène les chiens couplés. Le valet continue son chemin vers la droite.)*

RUBECK, *les apercevant.* — Tiens ! voici la petite Maïa avec le chasseur d'ours !

IRÈNE. — Oui, ta compagne.

RUBECK. — Ou celle de l'autre.

MAÏA *jette un regard sur le plateau, les aperçoit au bord du torrent et crie à Rubeck :* — Bonne nuit, monsieur le professeur ! Rêvez à moi. Je m'en vais à l'aventure !

RUBECK, *criant.* — A quelle aventure ?

MAÏA, *venant plus près.* — Je cherche la vie, pour la faire passer avant toute chose.

RUBECK, *moqueur.* — Vraiment, petite Maïa, toi aussi ?

MAÏA. — Mais oui ! Et j'ai fait là-dessus une petite chanson. Écoute. *(Elle chante joyeusement.)*

Libre, libre, échappé de cage,
Je fends les airs, oiseau volage,
Libre, libre, échappé de cage...

Oui, oui, me voici éveillée... enfin !

RUBECK. — Cela en a tout l'air.

MAÏA, *respirant à pleins poumons.* — Ah Dieu ! que c'est bon, le réveil !

RUBECK. — Bonne nuit, madame Maïa... et bonne chance !

ULFHEIM, *se récriant.* — Halte-là !... Voulez-vous bien vous taire ! Vous allez nous jeter le mauvais sort, avec vos satanés souhaits ! Vous voyez bien que nous allons à la chasse...

RUBECK. — Quel gibier me rapporteras-tu, Maïa ?

MAÏA. — Un oiseau de proie. Je lui logerai un plomb dans l'aile et il pourra te servir de modèle.

RUBECK, *avec un sourire amer et sarcastique.* — C'est cela ! briser une aile... par inadvertance... il y a longtemps que tu y excelles.

MAÏA, *haussant les épaules.* — Ah bah !... Laisse-moi faire à ma guise, désormais ! *(Elle incline la tête avec un petit rire malin.)* Adieu ! Je te souhaite une belle nuit d'été sur la lande !

RUBECK, *d'un ton plaisant.* — Merci ! Et bien du malheur à vous et à votre chasse !

ULFHEIM, *ricanant.* — A la bonne heure ! voilà un souhait qui nous va !

MAÏA, *riant.* — Merci, monsieur le professeur, merci ! *(Ils ont traversé la partie visible du plateau et disparaissent par la pente de droite.)*

RUBECK, *après un court silence.* — Oui, une belle nuit sur la lande... c'eût été vivre, cela !

IRÈNE, *subitement, avec un éclair dans les yeux.* — Veux-tu une nuit d'été sur la lande... avec moi?

RUBECK, *étendant les bras.* — Oui, oui... viens!

IRÈNE.— Oh! mon aimé, mon seigneur et maître!

RUBECK. — Irène!

IRÈNE, *d'une voix rauque, souriant et portant à sa poitrine une main tâtonnante.* — Ce ne sera qu'un épisode... *(Vivement, à voix basse.)* Chut!... Arnold, ne tourne pas la tête!

RUBECK, *baissant aussi la voix.* — Qu'y a-t-il?

IRÈNE. — Une figure immobile qui me regarde.

RUBECK, *se retournant malgré lui.* — Où cela? *(Tressaillant.)* Ah! *(On entrevoit la tête de la* DIACONESSE *entre les buissons, sur la pente de droite. Elle tient les yeux constamment fixés sur* IRÈNE.)

IRÈNE *se lève et dit d'une voix étouffée :* — Il faut donc nous séparer. Non! reste assis. Entends-tu! tu ne dois pas me suivre. *(Elle se penche sur lui et dit à voix basse:)* Au revoir... cette nuit... sur la lande.

RUBECK. — Tu viendras, Irène?

IRÈNE. — Je viendrai sans faute. Attends-moi ici.

RUBECK *répète comme en rêve :* — Une nuit sur la lande... avec toi... avec toi... *(Leurs regards se rencontrent.)* Oh! Irène... c'eût été la vie... et nous l'avons manquée... tous les deux.

IRÈNE. — L'irréparable ne nous apparaîtra que... *(Elle s'interrompt subitement.)*

RUBECK, *avec un regard interrogateur.* — Que?...

IRÈNE. — ... quand nous nous réveillerons d'entre les morts.

RUBECK, *secouant tristement la tête.* — Et que verrons-nous alors?

IRÈNE. — Nous verrons que nous n'avons jamais vécu. *(Elle gagne la pente et la descend. La* DIACONESSE *s'écarte pour la laisser passer et la suit.* — RUBECK *reste assis au bord du torrent.)*

VOIX DE MAÏA *dans la montagne. Elle chante joyeusement :*

Libre, libre, échappé de cage,
Je fends les airs, oiseau volage,
Libre, libre, échappé de cage...

ACTE TROISIÈME

Vaste plateau dans la haute montagne. Il est coupé par des crevasses et aboutit, à l'arrière-plan, à des précipices et à des pentes abruptes. A droite, des cimes neigeuses se perdent dans des nuées errantes. A gauche, dans un éboulement, une vieille hutte qui tombe en ruines.— Heure très matinale. On voit le jour poindre. Le

soleil n'est pas encore levé. — MAÏA, le visage empourpré, descend l'éboulement, à gauche. ULFHEIM la suit, moitié fâché, moitié souriant, en lui tenant fortement le bras.

MAÏA, *essayant de se dégager.* — Lâchez-moi ! lâchez-moi, vous dis-je !

ULFHEIM. — Allons, allons, il ne vous manque plus que de mordre... Vous êtes méchante comme une guêpe.

MAÏA, *le frappant sur la main.* — Voulez-vous bien me lâcher ! et vous tenir tranquille !

ULFHEIM. — Ma foi non, je ne veux pas.

MAÏA. — Alors, je ne fais pas un pas de plus avec vous. Vous entendez ?... Pas un pas !

ULFHEIM. — Oh ! oh !... Que deviendriez-vous sans moi en pleine montagne ?

MAÏA. — Je m'enfuirai, s'il le faut, par cette crête...

ULFHEIM. — Pour vous y broyer les os ! Il ne resterait qu'une bouillie saignante dont les chiens se lécheraient les babines... *(Il la lâche.)* A votre aise ! fuyez par la crête, si bon vous semble. Il y a là des pentes raides à vous donner le vertige et un seul petit sentier presque impraticable.

MAÏA, *s'époussetant de la main et lui jetant des regards furieux.* — Ah bien ! c'est un charme que d'aller à la chasse avec vous !

ULFHEIM. — Dites plutôt : « que de faire du sport » !

MAÏA. — Vous appelez cela un sport ?

ULFHEIM. — Oui, avec votre permission. Un sport comme je les aime.

MAÏA, *haussant les épaules.* — Ah bien, alors !... *(Le regardant fixement après un silence.)* Pourquoi avez-vous lâché les chiens là-haut ?

ULFHEIM, *clignant des yeux et souriant.* — Pour qu'ils aient aussi leur petite chasse, voyez-vous !

MAÏA. — Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas pour leur plaisir que vous avez lâché les chiens.

ULFHEIM. — Pourquoi les ai-je lâchés, en ce cas ? Voyons ! Que vous en semble ?

MAÏA. — Vous les avez lâchés pour vous débarrasser de Lars. Il est obligé d'aller les rattraper. Et vous, pendant ce temps... C'est joli, cela !

ULFHEIM. — Et moi, pendant ce temps ?...

MAÏA, *d'un ton bref.* — N'importe !

ULFHEIM, *confidentiellement.* — Lars ne retrouvera pas les chiens. Vous pouvez vous en fier à lui. Il ne les ramènera qu'à l'heure voulue.

MAÏA, *avec un regard courroucé.* — Je le sais bien.

ULFHEIM, *lui saisissant le bras.* — Lars, voyez-vous, connaît mes habitudes de sport.

MAÏA, *sans répondre, le toisant des yeux.* — Savez-vous à qui vous ressemblez, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM. — Ma foi, je pense que je ressemble surtout à moi-même.

MAÏA. — C'est cela : vous ressemblez trait pour trait à un faune.

ULFHEIM. — A un faune?

MAÏA. — Oui, trait pour trait.

ULFHEIM. — Un faune, n'est-ce pas une espèce de monstre? Comme qui dirait un démon des bois?

MAÏA. — Oui, c'est tout votre portrait. Barbe et pieds de bouc. Et puis des cornes!

ULFHEIM. — Tiens! tiens! des cornes?...

MAÏA. — Une vilaine paire de cornes, comme vous.

ULFHEIM. — Vous pouvez donc les voir, mes pauvres cornes?

MAÏA. — Bien sûr que oui, je peux les voir !

ULFHEIM, *tirant une laisse de sa poche.* — En ce cas, je n'ai rien de mieux à faire que de vous garrotter.

MAÏA. — Êtes-vous fou? Me garrotter?

ULFHEIM. — S'il faut que je sois un diable, je veux l'être jusqu'au bout... Ah! vraiment? vous pouvez voir mes cornes?

MAÏA, *l'apaisant.* — Allons, allons... soyez gentil, monsieur Ulfheim... *(Changeant de ton.)* Mais où est donc ce château de chasse dont vous m'avez tant parlé? C'est par ici qu'il devait être situé.

ULFHEIM, *indiquant la hutte.* — Vous pouvez le contempler.

MAÏA, *le regardant.* — Cette vieille étable?

ULFHEIM, *riant dans sa barbe.* — Elle a abrité plus d'une fille de roi.

MAÏA. — C'est là que cet odieux garnement dont vous m'avez conté l'histoire vint, sous l'aspect d'un ours, visiter la fille du roi?

ULFHEIM. — Oui, mon cher compagnon de chasse, c'est bien là. *(L'invitant du geste.)* Voulez-vous entrer?

MAÏA. — Pouah! Jamais mon pied ne franchira... Pouah!

ULFHEIM. — Oh! un couple humain peut s'y abriter pour une nuit aussi bien qu'ailleurs. Et même pour tout un été, au besoin.

MAÏA. — Merci ! il faudrait n'être pas dégoûté ! *(Avec impatience.)* Et maintenant, j'en ai assez de vous et de cette partie de chasse. C'est l'heure où l'on se réveille à l'hôtel, et je veux y rentrer.

ULFHEIM. — Quel chemin comptez-vous prendre ?

MAÏA. — C'est votre affaire. Il doit y avoir un moyen de descendre d'ici.

ULFHEIM, *avec un geste vers le fond.* — Je vous l'ai dit : il y a une sorte de descente, par-dessus la crête, là-bas...

MAÏA. — Vous voyez bien... Avec un peu de bonne volonté !

ULFHEIM. — Mais voyez un peu si vous osez !

MAÏA, *réfléchissant.* — Vous croyez que je ne pourrais pas ?

ULFHEIM. — Jamais de la vie, sans que je vous aide.

MAÏA, *inquiète.* — Eh bien ! venez m'aider. Pourquoi êtes-vous avec moi, si ce n'est pour cela ?

ULFHEIM. — Voulez-vous que je vous charge sur mes épaules ?

MAÏA. — Quelles sornettes !

ULFHEIM. — Ou que je vous porte dans mes bras ?

MAÏA. — Vous recommencez vos sottises.

ULFHEIM, *avec une sourde colère.* — Il m'arriva un jour de me charger d'une charmante enfant que j'avais enlevée à la fange des rues pour la porter dans mes bras. Je l'aurais portée ainsi à travers toute la vie, afin que son pied ne se heurtât pas aux cailloux du chemin... Car elle avait des chaussures bien usées quand je la ramassai...

MAÏA. — Ce qui ne vous empêcha pas de la porter dans vos bras ?

ULFHEIM. — Je la ramassai dans la boue et je l'élevai aussi doucement et aussi haut que je pus. *(Avec un gros rire.)* Et savez-vous comment elle me récompensa ?

MAÏA. — Non. Dites !

ULFHEIM *la regarde en souriant et en hochant la tête.* — Ces cornes que vous distinguiez tout à l'heure..., c'est un présent que je tiens d'elle... N'est-ce pas une plaisante histoire, madame la tueuse d'ours ?

MAÏA. — Assez plaisante, en effet. Mais j'en sais une encore plus drôle.

ULFHEIM. — Dites !

MAÏA. — Voici... Il était une fois une bien sotte fillette. Elle vivait avec ses parents dans d'assez médiocres conditions. Arrive, un beau jour, dans toute cette médiocrité un haut et puissant seigneur qui, lui aussi, prend la tfillette dans ses bras... et l'emporte en pays lointain.

ULFHEIM. — Eut-elle plaisir à le suivre ?

MAÏA. — Oui, car elle était sotte, voyez-vous.

ULFHEIM. — C'était, sans doute, un de ces séducteurs à qui l'on ne résiste pas ?

MAÏA. — Non. Il n'était pas si séduisant que cela. Il réussit simplement à lui faire croire qu'il l'élèverait jusqu'à un sommet tout resplendissant de lumière.

ULFHEIM. — C'était donc un ascensionniste, cet homme ?

MAÏA. — Oui... à sa manière.

ULFHEIM. — Et il fit monter la fillette ?...

MAÏA, *haussant les épaules.* — Ah ! ouiche ! il la fit joliment monter ! Non, non... il l'entraîna, au contraire, dans un réduit froid et humide. Elle ne trouva ni soleil ni grand air. Rien que des lambris dorés et des figures pétrifiées le long des murs.

ULFHEIM. — C'était bien fait, mort de mon âme !

MAÏA. — Oui, mais n'est-ce pas, tout de même, une bien drôle d'histoire ?

ULFHEIM, *la regardant un instant.* — Écoutez-moi, mon cher compagnon de chasse.

MAÏA. — Eh bien, qui y a-t-il encore ?

ULFHEIM. — Voulez-vous que nous mettions ensemble nos pauvres haillons ?

MAÏA. — Vous voulez donc vous faire rapiéceur, monsieur Ulfheim ?

ULFHEIM. — Pourquoi pas ? Si nous essayions de coudre ensemble toutes ces guenilles... nous arriverions peut-être à obtenir une sorte de trame qui ressemblerait à celle d'une vie humaine !

MAÏA. — Et si les guenilles étaient trop usées ?

ULFHEIM, *étendant les bras.* — Eh bien, quoi ? Nous apparaîtrions alors tels que nous sommes, libres enfants de la nature !

MAÏA, *riant.* — Vous, avec vos pieds de bouc !

ULFHEIM. — Et vous avec votre... Allons !

MAÏA. — Oui, allons-nous-en. Venez !

ULFHEIM. — Halte-là, camarade ! Où allons-nous ?

MAÏA. — A l'hôtel, bien sûr.

ULFHEIM. — Et après ?

MAÏA. — Nous nous dirons gentiment adieu.

ULFHEIM. — Est-il possible que nous nous séparions, nous deux ? Le croyez-vous ?

MAÏA. — Vous ne m'avez attachée par aucun lien, que je sache ?

ULFHEIM. — J'ai un château à vous offrir...

MAÏA, *indiquant la hutte.* — Le pendant de celui-ci ?

ULFHEIM. — Il n'est pas encore en ruines.

MAÏA. — Et toutes les splendeurs de la terre, peut-être ?

ULFHEIM. — Un château, vous dis-je...

MAÏA. — Merci ! J'en ai assez, des châteaux !

ULFHEIM. — ... avec de superbes chasses tout autour, à perte de vue.

MAÏA. — Y a-t-il des œuvres d'art dans ce château?

ULFHEIM, *lentement.* — Non... pas précisément des œuvres d'art, mais...

MAÏA, *soulagée.* — Ah! tant mieux!

ULFHEIM. — Eh bien, voulez-vous me suivre aussi longtemps et aussi loin que je l'exigerai?

MAÏA. — Je suis gardée à vue par un oiseau de proie apprivoisé.

ULFHEIM, *avec un accent sauvage.* — On lui logera une balle dans l'aile, à celui-là, Maïa.

MAÏA *le regarde un instant et dit d'un ton décidé:* — Eh bien, venez et portez-moi jusqu'en bas, par l'abîme.

ULFHEIM, *passant un bras autour de sa taille.* — Il n'est que temps! Le brouillard descend!...

MAÏA. — Le sentier est-il bien, bien dangereux?

ULFHEIM. — Le brouillard l'est davantage. *(Elle s'arrache à son étreinte, va jusqu'au bord du ravin et y plonge un regard, mais se rejette aussitôt en arrière. Il se rapprocha d'elle en riant.)* Eh bien! la tête vous tourne un peu?

MAÏA, *d'une voix éteinte.* — Oui, mais ce n'est pas tout. Allez donc voir, là-bas... ce couple qui s'avance.

ULFHEIM *fait quelques pas et se penche vers le chemin creux.* — Mais c'est tout simplement votre oiseau de proie... avec son étrangère.

MAÏA. — Pourrions-nous passer sans qu'ils nous voient?

ULFHEIM. — Impossible. Le sentier est trop étroit. Et il n'y a pas d'autre chemin pour descendre.

MAÏA, *s'armant de courage.* — Allons... il faut les défier, en ce cas!

ULFHEIM. — Vous parlez en vrai tueur d'ours, camarade! (RUBECK *et* IRÈNE *émergent du ravin à l'arrière-plan. Il a son plaid sur les épaules; elle, un manteau de fourrure négligemment jeté par-dessus sa robe blanche. Elle est coiffée d'une toque en duvet de cygne.)*

RUBECK, *apparaissant à mi-corps par-dessus la crête rocheuse.* — Comment! c'est Maïa? Il était donc dit que nous nous rencontrerions encore une fois?

MAÏA, *avec un aplomb forcé.* — Votre servante. Avancez donc, s'il vous plaît. (RUBECK *émerge tout à fait et tend la main à* IRÈNE *qui arrive à son tour sur la hauteur.)*

RUBECK, *froidement, s'adressant à Maïa.* — Tu as donc passé la nuit sur le fiæll... tout comme nous?

MAÏA. — Oui, j'ai été à la chasse. Ne m'as-tu pas délivré un permis?

ULFHEIM, *montrant l'abîme.* — C'est par ce sentier que vous êtes venu?

RUBECK. — Vous le voyez bien.

ULFHEIM. — Et madame aussi?

RUBECK. — Bien entendu. *(Avec un regard vers Maïa.)* Madame et moi, nous suivons désormais la même route.

ULFHEIM. — Vous ne savez donc pas que ce chemin peut mener à la mort?

RUBECK. — Nous nous y sommes risqués, cependant!... Tout d'abord, il ne paraissait pas si dangereux.

ULFHEIM. — Non, rien n'est dangereux au commencement. Mais, tout à coup, on se trouve à un tournant, et l'on ne sait si l'on doit avancer ou reculer. Et l'on reste cloué sur place, monsieur le professeur! Changé en roc, comme nous disons, nous autres chasseurs.

RUBECK *le regarde en souriant.* — Vous faites des maximes, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM. — Dieu me garde de parler par maximes. *(D'un ton persuasif, avec un geste vers la cime.)* Mais vous ne voyez donc pas l'orage au-dessus de nos têtes!... Entendez-vous les rafales?

RUBECK, *écoutant.* — On dirait le prélude de la résurrection des morts.

ULFHEIM. — C'est l'orage qui se déchaîne là-haut, malheureux! Regardez plutôt ces nuages qui s'amoncellent et descendent. Bientôt ils nous envelopperont comme un linceul.

IRÈNE, *tressaillant.* — Je connais cela.

MAÏA, *le tirant par la manche.* — Hâtons-nous de descendre.

ULFHEIM, *à Rubeck.* — Je ne puis aider qu'une personne à la fois. Allez-vous réfugier dans la hutte, pour laisser passer l'orage. Je vous enverrai prendre ensuite.

IRÈNE, *terrifiée.* — Nous prendre! Non! non!...

ULFHEIM, *d'un ton brusque.* — Vous prendre de force, s'il le faut. Il y va de votre vie, entendez-vous! *(A Maïa.)* Venez, et fiez-vous au camarade.

MAÏA, *s'attachant à lui.* — Oh! quel chant joyeux, si j'arrive en bas saine et sauve!

ULFHEIM *se met à descendre et crie aux autres :* — C'est dit! vous attendrez dans la hutte que j'envoie des hommes avec des cordes vous chercher. *(Ulfheim, portant Maïa dans ses bras, descend vivement, mais avec précaution.)*

IRÈNE *fixe un instant sur Rubeck des yeux pleins d'effroi.* — Tu as entendu, Arnold?... Des hommes viendront m'emmener! Il en viendra beaucoup...

RUBECK. — Du calme, Irène!

IRÈNE, *avec une terreur croissante.* — Et la femme en noir... viendra aussi. Car elle trouve, sans doute, que j'ai été longtemps absente. Elle me saisira, Arnold! Elle me mettra la camisole. Oui, elle l'a avec elle dans sa malle. Je l'ai vue...

RUBECK. — Personne au monde n'osera te toucher.

IRÈNE, *avec un sourire égaré.* — Oh! non... J'ai un moyen pour cela.

RUBECK. — De quel moyen parles-tu?

IRÈNE, *tirant son stylet.* — Le voici.

RUBECK, *tendant la main pour le saisir.* — Un stylet!

IRÈNE. — Je le porte sur moi jour et nuit.

RUBECK. — Donne-moi ce couteau, Irène!

IRÈNE, *le rentrant.* — Tu ne l'auras pas. Je saurai très bien m'en servir moi-même.

RUBECK. — T'en servir?... Et pourquoi faire?

IRÈNE, *le regardant fixement.* — Il t'était destiné, Arnold.

RUBECK. — A moi?

IRÈNE. — Quand, assis le soir, devant la petite cabane...

RUBECK. — Devant la petite cabane?

IRÈNE. — ... sur les bords du lac de Taunitz, nous jouions aux cygnes avec des nénuphars...

RUBECK. — Eh bien? eh bien?...

IRÈNE. — ... et que tu me dis ces mots froids comme le sépulcre: « Tu n'as jamais été qu'un épisode dans ma vie... »

RUBECK. — Mais je ne t'ai jamais dit cela, Irène! C'est toi qui as parlé d'épisode.

IRÈNE, *continuant.* — ...je tirai mon stylet, pour te le plonger dans le dos.

RUBECK, *d'une voix sombre.* — Et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

IRÈNE. — Parce que je m'aperçus tout à coup, avec épouvante, que tu étais mort... depuis longtemps.

RUBECK. — Mort?

IRÈNE. — Mort. Mort comme moi. Cadavres froids et veules, nous étions là, sur les bords du lac de Taunitz, et nous jouions ensemble.

RUBECK. — Je n'appelle pas cela être mort... Mais tu ne me comprends pas...

IRÈNE. — Où est donc ce brûlant désir que tu combattais en toi-même quand tu voyais devant toi la femme ressuscitée?

RUBECK. — Notre amour n'est certes pas mort, Irène.

IRÈNE. — L'amour, fruit de la vie terrestre, de la vie terrestre faite de beauté, de merveilles, — de mystère, — cet amour-là est bien mort en nous.

RUBECK, *avec passion.* — Sais-tu que c'est justement cet amour qui me brûle plus ardemment qu'il ne l'a jamais fait!

IRÈNE. — Et moi? oublies-tu donc qui je suis aujourd'hui?

RUBECK. — Eh! qu'importe? Tu es pour moi la femme que mon rêve voit en toi.

IRÈNE. — Je me suis montrée nue... sur une plate-forme... devant des centaines d'hommes... après l'avoir fait devant toi.

RUBECK. — C'est moi qui t'y ai poussée, sur cette plate-forme... aveugle que j'étais! Moi qui ai fait passer l'argile inanimée avant la vie... avant le bonheur... avant l'amour.

IRÈNE, *les yeux baissés.* — Trop tard! trop tard!

RUBECK. — Tout ce qui est arrivé ne te diminue pas d'une parcelle à mes yeux.

IRÈNE, *levant la tête.* — Ni aux miens.

RUBECK. — Mais alors!... Nous sommes libres. Et nous avons encore le temps de vivre la vie, Irène.

IRÈNE, *avec un regard chargé de tristesse.* — Le désir de vivre est mort en moi, Arnold. Me voilà ressuscitée. Je te cherche. Je te trouve... Et je m'aperçois que toi et la vie... vous n'êtes que des cadavres au tombeau... comme je le fus moi-même.

RUBECK. — Oh! quelle erreur est la tienne! La vie bouillonne et fermente en nous et autour de nous, comme jadis!

IRÈNE *sourit et hoche la tête.* — Ta jeune femme ressuscitée aperçoit la vie tout entière étendue sur un lit de parade.

RUBECK, *la saisissant violemment dans ses bras.* — Eh bien, veux-tu qu'en une seule fois nous vivions la vie jusqu'au fond... avant de regagner nos tombes?

IRÈNE, *poussant un cri.* — Arnold!

RUBECK. — Mais pas ici, dans la pénombre, dans l'horreur de ce linceul humide qui nous enveloppe...

IRÈNE, *dans un élan passionné.* — Non, non... dans la splendeur lumineuse des sommets, sur la cime de l'oubli!

RUBECK. — Irène, mon adorée... oui, c'est là que nous célébrerons notre fête nuptiale!

IRÈNE, *fièrement.* — Le soleil peut nous contempler, Arnold.

RUBECK. — Toutes les puissances de la lumière peuvent nous contempler. Et toutes celles des ténèbres aussi. *(Il lui saisit la main.)* Veux-tu me suivre, ma fiancée de grâce?

IRÈNE, *comme transfigurée.* — Je suivrai volontiers, sans réserve, mon maître et seigneur.

RUBECK, *l'entraînant.* — D'abord, Irène, nous fendrons les brouillards et puis...

IRÈNE. — Oui, à travers les brouillards, vers les sommets, où resplendit le soleil levant. *(Les nuées descendent et s'épaississent.* RUBECK *et* IRÈNE, *la main dans la main, montent, traversant le névé, à droite, et disparaissent bientôt dans le brouillard qui tombe. Bruit strident de rafale.* — LA DIACONESSE *apparaît, gravissant l'éboulement, à droite. Elle s'arrête et regarde en silence autour d'elle, cherchant des yeux.)*

VOIX DE MAÏA, *montant de loin, en un chant joyeux :*

Libre, libre, échappé de cage,
Je fends les airs, oiseau volage,
Libre, libre, échappé de cage!

(On entend soudain comme un bruit de tonnerre descendant du névé, qui s'écroule, et l'on aperçoit vaguement RUBECK *et* IRÈNE *entraînés par l'avalanche. L'abîme les engloutit.)*

LA DIACONESSE, *poussant un cri et tendant les bras vers eux.* — Irène! *(Elle reste silencieuse, un instant, puis fait un signe de croix dans l'air et dit :)* Que la paix soit avec vous! *(On entend encore, venant d'en bas et de plus en plus lointain, le chant de* MAÏA.)

HENRIK IBSEN

(Traduction du comte PROZOR.)

LES FUNÉRAILLES

DE

LOUIS XVIII[1]

20 septembre 1824.

Le roi Charles X ne quitte pas Saint-Cloud, où il restera jusqu'au jour de son entrée solennelle. Il paraît absorbé par sa douleur et les préoccupations bien naturelles que lui cause son avènement au trône : il recherche la solitude et ne prononce que quelques rares paroles. Seule la présence de ses petits-enfants paraît apporter un soulagement à son chagrin ; plusieurs fois par jour madame de Gontaut lui amène le duc de Bordeaux et Mademoiselle, et il s'est rendu lui-même pour les voir, à plusieurs reprises, dans leur appartement. Il a consenti pourtant à recevoir aujourd'hui une députation des charbonniers et des dames de la halle qui sont venus le complimenter. Malgré son abattement il a su répondre à leurs félicitations quelques mots gracieux, et ces braves gens sont repartis enchantés. Sa douleur ne l'empêche pas de penser aux autres. La mort du feu roi est venue interrompre la fête de Saint-Cloud. où les marchands de toute espèce qui s'y rendent chaque année avaient déjà fait leur installation ; Charles X n'a pas voulu qu'ils puissent rien perdre : non seulement il leur a payé leur dépense, mais il a donné l'ordre de calculer le bénéfice approxi-

1. Voir, dans la *Revue* du 15 septembre, *Les derniers jours de Louis XVIII*, par le vicomte de Reiset, lieutenant général, commandant des gardes du corps, gentilhomme de la chambre du roi.

matif qu'ils pouvaient réaliser, et chacun d'eux a reçu en cadeau le double de la recette présumée.

Ce trait de bonté a produit un excellent effet dans le peuple. Du reste, point n'était besoin de cette mesure pour le rendre populaire; sa jolie tournure de cavalier accompli, sa physionomie ouverte et souriante ont le don de séduire la foule; sous le prince vieilli et rangé, elle croit encore voir le galant gentilhomme de la cour de Versailles qui faisait tourner toutes les têtes. « J'étais un bon faraud dans mon jeune temps, avouait un jour le prince, mais Dieu sait que ce temps est loin! » On va jusqu'à dire que, depuis madame de Polastron[1], il n'a jamais fait un écart; c'est peut-être aller un peu loin, en tout cas c'est aujourd'hui l'homme le plus religieux et le plus rangé de son royaume. Mais, malgré sa dévotion outrée, il n'en a pas moins gardé les traditions d'élégance d'antan; de plus il a le désir et la volonté de plaire et, presque toujours, il y réussit. Assurément ses discours ne témoignent pas de la même érudition que ceux du feu roi, mais son esprit d'à-propos lui fait souvent trouver au bon moment la phrase ou le mot le plus propre à charmer son interlocuteur. C'est un don précieux pour un prince.

21 septembre.

Je suis retourné hier aux Tuileries rendre hommage au pauvre roi. La foule continue à affluer depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture des portes : plus de cent cinquante mille personnes ont défilé déjà, dit-on, devant le lit de parade depuis que le corps y est exposé.

On a complété la décoration funèbre qui n'était pas encore terminée et dont l'effet maintenant est réellemeut saisissant. Tout l'avant-corps du pavillon de l'Horloge, le vestibule, le grand escalier et la salle des maréchaux sont entièrement tendus de velours noir où se détachent les armes accolées de France et de Navarre. Dans la salle du trône, les draperies noires sont relevées par des cordelières et des glands d'or et

1. La vicomtesse de Polastron avait été la grande passion de la vie du comte d'Artois. Elle mourut en 1803 et lui fit jurer à son lit de mort de lui rester fidèle. Le prince, jusque-là fort galant, tint religieusement son serment ; depuis cette époque, sa vie était devenue irréprochable et il avait écarté systématiquement, quoique encore jeune, tous les projets de mariage qu'on lui avait présentés.

alternent avec des étoffes d'or et d'argent; aux feux des milliers de bougies allumées dans les lustres et les candélabres, tout cela brille et scintille au point que les yeux en sont éblouis. On a ajouté aussi deux autels d'argent doré des deux côtés du catafalque, sur lesquels sont déposés les objets du culte, la croix, le bassin et le goupillon d'or accompagnés des flambeaux symboliques. On remarque beaucoup les hérauts d'armes dont le superbe et antique costume est une nouveauté pour beaucoup, mais il n'y a point de curiosité déplacée, on défile en silence et tout se passe avec le plus grand ordre. L'exposition durera cinq jours.

Il paraît que madame du Cayla est venue jeter l'eau bénite : elle était pâle et paraissait accablée par la douleur la plus vive. Jamais peine ne fut plus justifiée, car le roi, qui se plaisait à l'appeler sa troisième fille, au grand déplaisir de madame la duchesse de Berry, n'a jamais cessé en toutes circonstances de lui prodiguer les marques de la plus grande faveur. Son influence était considérable et, outre son audience de tous les mercredis à l'issue du conseil, elle venait au château d'une façon presque quotidienne. C'est une jolie femme qui a des yeux superbes et dont l'intelligence et l'esprit cultivés étaient bien faits pour séduire et charmer un prince aussi ami des belles-lettres. Puis, l'on trouve si facilement spirituel ce qui sort d'une jolie bouche! Toujours est-il que, fine et adroite comme elle l'est, elle a su tout obtenir sans jamais rien demander. On dit qu'elle tient de Sa Majesté plus de quatre-vingt mille livres de rente. Je me souviens de la belle fête qu'elle a donnée à Saint-Ouen au printemps de l'an dernier, pour l'inauguration du portrait que ce pauvre roi avait fait peindre par Gérard tout exprès pour elle. Tout ce que Paris compte de plus grand était là réuni; outre le faubourg Saint-Germain, les ambassadeurs, les ministres, les grands dignitaires avaient répondu tous à son appel. Je me rappelle que la fête eut lieu un vendredi et qu'un magnifique déjeuner fut servi en maigre à près de quatre cents personnes. Il y eut concert, spectacle, et c'est au bruit des vivats et des cantates que tomba enfin en manière d'apothéose le voile de soie verte qui recouvrait le portrait du roi. Par une attention délicate, Sa Majesté avait voulu que la

personne qui lui était la plus chère possédât le lieu même où avait été promulgué le plus grand acte de son règne. C'est à Saint-Ouen, en effet, que le roi avait séjourné quelques jours avant de faire son entrée dans la capitale, et c'est là que fut éditée la fameuse charte constitutionnelle. Sur l'emplacement de l'ancien château, il avait fait construire lui-même un somptueux pavillon, et planter des jardins délicieux. Avec cette entente admirable qu'il avait de toutes choses, il avait lui-même fait les plans et dessiné les allées et les bosquets; puis, pour parachever son œuvre, il avait voulu un mobilier magnifique où toutes les ressources de l'art pussent se plier aux exigences du confortable moderne.

Avec quel tact exquis, et avec quels raffinements de délicatesse ce pauvre prince savait lui faire accepter ses présents! Est-il rien de plus galant que la manière charmante dont il lui posa sans rien dire une fleur en diamants dans les cheveux, un soir que madame du Cayla s'en allait au bal? Le roi avait demandé avant son départ à admirer la splendeur de sa toilette, et c'est en feignant de rectifier les boucles de sa coiffure, qu'il lui avait attaché le bijou sans qu'elle pût soupçonner ce riche complément de sa parure. Grand fut l'étonnement de madame du Cayla lorsque chacun s'empressa à la complimenter; le bijou valait plus de deux cent mille livres, mais le procédé n'en doublait-il pas le prix? — Qui ne connait l'histoire de la Bible que madame du Cayla avoue un jour n'avoir jamais lue que d'une façon bien incomplète, et reconnaît faire défaut dans sa bibliothèque : « Je veux vous en donner une moi-même », s'écrie le prince, et quelques jours après arrive une superbe édition de l'Ancien Testament; les gravures sont nombreuses, plus de cent cinquante, dit-on, mais pour préserver chacune d'elles la main royale a remplacé le papier de soie protecteur par un billet tout neuf de la Banque de France. Est-il possible d'obliger avec plus de grâce et de savoir ménager davantage l'amour-propre ou la discrétion? Celle qui a su inspirer de tels procédés et rendre la générosité et l'affection si ingénieuses serait bien ingrate si elle les avait déjà oubliés!

On dit que le roi lui a donné de la sorte plusieurs millions. Je sais bien qu'on prétend que Sa Majesté n'a fait que

reconnaître les services que lui a rendus jadis son père, le comte Talon, alors qu'il était avocat général au Châtelet, dans le procès du marquis de Favras. Quand bien même — ce que je ne crois guère — il aurait, sur le désir du prince, fait disparaître plusieurs pièces majeures compromettantes pour lui, ce n'en serait pas moins un joli denier, et le père et la fille me sembleraient dans ce cas largement indemnisés. De toutes manières, cela prouve que les goûts d'avarice qu'on a reprochés si injustement au pauvre roi n'étaient guère justifiés !

Du reste, ce sont des femmes d'esprit et de bonne compagnie qui l'ont toujours captivé et, même dans sa jeunesse, une jolie sotte n'a jamais su le retenir. Madame de Balby, sa grande passion d'autrefois, était, elle aussi, remarquable comme intelligence, avec une taille de nymphe et une physionomie délicieuse pleine de vivacité et d'entrain. Son esprit charmeur avait su séduire Louis XVIII, qui à cette époque n'était que le comte de Provence et l'imposa comme dame d'atours à Madame, qui, après sept ans de mariage, était résignée ou peu jalouse. Le scandale que suscita M. de Balby, colonel au régiment de Bourbonnais, ne put diminuer la faveur que Monsieur montrait à sa femme; elle écrivait si bien et tournait si délicieusement ces petits billets que le roi aimait tant à échanger avec ses favoris ou favorites ! Ils rivalisaient tous deux dans ce commerce de beaux esprits où les sens ne jouaient certainement qu'un rôle bien effacé. Mais pendant l'émigration les choses se gâtèrent, le roi apprit que la dame en prenait à son aise, et que, les plaisirs de l'esprit ne suffisant plus à la distraire, elle s'était mise à tâter des réalités. Louis XVIII n'avait peut-être pas grand appétit, mais il n'aimait pas le partage, et il se fâcha. Je ne sais si la fameuse lettre [1] dont on a tant parlé est vraie, mais à partir de ce moment la brouille fut complète.

Madame de Balby était fort bien née, elle avait pour père le duc de Caumont la Force; sous le Consulat, elle revint en

1. En s'adressant à madame de Balby pour lui faire des remontrances, le comte de Provence lui avait écrit que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. — « Je ne sais ce que vous voulez dire, lui avait-elle répondu, car vous n'êtes pas César et vous savez bien que je n'ai jamais été votre femme. »

France et en 1814 elle tenta vainement d'obtenir une audience de son ancien adorateur, mais le roi fut inflexible. Un jour pourtant, en 1815, à la suite de je ne sais quelles intrigues, elle parvint par surprise à s'approcher de Sa Majesté; l'accueil fut si glacial quelle se le tint pour dit et n'insista plus.

Je l'ai rencontrée un jour dans un salon où on me l'a montrée comme une curiosité. Je vis une vieille femme qui parlait fort haut, et paraissait avoir passé la soixantaine. Elle était singulièrement attiffée; sa robe de soie bouffante, son petit bonnet sur ses cheveux haut crêpés, tout cela détonnait si drôlement au milieu des modes actuelles que j'eus peine à garder mon sérieux. Elle est devenue très méchante, et déchire tout le monde à belles dents; mais elle n'est plus passionnée que pour les cartes. Dans son beau temps elle avait le même travers, et Monsieur maintes fois avait payé pour elle des sommes énormes.

Quelles tristes réflexions nous inspire le souvenir du passé! La charmeuse de Versailles est maintenant une vieille édentée, et son amoureux de jadis est couché dans son cercueil; viendra-t-elle seulement lui jeter de l'eau bénite[1]?

23 septembre.

Ce matin a eu lieu la première partie des funérailles, qui consiste en la translation du corps à Saint-Denis. Louis XVIII a quitté les Tuileries pour n'y plus rentrer.

Vers neuf heures et demie du matin, monseigneur le dauphin arriva au château, accompagné d'une suite nombreuse, avec le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, et se rendit dans la salle du trône pour présider à la levée du corps. Toute la maison était présente pour rendre dans son palais les honneurs pour la dernière fois à son vénéré maître. La cérémonie a été des plus imposantes, et il eût fallu être bien dépourvu de sensibilité pour rester indifférent devant un pareil spectacle. Pour moi, j'avais peine à contenir mon émotion et mon chagrin, et je sentais malgré moi mes yeux se mouiller de larmes.

A dix heures précises, le canon des Invalides s'est fait entendre et le bourdon de Notre-Dame a annoncé à tous le départ du cortège pour Saint-Denis.

1. Elle mourut à Versailles à un âge avancé, en 1842.

Conformément à l'étiquette, le roi n'y a point paru : il est resté en compagnie des princesses et des enfants de France à Saint-Cloud, où une messe de *Requiem* a été dite à l'heure même où la cérémonie avait lieu aux Tuileries..

Voici quel était l'ordre du cortège. La gendarmerie de Paris et du département de la Seine ouvrait la marche, suivie de l'état-major et de nombreux détachements d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie. Venaient ensuite l'École polytechnique et l'École de Saint-Cyr. On voyait en outre des officiers en grand nombre de tous grades et de toutes armes, soit en activité, soit en retraite, qui suivaient cette quantité considérable de troupes. La plupart des corps de métiers s'étaient fait représenter et les députations étaient nombreuses. Parmi elles on remarquait surtout la corporation des débardeurs et celle des forts de la halle, qui attiraient particulièrement l'attention. Quatre cents pauvres, proprement vêtus, tenaient chacun à la main, selon l'usage, une torche de cire ardente. Ils précédaient immédiatement les carrosses de la cour, tous drapés avec des sièges à housses et sans armoiries.

Dans le premier était monté monseigneur le dauphin avec le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et le premier gentilhomme de la chambre ; dans les autres avaient pris place les grands-officiers de la maison et de la couronne, puis les maréchaux de France, et la suite des princes qui se montait à un nombre considérable de personnes. Je remarquai, outre le prince de Talleyrand, grand chambellan, et MM. de Damas, d'Aumont et de Blacas, M. Ravez, président de la Chambre des députés pour la session de 1824, le chancelier Dambray et le comte de Sèze ; puis le duc de Mortemart, commandant des gardes du corps à pied ordinaires du roi, et les ducs de Luxembourg, de Mouchy, de Gramont et d'Havré, capitaines des quatre compagnies des gardes. J'aperçus aussi le marquis de Vernon, premier écuyer, et le vicomte de Saint-Priest, premier écuyer tranchant ; les vicomtes de Peyrelongues et Donon, le marquis de Frêne, tous trois écuyers ordinaires, et le chevalier de Rivière, écuyer cavalcadour. Parmi les maréchaux, le duc de Raguse, major général de la garde royale, et les ducs de Trévise, de Bellune et de Conegliano.

Les autres carrosses contenaient une foule de grands dignitaires de l'ordre du Saint-Esprit, de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, les pairs du royaume et les membres de la Chambre des députés. J'étais monté dans les voitures qui contenaient la maison du roi et les gentilshommes de la chambre, et dans la dernière se tenait le prince de Croy, grand aumônier de France, portant la boîte de vermeil où se trouvait renfermé le cœur du feu roi.

Enfin, portant la dépouille royale, venait le corbillard, d'une magnificence extraordinaire, surchargé de broderies, de chiffres, d'emblèmes et d'armoiries, et couronné d'immenses panaches de plumes noires. Douze chevaux caparaçonnés avec un cimier de plumes noires au frontail traînaient l'immense machine avec une majestueuse lenteur et étaient tenus en mains par vingt-quatre piqueux en grande livrée de deuil. Quatre chapelains en prière suivaient le char funèbre, puis les pages, les écuyers et les hérauts d'armes en grand costume d'apparat fermaient la marche, suivis par une nombreuse escorte de gardes du corps. Le reste du cortège était composé des autres invités et d'une multitude de serviteurs et de sujets affectionnés du roi, qui, n'ayant pas de place marquée, escortaient le cercueil, sans distinction de rang ni de préséance. En quittant les Tuileries, le cortège passa sous l'arc de triomphe du Carrousel, puis tourna par la rue de Rivoli, déboucha sur la rue Royale et prit le chemin de Saint-Denis en suivant les grands boulevards et le faubourg. Des batteries d'artillerie, placées de distance en distance, faisaient éclater sur le parcours de bruyantes détonations, tandis que les roulements sourds des tambours voilés de crêpe alternaient avec les musiques des régiments jouant tour à tour des marches funèbres. La ville elle-même avait pris un air de deuil ; nombre de maisons étaient drapées de noir, et une foule immense se pressait dans toutes les rues, se découvrant respectueusement sur notre passage. Il en fut de même à la sortie de la ville ; toute la population des campagnes environnantes était accourue en grand nombre, et le profond silence qui régnait dans cette multitude émue et recueillie accentuait encore l'effet imposant de ce long et majestueux cortège.

Dès onze heures, les prières avaient commencé dans la basi-

lique, les chanoines capitulaires et leur doyen, monseigneur de Grandchamp, avaient célébré l'office du matin, et, lorsque vers deux heures la tête du cortège arriva devant l'église, elle était déjà remplie par ceux des invités qui, sans suivre le cortège, s'étaient rendus directement à leurs places respectives.

La grande porte s'ouvrit au bruit de nombreuses salves d'artillerie, et le cercueil, descendu du corbillard, fut remis au chapitre par le cardinal de Croÿ.

Huit gardes du corps, qui pliaient sous le faix, se chargèrent de la bière, dont la triple enveloppe de chêne et de plomb formait un poids considérable, et allèrent la déposer sur l'estrade disposée à cet effet. C'est là que furent placées les entrailles que portaient deux gardes du corps, enfermées dans deux urnes d'argent, et la boîte de vermeil renfermant le cœur dont avait la garde le grand aumônier.

Un magnifique catafalque occupait le centre de l'église, s'élevant jusqu'à la voûte, d'où pendait un immense poêle de drap d'or recouvert de crêpe et supporté par la couronne royale. Au pied du cénotaphe avaient été disposés les attributs de la royauté, le sceptre, la main de justice, l'épée et les colliers étincelants de pierreries des ordres royaux; par derrière se détachait le manteau royal fleurdelisé d'or et doublé d'hermine. Douze lampadaires d'or et vingt-quatre candélabres du même métal complétaient la décoration, et brillaient d'un tel éclat que la basilique se trouvait éclairée jusque dans ses parties les plus sombres et les plus profondes. Derrière le cénotaphe et en avant du maître-autel, on voyait un large espace vide entouré par douze chandeliers d'or et recouvert d'un drap de velours bleu brodé aux quatre coins des armoiries de France et de Navarre. C'était la pierre qui recouvrait l'entrée du caveau où le corps du roi devait être descendu. Aux quatre extrémités, huit gardes du corps se tenaient immobiles. Les stalles, les banquettes, les tribunes étaient garnies de monde lorsque monseigneur le dauphin gagna le fauteuil drapé de noir qu'on lui avait élevé sur une estrade basse élevée d'une seule marche; les ducs d'Orléans et de Bourbon se placèrent à ses côtés, tandis que nous nous rangions par derrière.

Les prières liturgiques terminées, le cercueil fut enlevé du cénotaphe où il était déposé et porté par les gardes du corps

sur le catafalque ; le dauphin et les princes donnèrent l'eau bénite, puis le cortège reprit le chemin de Paris.

Le roi Louis XVIII restera exposé dans la basilique jusqu'au 25 octobre. C'est à cette date qu'expirera le quarantième jour de la neuvaine royale. Tout le monde a remarqué l'émotion de monseigneur le dauphin ; il a fait preuve de la plus grande sensibilité et à plusieurs reprises on l'a vu verser des larmes. Mais ce que l'on ne s'explique guère, c'est l'absence complète du clergé et surtout de monseigneur de Quélen, l'archevêque de Paris, qui n'a point paru à la cérémonie. Cela fait faire toutes sortes de conjectures.

24 septembre.

L'abstention de l'archevêque de Paris et de son clergé aux funérailles du roi est fort sévèrement jugée, quoiqu'on en connaisse maintenant le motif. Il a obéi en ne venant pas à une préoccupation d'amour-propre personnel, tandis que de son côté le prince de Croÿ s'obstinait à ne pas se rendre aux observations de monseigneur de Quélen. En vertu de son titre de grand aumônier, le cardinal voulait avoir le pas sur l'archevêque, tandis que ce dernier prétendait présider la cérémonie, puisqu'elle se passait dans son diocèse, où il a tout pouvoir.

Cette question de suprématie n'intéressait personne, et personne ne se serait avisé de remarquer si le cardinal de Croÿ était précédé ou non de la croix archiépiscopale en signe de juridiction ; mais ils se sont entêtés ; ni l'un ni l'autre n'a voulu céder, et la conclusion est qu'ils se sont abstenus tous les deux. Pour bien marquer son mécontentement, le cardinal de Croÿ, qui était chargé de porter le cœur du roi, a eu bien soin de venir en simple cape rouge et s'est bien gardé de revêtir les habits de chœur et les ornements pontificaux. Ces misérables questions sont lamentables et de semblables mesquineries ne font ni aimer, ni respecter le haut clergé. De plus, si le cardinal et l'archevêque n'ont pas gagné dans l'opinion publique, ces étranges procédés ont fait faire sur ce pauvre roi les suppositions les plus fâcheuses. On ne se contente jamais, en général, des raisons véritables ; les gens mal intentionnés préfèrent en inventer d'autres : aussi Dieu sait

si depuis hier on s'en donne à cœur joie! J'ai été indigné des bruits odieux qu'on fait courir et des mensonges indignes qu'on propage sur les sentiments religieux de ce malheureux prince, qui est mort pourtant d'une façon si touchante et si admirable!

J'espère que Charles X leur témoignera à tous deux son mécontentement d'un pareil oubli des convenances, et que la haute situation religieuse des deux intéressés ne les sauvera point de la verte semonce qu'ils méritent. Ils se sont fiés sans doute à l'indulgence et à la bonté du nouveau roi, que sa haute dévotion entraîne souvent à de fâcheuses faiblesses vis-à-vis du clergé. Louis XVIII, qui savait combien Monsieur avait de tendance à se laisser mener par certains ecclésiastiques, disait souvent avec raison : « Si je n'y mettais bon ordre, les surplis de mon frère pourraient nous mener loin! » Dieu veuille que cette prédiction ne se réalise pas. Je me souviens, du reste, quel fut le chagrin du feu roi à la mort du cardinal de Périgord, archevêque de Paris, qu'il aimait et appréciait à un si haut degré : « M. le cardinal ne sera pas facile à remplacer », avait-il dit à ce moment. Monseigneur de Quélen est pourtant un homme d'esprit qu'on dit fort habile, son extérieur prête en sa faveur, et sa belle prestance et ses manières affables lui avaient déjà attiré les bonnes grâces de Napoléon avant celles de Louis XVIII. Mais la répugnance que témoignait le roi à lui donner l'archevêché de Paris se trouve bien justifiée, et il semble qu'il ait prévu à l'avance le scandale que ce vaniteux prélat causerait à ses obsèques.

25 septembre.

On ne parle absolument que de l'entrée solennelle que le nouveau roi va faire dans Paris; le grand-maître des cérémonies compulse des montagnes de documents pour se pénétrer de tous les usages anciens et donner à ce spectacle tout l'éclat possible. On commence déjà à pavoiser les maisons et à dresser des arcs de triomphe sur le parcours. Ce jour-là seulement, le roi quittera le deuil; mais dès le lendemain il reprendra l'habit violet sans broderies qu'il a gardé jusqu'ici, avec des épaulettes d'argent et les plaques d'argent de ses ordres sans porter les cordons.

On a agité la question de savoir si le duc de Bordeaux et Mademoiselle feraient partie du cortège ; mais madame de Gontaut, la gouvernante à laquelle le roi témoigne toujours une grande déférence, a déclaré que c'était imposer aux jeunes princes une trop grande fatigue, et on a renoncé à ce projet au grand désespoir des enfants.

Je crois que c'est un tort, et que la population aura une vraie déception de ne pouvoir admirer près de son grand-père ce bel enfant pour lequel tout le monde a une sympathie si vive. A côté de Charles X, qui est la représentation vivante de la royauté, il eût été bon de montrer celui qui en est l'orgueil et l'espoir.

Dimanche 26 septembre.

On commente beaucoup la décision qu'a prise le roi d'accorder au duc d'Orléans le titre d'Altesse Royale. Il a tenu à affirmer ainsi sa sympathie très marquée pour ce prince en le faisant l'objet de la première ou d'une des premières faveurs accordées par lui à son avènement au trône. C'est le 21 qu'il lui a donné ce titre tant convoité par lui, et hier, il a étendu la même faveur à ses enfants et à sa sœur. Cela étonne généralement et l'on s'accorde à trouver que cette décision est un peu prématurée. C'est presque jeter un blâme sur la mémoire du feu roi, qui s'était toujours obstinément refusé à changer le titre d'Altesse Sérénissime du duc d'Orléans en celui d'Altesse Royale : « Il est assez près du trône comme cela, disait-il en souriant, ce n'est point à moi à l'en rapprocher encore plus. » Comme Sa Majesté ne faisait rien sans raisons, il est probable qu'il en avait de bonnes, et toutes les instances qu'on avait pu faire étaient demeurées infructueuses. Sans vouloir juger la décision qu'a prise Charles X, on aurait pu, il me semble, attendre que le feu roi fût au moins enterré et agir avec une précipitation moins grande. Le duc d'Orléans ne dissimule pas sa satisfaction, car il a fort à cœur tout ce qui tient à l'étiquette et aux prérogatives de son rang ; aussi ne se consolait-il pas de voir porter à sa femme, princesse royale, un titre auquel il ne pouvait prétendre. Cela donnait lieu parfois à des situations légèrement ridicules, et je me souviens encore de mon étonnement en voyant fermer devant lui un des battants de la porte qu'on venait d'ouvrir toute

grande pour sa femme un jour que je le voyais pénétrer chez le roi. Madame la duchesse de Berry n'a certainement pas été étrangère à cette décision. Elle adore sa tante, tout le reste de la famille d'Orléans a une grande part de son affection, et elle est en grande intimité au Palais-Royal, ce que le feu roi ne voyait pas d'un bon œil. Monseigneur le duc de Bordeaux et Mademoiselle affectionnent aussi beaucoup leurs petits-cousins d'Orléans. Quant au roi Charles X, il a eu dès l'émigration les meilleurs rapports avec le duc d'Orléans, semblant vouloir bien marquer par sa façon d'être qu'il entendait ne pas le rendre responsable des égarements paternels.

Lundi 27 septembre,

Le roi Charles X a quitté ce matin Saint-Cloud sur les onze heures pour faire son entrée solennelle dans la capitale. Il est parti du château en voiture et a traversé le bois de Boulogne pour se rendre à la porte Maillot. Arrivé vers midi, avec un brillant cortège, il est aussitôt monté à cheval et s'est dirigé vers la barrière de l'Étoile pendant que le canon des Invalides annonçait aux Parisiens l'entrée du roi dans sa bonne ville.

Sa Majesté portait l'uniforme de colonel général des carabiniers, et maniait son cheval arabe avec une grâce et une aisance qui ont excité partout l'admiration et l'enthousiasme sur son passage.

Bien qu'il soit âgé de soixante-sept ans, il a conservé la tournure et la verdeur d'un jeune homme; à quelque distance il donne réellement l'illusion de la jeunesse, et il n'y a que ses cheveux blancs qui le vieillissent un peu. Le contraste est d'autant plus frappant à côté de monseigneur le duc d'Angoulême, dont la figure respire la bonté, mais dont l'aspect un peu lourd et les manières brusques ne rappellent que de fort loin les grandes façons de son père.

M. de Chabrol attendait le roi à la tête de son conseil municipal pour lui remettre les clefs de la ville. Après avoir répondu avec bonté et à-propos quelques mots flatteurs au préfet, Charles X a descendu les Champs-Elysées, tourné l'avenue Marigny et est entré ensuite dans le faubourg Saint-Honoré. Les princesses suivaient dans un carrosse de gala dont madame la dauphine occupait le fond avec madame la duchesse de

Berry. Sur la banquette de devant se trouvaient la duchesse et Mademoiselle d'Orléans. Le temps, couvert depuis le matin, s'était éclairci; la pluie qui était tombée à diverses reprises avait complètement cessé, et le soleil s'était décidé à se montrer. A ce moment le coup d'œil était féerique; tous les régiments de la garnison de Paris, échelonnés, faisaient la haie sur le parcours, et le roi, s'avançant seul sur un cheval magnifique en avant de son brillant état-major, au milieu des rues jonchées de fleurs, attirait sur lui tous les regards. Partout on voyait flotter des drapeaux blancs et, sur toutes les façades des maisons enguirlandées, des armoiries, des fleurs de lys emblématiques et des cartouches contenaient des inscriptions en l'honneur du nouveau roi. Près de la rue d'Aguesseau, à vingt-cinq pieds de hauteur, les habitants du quartier avaient installé une gloire où l'on voyait représentée l'abondance avec tous ses attributs. Au moment où Sa Majesté s'en approchait, une ingénieuse manivelle a fait apparaître deux génies qui portaient une couronne, et cet aimable emblème s'est trouvé suspendu à son passage au-dessus de la tête du souverain. Le roi s'est arrêté, a salué de la main la foule enthousiasmée, et de longues acclamations ont retenti de toutes parts. Puis le cortège a repris sa marche interrompue à chaque instant par la masse du peuple qui se pressait compacte pour apercevoir son nouveau roi.

Après avoir suivi les boulevards, on a pénétré dans la rue Saint-Denis, dont la décoration m'a paru particulièrement remarquable; puis on a traversé la place du Châtelet et la rue Notre-Dame, d'où l'on est arrivé sur le parvis, où le cortège a pu se déployer à l'aise. Le roi alors a fait halte un instant et de nombreux placets lui ont été présentés. Au nombre des porteurs de suppliques se trouvait une députation des religieuses de l'Hôtel-Dieu, qui venaient lui demander de s'intéresser à leur sainte maison, lui rappelant que plusieurs fois déjà il avait honoré leurs malades de sa visite. Le roi a répondu avec bonté à ces saintes filles, qui étaient plus de quarante, et dont le costume de bure faisait avec les riches uniformes un contraste si frappant; puis il s'est avancé jusqu'au portail où l'attendait l'archevêque, entouré de son clergé, pour lui offrir l'eau bénite.

M. de Quelen a prononcé le discours de circonstance, puis le *Domine salvum fac* a été entonné par le clergé et répété ensuite par les députations et les fonctionnaires de tous rangs qui remplissaient la cathédrale. L'église était comble; pour donner plus de place, de nombreuses tribunes avaient été établies, et le trône du roi était placé de telle sorte que de toutes les parties de la basilique on pouvait l'apercevoir. Les murs avaient reçu une décoration magnifique et des draperies de pourpre frangées d'or les garnissaient de toute part. C'était un fort beau coup d'œil. Après le *Te Deum*, le roi a quitté Notre-Dame avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, reconduit jusqu'à la porte par l'archevêque et le chapitre, puis il est remonté à cheval pour rentrer aux Tuileries. Au retour, on a suivi les quais, et l'enthousiasme depuis le matin n'avait fait que croître; malgré le mauvais temps qui était revenu, la foule ne se lassait pas d'applaudir et de pousser des acclamations auxquelles Sa Majesté n'a cessé de répondre avec une bonne grâce parfaite. On ne saurait nier, du reste, la séduction qu'exerce le roi et le charme très réel qui se dégage de toute sa personne; on ne peut avoir plus de grâce dans le sourire et plus de noblesse dans la démarche; aussi peut-on dire sans flatterie que c'est sans contredit le gentilhomme le plus accompli de son royaume.

Certes, je me réjouissais en voyant le succès si mérité de cet excellent prince; mais j'avais peine, malgré moi, à prendre ma part de la joie générale; je songeais qu'il y a bien peu de jours, j'avais suivi la même route escortant un cortège non moins pompeux, mais où les acclamations étaient remplacées par des hymnes funèbres et les habits de fête par des vêtements de deuil. Combien y en avait-il autour de moi qui aient fait les mêmes réflexions!

28 septembre.

L'entrée du roi dans Paris a été un véritable triomphe et même les ennemis de Sa Majesté sont obligés de reconnaître que jamais un souverain n'a été plus populaire et qu'aucun règne n'a eu des débuts plus heureux.

Charles X, en rentrant hier aux Tuileries, en a témoigné sa satisfaction, et madame la duchesse de Berry était rayonnante

de joie. Madame la dauphine, moins expansive, s'est montrée plus réservée et a été trop douloureusement émue par les événements de ces jours derniers pour en avoir aussi vite perdu le souvenir. J'ai remarqué qu'elle était fort pâle et que ses paupières, généralement un peu rouges, étaient plus gonflées que d'habitude. Elle avait pour le feu roi l'affection la plus vive, mais que de fois pourtant, unie à Monsieur d'intention et de cœur, elle a combattu les projets si sages de Louis XVIII ! Souvent le dauphin et le duc de Berry se joignaient à eux, et c'est ainsi que le pauvre roi avait à lutter non seulement contre ses ministres, mais encore contre ses propres parents. Il faut dire, du reste, que le comte de Provence et le comte d'Artois avaient vécu à Versailles si longtemps sur un pied d'égalité, que le droit d'aînesse n'était jamais venu troubler leur intimité et leur affection. Leurs goûts, leurs habitudes, leur manière de vivre, tout en eux différait de la façon la plus complète, et le comte d'Artois, qui ne voyait point en son frère son futur souverain, ne s'était jamais gêné pour lui faire des représentations sur les intrigues de cour et les affaires publiques qu'il envisageait d'une façon toute différente. Bien des gens en avaient conclu que l'affection entre les deux frères s'en était ressentie, et pourtant il n'en était rien. Monsieur, toujours bouillant, défendait d'abord son opinion avec ardeur, tandis que le roi l'écoutait avec chagrin et lui répondait avec logique et dignité; mais heureusement il arrivait souvent que, d'esprit plus superficiel et plus léger, Monsieur abandonnait la partie, soit qu'il fût convaincu, soit que sa courtoisie l'empêchât d'insister; quelquefois cependant Madame et Monsieur s'entêtaient, le roi, peu patient, se mettait en colère, et alors la discussion s'envenimait d'une façon pénible.

Jeudi 30 septembre.

Aujourd'hui a eu lieu au Champ de Mars la première grande revue passée par le roi depuis son avènement au trône; et l'enthousiasme, plus grand encore que lundi dernier, a été doublé certainement par l'ordonnance royale que contenaient les journaux de ce matin.

La liberté de la presse est maintenant rétablie et c'est le don de joyeux avènement du nouveau roi. On peut être sûr que,

pour le moment du moins, aucune feuille publique n'en profitera pour jeter une note discordante dans le concert de louanges qui s'élève de toutes parts; chacun sent que le roi n'est animé que des meilleures intentions, et son visage souriant ne reflète que l'indulgence et la bonté.

Après avoir entendu la messe aux Tuileries, Charles X est monté à cheval et s'est rendu, à onze heures et demie du matin, au Champ de Mars, escorté par le dauphin, le duc de Bourbon et le duc d'Orléans. Après le roi, c'est certainement monseigneur le duc de Bordeaux qui a eu le succès de la journée; rien n'égale l'affection que le peuple de Paris témoigne au jeune prince en toutes circonstances. En uniforme de colonel de cuirassiers, il s'est rendu au Champ de Mars en voiture avec Madame et la dauphine, et les applaudissements n'ont pas cessé d'éclater sur son passage. Ce bel enfant est déjà l'idole de la population et porte bien son nom de Dieudonné, car c'est l'enfant de la France tout entière. Bien qu'il n'ait encore que quatre ans, on lui donne une éducation toute militaire où les exercices gymnastiques ont une très grande part; il est déjà fort et adroit, il n'a absolument peur de rien, et son plus grand plaisir est d'aller voir les soldats faire l'exercice; l'objet de son ambition est maintenant de devenir assez grand pour commander la manœuvre. Chacun semblait considérer avec attendrissement ce gentil petit prince qui saluait avec grâce et semble déjà prendre son rôle au sérieux.

Le temps fort doux était admirable et la revue a été magnifique; les régiments de la garde, la maison militaire, la garde nationale à pied et à cheval formaient un magnifique coup d'œil, et les alentours du Champ de Mars étaient remplis par une foule immense. Le roi est rentré aux Tuileries aussi ému par les acclamations qu'heureux des preuves d'amour qu'on lui témoigne de toutes parts. Jamais sa physionomie, toujours aimable, n'a exprimé un plus parfait contentement; le retour s'est affectué lentement, le roi s'arrêtant à chaque instant pour recevoir les placets qu'on lui présentait de tous côtés et qu'il remettait ensuite à l'officier marchant derrière lui. Sa bonne grâce parfaite ne s'est pas démentie un instant.

1er octobre.

Voilà plusieurs mois qu'il est question de m'envoyer en Espagne ; mais quoiqu'on m'eût offert là-bas un poste important, j'avais jusqu'à présent décliné cette proposition. L'état du roi était trop précaire pour qu'on pût se faire illusion sur le temps qui lui restait à vivre, et je voulais jusqu'au dernier moment rester auprès de sa personne ; maintenant la même dette de reconnaissance ne me retient plus auprès de Charles X, et je me suis décidé à accepter la situation flatteuse qui m'est offerte. J'ai vu aujourd'hui mon ami du Coëtlosquet, directeur du personnel au ministère de la guerre ; j'aurai le commandement général du corps d'armée d'occupation de Catalogne et je résiderai à Barcelone. Rien ne m'empêchera de faire venir Amélie et les enfants. Barcelone est une grande ville fort agréable et j'aurai là-bas une situation tout à fait prépondérante. Ma nomination sera bien accueillie par Sa Majesté Catholique à laquelle le nom de Reiset est bien loin d'être inconnu. Lorsque Ferdinand VII était avec son frère et son oncle prisonnier à Valençay, Antoine de Reiset, mon cousin et mon homonyme, était commandant de la place et gouverneur du château. Cet excellent garçon s'est montré pour les trois princes aussi parfait que possible dans ces délicates fonctions, et avait su concilier les exigences d'une surveillance rigoureuse avec les égards et le respect dus à des hôtes d'un rang aussi élevé. Il s'occupait à les distraire et à les faire jouir de tous les plaisirs qu'il était en son pouvoir de leur procurer ; Elisabeth de Reiset, qui est née d'Arundel, était à cette époque une fort agréable personne et joignait ses efforts à ceux de son mari pour leur faire oublier les tristesses de ce long exil. On organisait des concerts, des spectacles et des excursions ; aussi les princes ne voyaient-ils que par ses yeux, il était devenu l'homme indispensable et ils lui témoignaient en toute circonstance la sympathie la plus vive. Il n'est point de cadeaux de toutes sortes dont lui et sa femme n'aient été comblés : tabatières, portraits, chevaux de prix, armes précieuses, objets d'art, le moindre anniversaire était prétexte à un nouveau présent. Je me rappelle avoir vu un jeu de dominos en or massif émaillé dont les dés étaient incrustés de perles fines qui indi-

quaient les points ; le roi Ferdinand le lui avait offert le jour de sa fête.

Tant que dura leur séjour à Valençay, les trois princes ne consentirent pas à le laisser s'éloigner, et lorsque Antoine de Reiset fut nommé, en 1811, commandant de la province d'Illyrie, ils obtinrent à force d'instances du ministre de la guerre qu'il fût laissé auprès d'eux. Mon nom me sera donc la meilleure recommandation ; de plus, j'ai l'habitude du pays où j'ai fait la guerre pendant quatre ans et je nuirais volontairement à ma carrière en refusant un aussi beau commandement.

5 octobre.

Je hâte mes préparatifs de départ, car on me presse de me mettre en route ; j'irai dire adieu à Vic-sur-Aisne à Amélie et aux enfants. Je les engage tous à y rester jusqu'à ce que je me sois installé et qu'il leur soit possible de venir me rejoindre. Si je ne puis conserver ma charge de gentilhomme de la chambre, je pourrai toujours obtenir d'être nommé gentilhomme honoraire. J'ai écrit au général Digeon pour lui annoncer ma nomination au commandement de la division de Catalogne, puis au ministre pour lui dire que M. Perin ne pouvant venir, je désire le remplacer par M. de la Rozières ; il est chef de bataillon, a fait la campagne avec le général Rastignac et pourra me rendre de grands services.

6 octobre.

J'aurais voulu attendre les obsèques du feu roi pour lui rendre ce dernier devoir, mais le ministre m'a déclaré que ma présence était indispensable à Barcelone ; j'irai donc à Saint-Denis avant mon départ pour saluer une dernière fois mon vieux et cher souverain. Les travaux de décoration pour la cérémonie se poursuivent activement, paraît-il, et l'effet sera grandiose ; la foule continue à affluer devant le cercueil, et il ne se passe pas une matinée sans que le clergé des paroisses de Paris ou des communes voisines vienne en corps donner l'eau bénite et prier pour le roi défunt, Ce sera monseigneur de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui prononcera l'oraison funèbre.

7 octobre.

J'ai fait aujourd'hui mon dernier pèlerinage à Saint-Denis avec le duc de Gramont, qui est mon ami depuis tant d'années, et a voulu faire avec moi cette pieuse visite. Nous avons été surpris de voir les travaux extérieurs déjà aussi avancés. Tout le portail a été revêtu d'une charpente recouverte de toile peinte, qui figure trois portes parfaitement en harmonie avec les tours au point de vue architectural, et au-dessus une immense tenture noire semée de fleurs de lys d'or sera drapée et tendue jusqu'à la plus grande hauteur. Les maisons du parvis, qui sont fort irrégulières, se trouvent également complètement dissimulées par une colonnade de style gothique qui les masque entièrement; au-dessus sera placé un vaste litre d'où tombera la tenture funèbre.

Dans l'intérieur de l'église on travaille non moins activement; on a recouvert les piliers et les arceaux gothiques par de belles colonnes d'ordre ionique qui produiront l'effet le plus majestueux. Au-dessus de chaque colonne, des statues colossales d'anges en adoration porteront des candélabres; quelques-uns sont déjà en place.

C'est comme un décor en toile peinte qu'on aurait posé sur les vieux murs et qui ne laisse à découvert que l'architecture de la galerie supérieure, mais on va la dorer entièrement et une partie de l'opération est déjà faite. Quant à la voûte, elle va être tout entière tendue de noir et fleurdelisée d'or. On s'occupe aussi de ménager des tribunes entre chaque arcade, et sur tout le pourtour les draperies seront ornées de chiffres et de blasons brodés en cartisane. Le catafalque, qui aura la forme d'un mausolée d'ordre corinthien, sera surmonté d'un dôme sur lequel seront placées des statues d'or représentant les vertus théologales. Douze lampadaires d'or descendront de la voûte et un nombreux luminaire éclairera à profusion cet ensemble magnifique. Il y aura, paraît-il, plus de six mille bougies. Tous ces détails m'ont été donnés par les décorateurs, puis l'on m'a fait voir le caveau où doit être déposé le cercueil. Il porte le nom de caveau des Bourbons, et c'est là que reposent depuis 1815 les ossements de Louis XVI et de Marie-Antoinette, que Sa Majesté avait fait rechercher

dans le cimetière de la Madeleine. A côté sont les cercueils de Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV et tantes du roi mortes dans l'émigration. C'est là également qu'a été déposé le duc de Berry et deux jeunes enfants de ce prince morts à leur naissance et qui n'ont pas même été nommés. On y a transporté aussi, je ne sais trop pourquoi, le cercueil de Louise de Lorraine-Vaudemont, femme de Henri III; il se trouvait dans l'église des Capucins, place Vendôme, avant la Révolution et, ignoré des sans-culottes, il a échappé à leur œuvre de dévastation. Je n'ai pu voir sans émotion les restes de ces malheureux princes, qui tous trois ont eu une fin si affreuse et si tragique; tous ces cercueils sont posés sur des tréteaux de fer, mais il n'en sera pas de même pour celui du roi qui sera seulement déposé à l'entrée et qui n'ira prendre sa place sur les tréteaux à côté de ses parents qu'à la mort seulement de son successeur. Celui-ci viendra alors le remplacer sur le seuil du caveau mortuaire [1]. C'est, paraît-il, un usage fort ancien qui force, comme on le voit, les rois de France à rester astreints aux lois de l'étiquette même après leur mort.

Napoléon avait eu le désir, lui aussi, de reposer à Saint-Denis et avait fait construire un caveau pour lui et sa dynastie; le projet était fort bien conçu et un monument dédié à Charlemagne devait en marquer l'emplacement; mais 1814 est arrivé avant que le monument ait été terminé [2]. On peut dire que Louis XVIII a été le restaurateur de Saint-Denis. C'est lui qui, en 1815, prescrivit les recherches autour de la basilique pour retrouver les ossements qu'on avait profanés. Mais on ne découvrit malheureusement que bien peu de choses, les misérables sacrilèges ayant eu le soin de recouvrir de chaux vive les ossements qu'ils avaient arrachés à leurs tombeaux. Le peu qu'on trouva fut déposé dans un petit caveau où une inscription rappelle que ce sont là les

1. Le roi Charles X n'est jamais venu prendre sa place dans le caveau et repose dans la chapelle des Franciscains à Goritz : depuis, deux cercueils sont venus, à Saint-Denis, s'ajouter aux autres; celui du prince de Condé et de son fils mort en 1830.

2. Ce caveau est toujours vide ; sous le second Empire, Napoléon III l'a fait terminer et les dalles cerclées de cuivre qui en marquent l'entrée se voient au milieu de l'église. Le caveau est resté sans emploi et aucun prince de la famille de Bonaparte ne l'a jamais occupé.

restes de dix-huit rois et de dix reines, dont le plus ancien était Dagobert. Dans un autre caveau on a réuni les ossements épars des rois et des princes de la famille de Bourbon jusqu'à Louis XV, qui est le dernier roi de France enterré à Saint-Denis. Quant aux tombeaux mêmes, un grand nombre avait été mutilé, mais quelques-uns avaient échappé à la rage des dévastateurs. Une partie d'entre eux, en effet, avaient pu être conservés comme objets d'art et, bien qu'ils fussent fort endommagés, le roi les a fait restaurer et remettre à la place qu'ils occupaient précédemment. — Bien entendu, tout ce qui était bronze, cuivre ou plomb avait été envoyé à la fonte et des merveilles de l'art ont été la proie de ces vandales.

Après cette existence agitée et cette longue suite de malheurs, le pauvre roi va enfin jouir de la paix dernière auprès de ses aïeux. Dieu a permis qu'après avoir vécu tant d'années sur la terre d'exil, il vienne enfin prendre sa place auprès de ses illustres ancêtres auxquels il a rendu avec un soin pieux la splendeur de leurs tombeaux profanés. Certes, je suis heureux, et le duc de Gramont l'était comme moi, de voir que les funérailles imposantes qu'on va lui faire sont dignes de Louis le Désiré et aussi de Charles le Noble qui lui succède.

C'est une consolation pour tous ceux qui, comme nous, l'ont affectionné, et cette pompe grandiose termine magnifiquement l'existence de ce prince si respectueux jusqu'à son dernier jour de la majesté royale; mais ce m'est un vif chagrin de partir sans avoir pu occuper ma place aux obsèques avec la maison, et sans être venu remplir une dernière fois près de lui les devoirs de ma charge.

Je me suis agenouillé pieusement devant le cercueil, et c'est le cœur serré et les yeux humides que je me suis éloigné, en songeant que c'était pour toujours que j'allais me séparer de mon vieux maître, et que je venais de lui rendre hommage pour la dernière fois.

VICOMTE DE REISET

LEA[1]

LIVRE DEUXIÈME

I

Romaine Pirnitz, arrêtée devant l'hôtel Sainte-Parade, avait tiré la chaîne à poignée de fer suspendue à gauche de la porte. Léa, debout auprès d'elle, considérait le lourd avant-corps, bas, coiffé d'ardoises, et le double vantail, d'un vert fané, qui tardait à s'ouvrir. C'était l'heure où Paris achève de déjeuner : une vive brise d'est, levée après de récents orages, balayait la rue de Grenelle presque déserte, rafraîchissant l'air de cette après-midi de juin. Les jupes des deux femmes se collaient contre leurs jambes, tandis qu'elles retenaient le bord de leurs chapeaux. Autour d'un fragment de journal, refugié dans l'angle du seuil, le vent s'acharnait. Pirnitz sonna de nouveau.

— Je sais à quoi vous pensez, dit-elle à sa compagne.

— Oui, répondit Léa. Il n'y a pas trois ans !... Mais comme je me sens vieillie, depuis ce jour-là !

La porte tressaillit enfin, s'entr'ouvrit : les deux femmes, saluées par un concierge en jaquette, d'aspect ecclésiastique, traversèrent la cour à gros pavés moussus, où gisaient des fûts de colonnes et des chapiteaux corinthiens. Elles montèrent

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1899.

les marches du perron, qui s'élevait dans le coin de droite, sous une marquise de zinc. Elles ne parlaient plus... Toutes deux revivaient le dimanche d'avril où, moins de trois années auparavant, Pirnitz avait amené chez mademoiselle de Sainte-Parade, pour les présenter au groupe féministe, Frédérique et Léa palpitantes de curiosité et d'émoi.

Alors, l'œuvre n'était encore qu'un projet, une sorte de chimère. Alors Léa, comme Frédérique, aspirait de toutes ses forces à la vie d'éducatrice et d'apôtre...

Maintenant, l'école existait, prospérait. Un merveilleux accord de circonstances avait permis de l'édifier, de la constituer dans un temps relativement bref. Maintenant Léa participait à cet admirable effort vers l'affranchissement de la femme...

Pourtant les deux compagnes n'échangèrent aucun regard de triomphe, tandis qu'elles gravissaient les marches du perron, puis suivaient une grosse servante à foulard gascon, — par le vestibule où se dressait une statue de saint Antoine de Padoue, par l'escalier de bois décoré d'un tapis de lisière. La tristesse énervée de ce jour de vent, la mélancolie des présages les accablaient. Pirnitz, plus ferme, dit à Léa :

— Courage, ma chérie! ne vous reployez pas sur vous-même au moment où nous avons le plus besoin de vous...

Léa comprit qu'elle pensait à Duyvecke, — la première défection parmi la troupe sacrée des annonciatrices, Duyvecke abandonnant l'œuvre pour un mariage banal, — et si humble, si douce dans sa désertion, qu'on ne pouvait lui tenir rigueur !

Cependant Maria, la grosse servante gasconne, installait les deux visiteuses dans une sorte de salon antichambre, dont les portes demeuraient toutes grandes ouvertes sur le palier du premier étage. Il était meublé d'un canapé et de quatre fauteuils empire recouverts en velours jaune. Le dossier des sièges s'ornait d'un fronton triangulaire; des masques de dauphins décoraient les bras. Une table ronde à dessus de marbre occupait le centre du salon.

Maria, loquace par nature, observait ce jour-là un silence inusité. Elle dit simplement, d'une voix de tête qu'elle pre-

nait dans les cas graves, ayant habituellement le verbe haut, abondant et imagé :

— Si ces dames veulent bien « se mettre » en attendant que mademoiselle ait fini avec M. Michel...

Ayant dit cela, Maria n'eut garde de s'en aller ; elle souhaitait évidemment qu'on l'interrogeât.

— Ah ! Michel est là ? demanda Pirnitz en s'asseyant sur le canapé où Léa prit place à côté d'elle.

— S'il est là, mademoiselle Romaine ! — s'écria la Gasconne, retrouvant son beau timbre et sa volubilité méridionale. — Mais vous savez bien qu'il ne quitte plus d'ici, le pauvre homme !... Et le matin à bonne heure, quand mademoiselle est encore au lit... Et le tantôt juste après la Bourse... Et le soir, après souper, que mademoiselle le fait demander, des fois, pour lui donner des ordres, comme elle dit... Ah ! eh bé !... On le rencontre souvent dans l'escalier, le petit Michel...

— Et mademoiselle, demanda Léa, comment va-t-elle ?

— Je vais vous dire — fit Maria s'accotant sans façon contre la table ronde. — Mademoiselle ne va pas bien mal, parce qu'elle mange et boit comme toujours et qu'elle remue les bras à peu près autant qu'avant, la pauvre ! Ses jambes, par exemple !... mais ça, il y a vingt ans qu'elle les a perdues... Ce qui me fait deuil à moi, c'est qu'elle n'est plus contente et vive comme elle était... Vous la connaissiez, vous, mademoiselle Romaine. Elle nous faisait damner, la sœur Odile et moi. Elle avait cent idées dans une seule minute. « Maria, portez-moi du vin chaud... Maria, avancez le dîner de demi-heure... Maria, courez me chercher une pintade, que je la veux pour souper ce soir !... Maria, laissez votre cuisine et venez parler un peu patois avec moi, ma fille !... » *Paourotte !...* Et la sœur Odile !... Dix fois par heure elle lui faisait changer le livre qu'elle lui lisait !... tandis qu'à présent... tout est bien... tout va bien... jamais plus la pauvre demoiselle ne gronde... « Oui, Maria, c'est bien (et la grosse bonne reprenait une petite voix modérée). Oui, ma sœur... ce que vous voudrez... » Je peux bien brûler un rôti ou oublier de mettre de l'échalote dans une sauce... elle ne s'en apercevra seulement pas... Elle ne s'anime un peu que quand on parle

de votre bâtiment... Et aussi quand elle est avec ce Michel. Ah ! avec le petit Michel, elle est tout comme avant. Et je te parle, et tu me parles, et la cote, et le marché de Londres, et le report, et la prime... *Macquaréou !* en voilà une conversation de juifs qu'ils ont tous les deux !... C'est vrai que Michel a fait gagner beaucoup d'argent à Mademoiselle, — ajouta Maria pensive. — Et dire qu'il voulait me placer mon argent, à moi aussi !... Il m'a dit l'autre semaine : « Aujourd'hui, vous auriez cinquante mille francs à vous, Maria. »

Léa et Pirnitz souriaient sous ce déluge de paroles. — Maria, entre ses phrases, ne prenait même pas le temps de respirer.

— Les affaires de mademoiselle vont bien, n'est-ce pas, Maria ? demanda Pirnitz.

— Je ne sais pas, répliqua la grosse cuisinière. Pas trop bien, peut-être !... Ah ! tenez... la voilà qui me cloche.

Elle quitta brusquement ses interlocutrices et courut vers l'autre côté du palier, par où l'on accédait à la chambre de mademoiselle de Sainte-Parade... C'est de là que celle-ci venait de « clocher » : le mot de Maria était juste, car les timbres électriques n'étaient point en usage à l'hôtel ; une grosse sonnette oscillait encore au bout de sa palette à spirale, dans un angle du plafond.

Léa et Pirnitz attendirent quelque temps qu'on les appelât. Elles virent sortir le petit Michel, — l'air d'un sacristain, mince et voûté. — En apercevant Pirnitz et Léa, il eut une seconde d'arrêt ; l'idée de leur parler sembla lui traverser l'esprit. Il se contenta de saluer, tourna vivement et fila, tel qu'une belette par l'escalier... De nouveau les minutes s'écoulèrent, scandées par le balancier d'une horloge : cette horloge était installée à l'étage supérieur ; dans le silence, elle battait comme le cœur de la maison. Léa, les yeux fixés sur la rosace élimée de l'Aubusson qui couvrait le plancher du salon empire, constatait avec angoisse qu'elle se sentait une intruse ici, une indifférente, autant qu'à l'École ; vainement elle s'efforcerait de prendre au tragique les embarras financiers ou la santé de mademoiselle de Sainte-Parade... Elle n'osait parler, évitant le regard de Pirnitz, — cette Pirnitz qu'elle aimait toujours, mais que par moments elle eût sou-

haité ne plus aimer pour s'affranchir tout à fait, comme la Nora du livre de Tinka, comme Duyvecke Hespel.

D'un geste brusque, quasi involontaire, elle se tourna vers Pirnitz et lui baisa l'épaule. Pirnitz fixa sur elle ses beaux yeux magnétiques.

— Pauvre enfant! dit-elle.

Les paupières de Léa se gonflèrent de larmes... Mais, de l'autre côté de palier, la porte s'ouvrit; on vit paraître l'infirme portée sur son fauteuil à brancards, en avant par sœur Odile, en arrière par Maria. Le bizarre cortège traversa le palier et s'arrêta dans le salon empire. Léa et Pirnitz s'étaient levées, s'approchaient de la vieille demoiselle qui semblait toute ratatinée dans les volants noirs et le capuchon de Chantilly, avec un visage démesuré où brillaient, vifs, deux petits yeux gris.

— Là! fit-elle quand on eut posé son fauteuil. Un coussin pour mes pieds, Odile... Bon... Ça ne va pas très bien, ma bonne Pirnitz, pas très bien... Allons, Maria, va-t'en! tu me fatigues, tu bavardes trop... Odile, asseyez-vous là-bas, dans le fond, ma chère sœur... ce que nous avons à dire ne vous intéresse pas... Vous, Pirnitz, venez tout près de moi... et parlez-moi distinctement. J'ai des bourdonnements dans les oreilles; j'ai pris du salicylate, ce matin...

Pirnitz mit sa chaise en face du fauteuil à brancards.

— Vous aussi, petite Léa, pas si loin!... Donnez-moi vos mains et laissez-moi vous regarder un peu... Belle comme le jour, parbleu! mais quel air triste?... Je n'aime pas les gens tristes, moi, et, depuis quelque temps, je n'ai pas de chance... Vous m'apportez toutes ici des faces d'enterrement!

Elle lâcha les mains de Léa qui s'assit, refoulant ses pleurs.

— Eh bien, voyons, Pirnitz, qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Mais, objecta Pirnitz de sa voix calme, c'est vous qui nous avez mandées, mademoiselle.

— Ah! oui... je tenais à vous voir, vous... cette Heurteau me démoralise... Avec elle tout est perdu tout de suite. On n'aurait plus qu'à plier bagage et à installer chez nous MM. Anquetin, Duramberty, Quignonnet, l'abbé Minot et le ministre de l'Instruction publique... Elle m'a tourmentée au sujet d'un article.

— L'article de la *Semaine de Saint Charles* ? vous l'avez lu ?

— Non ! et je ne le lirai pas... Qu'est-ce que ça prouve, quand une feuille de chou nous calomnierait ? Ils sont orfèvres, ces messieurs ; ils voient que notre rentrée, l'an prochain, sera admirable... Vous ne dites rien, toutes les deux ?... Vous êtes là comme des termes, sur vos chaises ? Oui ou non, aurons-nous une belle rentrée ?... Heurteau m'a montré les listes... Plus de vingt élèves payantes !...

— Oui, dit Léa machinalement. La rentrée s'annonce très bien.

— Bon ! s'écria la vieille demoiselle... Qu'est-ce que je vous disais ?... Alors ! laissez donc crier les ragoteurs de sacristie. Le jour où nous voudrons répliquer, nous répliquerons dans d'autres journaux, voilà tout. Heurteau saura tourner un article quand ça nous conviendra... C'est bien votre avis, Pirnitz ? — ajouta-t-elle en regardant l'apôtre de ses petits yeux anxieux, où se lisait le désir enfantin d'une réponse encourageante.

— Mon Dieu ! fit celle-ci, je pense comme vous, chère amie, qu'il n'y a pas péril en la demeure... Pourtant, il sera peut-être sage de prévenir, par une démarche officieuse, la reprise des hostilités... Les élèves elles-mêmes, grâce aux conversations entendues dehors, ont su que l'abbé Minot ne désarme pas... Son journal commentera, la prochaine fois, le départ de Duyvecke... Vous concevez le parti qu'il peut en tirer en travestissant les faits, en les interprétant avec malveillance...

— Mais c'est un monstre, cet abbé, alors ! Quand je pense que je me suis confessée à ce sectaire... que je lui ai fait des aumônes pour son dispensaire de Grenelle !... Je vais aller le relancer, moi, l'abbé Minot, et nous verrons... Je lui dirai...

Elle ne trouva pas ce qu'elle dirait, agita seulement ses bras en hochant la tête... Romaine Pirnitz poursuivit avec douceur :

— Justement, mademoiselle... Je crois qu'il serait bon que vous vissiez l'abbé Minot chez lui ou ici... Vous le gagneriez aisément.

— Vrai ?... vous croyez ? — fit mademoiselle de Sainte-

Parade, prompte au revirement et à l'espoir. — Si j'en étais sûre !... Mais cette canaille, chez moi !... Enfin... je vais y songer... Oui, j'écrirai. Je lui écrirai aujourd'hui même... tout à l'heure... Nous étions très bien ensemble... Il ne me faisait pas l'effet d'un méchant homme. Et quant à sa vie privée... un saint !... là-dessus il n'y pas de doute... l'abbé Minot est un saint homme.

Elle eut conscience, subitement, de la contradiction de son discours et s'arrêta devant la surprise exprimée par les yeux de ses interlocutrices. Elle rejeta en arrière, d'un geste qui lui était familier, les dentelles de sa mantille; changeant soudain d'entretien, elle prononça d'un ton grave :

— Et Duyvecke ?... Qui aurait cru cela, Pirnitz !... Une fille qui vivait parmi nous depuis quatre ans... Je lui aurais donné le bon Dieu sans confession... J'avais confiance en elle... Ah ! je peux dire que ça m'a porté un coup... Et je n'en reviens pas encore. C'est comme si... comme si... Léa que voilà nous lâchait pour courir après un homme... Eh bien, mon enfant, qu'est-ce que vous avez ?... Je ne veux pas vous blesser... Il ne faut pas pleurer... Voyons ! voyons ! je sais bien que vous, vous êtes une petite merveille, une graine d'apôtre... Allons !... ne pleurez pas ! ne pleurez pas !

Ses mains maladroites d'infirme caressaient les genoux de Léa.

Léa, que la phrase avait touchée au cœur, balbutiait :

— Ce n'est rien, mademoiselle... Je vous assure que ce n'est rien... Pardonnez-moi ! je suis un peu nerveuse...

— Elle aimait beaucoup Duyvecke, — dit Pirnitz en manière d'excuse.

— Qui est-ce donc, — questionna mademoiselle de Sainte-Parade, — cet individu que Duyvecke épouse ?... Ah ! oui, c'est ce Rémineau qui est venu plusieurs fois ici, il y a deux ans, pour vérifier les comptes des entrepreneurs... Un ouvrier, en somme... Eh bien, il est joli, l'amoureux de Duyvecke !... Elle a bon goût !... Il faut vraiment qu'elle soit une vicieuse, avec ses airs d'innocente.

— Oh ! mademoiselle ! fit Léa.

— Vous la défendez, petite ?...

— Je suis sûre, mademoiselle, — répondit Léa avec une

certaine chaleur, — que Duyvecke nous a quittées la mort dans l'âme... Elle adorait le fils de Rémineau; l'enfant, malade en ce moment, ne pouvait se passer d'elle... C'est un pur sentiment maternel, sans nul égoïsme, qui l'a guidée.

— Vous croyez? fit mademoiselle de Sainte-Parade.

Il y eut, là-dessus, quelques instants de silence. Ce grave problème du devoir maternel, du devoir obscur, héréditaire, qui ne se démontre pas, cause aux féministes exaltées une peur confuse, les trouble, les irrite presque. Ni Léa, ni Pirnitz, ni mademoiselle de Sainte-Parade, ni même sœur Odile n'en laissèrent passer le rappel sans un serrement de cœur. Tant le mot « maternité » touche la femme à ses fibres profondes! Après les paroles de Léa, pas une des trois autres n'eût osé dire : « Duyvecke est blâmable... »

Alors, dans ce silence singulier, pendant lequel l'horloge distribuait régulièrement les secondes au tic tac de son balancier, il se passa un petit événement tout à fait vulgaire, mais que les quatre personnes présentes accueillirent aussitôt comme une sorte de glas de misère, simplement parce qu'il n'était pas attendu et que, dans la vague inquiétude qui planait sur la maison, tout inattendu semblait menaçant.

On vit apparaître, sans que ses chaussures de peau molle, à la mode gasconne, eussent fait le moindre bruit sur le tapis de l'escalier, — on vit apparaître, le foulard noué, la face luisante encadrée de bandeaux bien noirs, toute la grosse personne ronde de Maria. Elle vint au groupe des trois fondatrices et dit de sa voix en mineur, cette fois sincèrement troublée :

— Mademoiselle...

— Qu'est-ce que c'est, ma fille?

— Monsieur Michel...

Comme elle faisait une pause, perdant le souffle, mademoiselle de Sainte-Parade interrompit :

— Ah! Michel est de retour?... Il veut me voir?

— Non, mademoiselle... Il n'est pas sorti.

La voix manqua tout à fait à Maria.

— Eh bien, voyons! qu'est-ce qui te prend? s'écria l'infirme en brusque rage. — Parleras-tu, à la fin, idiote!...

— Monsieur Michel, dit Maria, ne veut pas monter. Il est resté dans le vestibule, en bas, à côté de Saint-Antoine. Il demande à parler à mademoiselle Romaine.

Elle montrait Pirnitz du doigt.

— A moi? fit Pirnitz étonnée. Mais je le connais à peine.

— Il a reconnu mademoiselle Pirnitz tout à l'heure, comme il sortait... Il veut lui parler, à elle. C'est son idée.

Pirnitz se tourna vers mademoiselle de Sainte-Parade :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

La vieille demoiselle, dans ses volants de Chantilly, semblait encore diminuée, contre le dossier de son fauteuil... Sa figure, si pâle d'ordinaire, se colorait de tons rosâtres, espacés sur le front, sur les joues. Sœur Odile tira de sa poche un flacon vert qu'elle déboucha et, s'agenouillant, le lui mit sous le nez. En même temps elle disait, à demi-voix, de son accent pâteux d'Alsacienne :

— Allons! allons! mademoiselle... ça n'est rien... ça n'est rien... Il faut pas s'inquiéter... Allons! allons!...

Avec de petits mouvements courts, automatiques, de ses mains ridées sous la résille des dentelles, mademoiselle de Sainte-Parade murmura, tout en reniflant les sels :

— Allez... Pirnitz... Allez voir ce que c'est... Dites-lui qu'il monte... Je veux... je veux le voir... Assez!... assez!... sœur Odile!...

La sœur retira le flacon, le reboucha minutieusement, le remit dans sa poche.

— Nous retournons dans votre chambre, n'est-ce pas, mademoiselle? Ça sera mieux... Vous vous étendrez, et mademoiselle Pirnitz viendra nous rejoindre. N'est-ce pas? C'est mieux?...

L'infirme fit signe que oui.

— Maria... aidez-moi, dit la sœur.

Maria et la religieuse emportèrent le fauteuil à brancards. Comme Maria passait le seuil du salon empire, elle se retourna, répéta :

— Il est en bas, monsieur Michel, dans le vestibule, près de saint Antoine.

— Attendez-moi, dit Pirnitz à Léa... Je vais voir de quoi il s'agit. Vraiment, je n'y comprends rien.

Et comme Léa acquiesçait d'un signe de tête, l'apôtre murmura :

— Ma pauvre enfant... Je crois que les grandes épreuves vont commencer pour nous.

« Les grandes épreuves... Les grandes épreuves... »

Ces trois mots passaient et repassaient à travers l'esprit de Léa; elle les entendait se répercuter en écho dans ses oreilles, tandis qu'elle allait et venait d'un pas uniforme par le palier et le petit salon, écoutant les bruits confus du vieil hôtel... Le vent faisait bouger un volet sur ses gonds, et le gémissement du fer retentissait avec régularité... Le balancier battait son tic tac... Des voix — la voix de Pirnitz et celle de son interlocuteur — montaient, s'animaient, puis semblaient chuchoter...

« Les grandes épreuves... »

Léa ne pleurait plus, toute mélancolie emportée d'un seul coup. Une ardente curiosité l'agitait. « Les grandes épreuves vont commencer... » Elle eut l'allégresse d'un prisonnier à qui l'on annoncerait que l'incendie attaque les murs de la prison... Elle se surprit en plein espoir.

— Oh! c'est affreux, murmura-t-elle... J'ai une âme indigne.

Et elle s'excita à l'angoisse, à la douleur.

« Que va-t-il se passer, mon Dieu?... »

Comme Pirnitz, comme Maria elle-même, elle pressentait dans cet insignifiant événement la menace d'une débâcle. Tant de sourdes rumeurs l'avaient annoncée depuis quelque temps!...

Elle s'assit dans un des fauteuils à têtes de dauphin... Ainsi qu'il lui arrivait presque constamment lorsqu'elle était seule et inoccupée, sa pensée glissa au passé, aux souvenirs d'Angleterre... Les joies qui avaient illuminé la grande époque de sa vie, les fêtes de son initiation sentimentale, — Hampstead Heath, Richmond, — s'évoquaient avec une netteté plus que réelle; ils se mêlaient aux images du roman de Tinka, relu plusieurs fois avec fièvre depuis qu'elle l'avait reçu... Léa voyait un homme, grand, très amaigri, aux yeux vert de mer, aux moustaches blondes un peu tombantes... Il était assis sur une chaise, voûté, le front bas; il agonisait...

— Georg ! — soupiraient les lèvres de Léa. — Oh ! je veux écrire à Tinka.

C'était le projet qui la hantait. S'informer si réellement Georg souffrait, si, pareil au William du roman, il se mourait en l'absence de l'aimée...

Envoûtée par ces imaginations, elle eut le sursaut du réveil quand Pirnitz reparut : mais aussitôt une tendre émotion chassa les pensées égoïstes... Léa voyait ce qu'elle n'avait jamais vu : des larmes dans les yeux de l'apôtre. La silhouette sombre de Pirnitz, debout à l'entrée du salon, ne remuait pas. Les mains douloureuses pendaient sur sa jupe noire : et sur son visage d'adorable laideur, des pleurs coulaient lentement. Léa s'élança, saisit la chère tête et la baisa ; contre les joues d'une pâleur d'hostie, ses lèvres goûtèrent l'amertume des larmes.

— Romaine ! ma chérie !... mon amie !... Qu'avez-vous ? dites !... dites !...

Pirnitz se désenlaça doucement et, sans fausse honte, essuya ses pleurs.

— C'est bien l'épreuve, ma chérie, la dure épreuve. L'École est ruinée... Mademoiselle de Sainte-Parade a spéculé et a perdu.

— Tout ?

— Personne ne peut le dire encore : mais elle aura tout au plus de quoi vivre avec le peu d'argent qui lui restera... Mes pauvres petites !...

Elle ne pleurait plus. Seulement elle restait debout, les yeux noyés ; elle parlait d'une voix sans accent : si changée de sa voix, de son attitude ordinaires, que nulle bruyante manifestation de douleur humaine n'eût paru plus émouvante... Léa en fut toute bouleversée : et de voir ainsi désolée celle qui demeurait le plus ferme appui de sa vie, elle prit peur.

— Romaine, murmura-t-elle, je vous en conjure, ne pleurez pas... ne soyez pas désespérée... Si vous perdez l'espoir, que deviendrai-je, moi ?

L'apôtre sourit, à ce cri touchant d'égoïsme.

— C'est vrai ! dit-elle ; je ne suis pas seule... Nous lutterons.

Au même instant, Maria, sortie précipitamment de la

chambre de sa maîtresse, roula de son pas silencieux, jusqu'aux deux femmes.

— Mademoiselle est mal... venez vite... elle vous veut...

Dans ce cyclone d'effroi que les catastrophes d'argent déchaînent à travers les maisons, Léa et Pirnitz suivirent Maria à la hâte, sans réclamer d'explication, et pénétrèrent après elle dans la chambre à coucher de mademoiselle de Sainte-Parade. Cette chambre était garnie de meubles Louis XVI, recouverts en vieille perse à dessins rouges, figurant des groupes d'Indiens coiffés de plumes, des huttes, des lacs avec des pirogues. Le lit, en bois laqué de blanc, s'érigeait sur ses grosses roulettes anciennes. Un crucifix ornait le panneau du fond. Sur le lit, mademoiselle de Sainte-Parade était étendue, parmi ses dentelles noires; la figure congestionnée, elle respirait fortement; un peu de voix se mêlait à sa respiration... Sœur Odile, toujours impassible, tenait le poignet de la malade et essayait de la calmer en murmurant son invariable :

— Allons ! allons, mademoiselle !...

A la vue de Pirnitz, la vieille demoiselle s'agita :

— Eh bien ? eh bien ?... Michel ?... Vous... vous l'avez vu ?

Pirnitz fit signe que oui. Puis, comprenant que l'anxiété de la malade voulait une réponse, et que cette réponse l'achèverait si elle était sincère, elle répondit seulement :

— Nous causerons de tout cela plus tard... Rien ne presse.

Les yeux de l'infirme devinrent effrayants... Il fut manifeste qu'elle devinait... Elle se dressa sur son séant. Sa main échappa à sœur Odile et battit l'air devant son visage. On vit remuer sa bouche avec un effort si douloureux, si tragique, que les spectatrices de cette scène frissonnèrent. Elle ne proféra qu'un son inarticulé où l'on distingua : « Ar... Ar .. » la première syllabe de ce mot terrible, clef de tout : argent... Puis elle retomba à plat sur le lit comme une poupée de guignol, les yeux ouverts, inerte...

Maria poussa un cri et se mit à parler avec volubilité, mêlant le patois au français, abattue à genoux, la bouche dans les Chantilly de sa maîtresse.

— Ah ! *Bou Diou !*... Qu'est-ce qu'elle a ? Elle tombe, la

pauvre demoiselle... *es malado!... ba mouri... Diou santo! ba mouri...* Au nom du père, et du fils, et du Saint-Esprit.

Sœur Odile l'arrêta :

— Chut! Maria... Le médecin, vite : allons... allons!...

— J'y vais, ma sœur! — fit Maria, à qui la voix égale et l'imperturbable calme de l'Alsacienne imposaient toujours. — J'y vais... Ah! *bon Diou!...* pauvre demoiselle...

Elle s'en alla, roulant comme une boule feutrée, marmottant des exclamations et des prières. Pirnitz demanda à sœur Odile :

— Pouvons-nous vous servir en quelque chose, ma sœur?

Tranquillement, sœur Odile avait versé de l'ammoniaque dans de l'eau et tamponnait le front de la malade. Les lèvres et les yeux de celle-ci commençaient à remuer dans le visage figé.

— Non. Je vous remercie. Le médecin m'avait prévenue, répliqua la sœur à voix basse. Mademoiselle était bien mal, depuis quelque temps... Ces affaires d'argent lui donnaient trop d'émotion...

— Ah! demanda Pirnitz, vous vous attendiez?...

— Oui... c'est la paralysie qui vient... Oh! mademoiselle ne mourra peut-être pas encore... elle peut vivre des années...

Tout en parlant, elle passait l'éponge imbibée sur les tempes, sur les coins de la bouche, sous les narines. Léa, dans l'horreur que sa nature romanesque éprouvait de la maladie et de la mort, ne pouvait s'empêcher d'admirer le flegme de cette femme aux amples vêtements violets, active à la fois et insensible devant l'écroulement définitif de l'être humain auquel elle donnait ses soins.

Elle pensa :

« Quelle âme ont donc ces filles?... »

Et le mot de Pirnitz : « vierges fortes », s'imposa... La religieuse aussi en était une; et quelle sécurité le couvent, la religion donnaient à sa force et à son célibat!... Comme toute âme désorientée en présence d'une âme sereine, Léa envia sœur Odile. Elle se vit, elle-même, drapée de violet, coiffée d'ailes blanches, une croix battant le sein.

« Elle est heureuse... Elle n'est pas troublée, elle... elle ignore même ce qui peut tenter le cœur d'une femme... Si,

par impossible, elle avait une défaillance, la prière lui serait un refuge... Moi, j'ai trop compté sur ma raison. Où est le temps où je savais prier?... »

Pirnitz, dont les yeux pénétrants observaient Léa, devina les pensées qui l'agitaient. Léa sentit sa main prisonnière dans la longue main douce : et tandis que sœur Odile, ayant déposé son flacon, massait délicatement le visage de la malade, Pirnitz dit tout bas à sa compagne :

— Oui... c'est une belle tâche aussi, et une belle vie... mais les nôtres sont plus belles, Léa ! Sœur Odile est une sainte sans rayonnement, pour ainsi dire, — une vertu égoïste... Et puis, cette vertu s'accommode de l'assujettissement de la femme : elle le suppose même et le recommande... Réjouissons-nous d'être dévouées comme elle, chastes comme elle, et libres, ce qu'elle n'est pas ! Soyons fières de prononcer nos vœux à chaque minute de notre vie, et de nous sentir à chaque minute maîtresses de nous, victorieuses de nous.

A côté du chevet de l'infirme, sœur Odile, jugeant sans doute tout effort désormais superflu, s'assit, et, sans parler, tout à fait calme, se mit à égrener son rosaire... Léa et Pirnitz se retirèrent discrètement jusqu'à l'embrasure de la fenêtre, y placèrent leurs sièges, l'une auprès de l'autre. La fenêtre donnait sur la cour intérieure de l'hôtel ; le vent y fouaillait les poussières, y faisait tournoyer des fragments de papiers, quelques feuilles d'arbre déchues... Sous la voûte d'entrée, on apercevait la grosse Maria en conversation gesticulante avec la femme du concierge : toutes deux guettaient l'arrivée du médecin que le concierge était allé chercher.

Dans la chambre, une clarté nette d'après-midi d'été brillantait les laques des meubles, les perses rouges à figures d'Indiens. Pour Léa et Pirnitz, l'avant du lit Louis XVI masquait le corps immobile de mademoiselle de Sainte-Parade... Nul bruit, que la plainte du vent dans les corridors, l'escalier, les greniers de l'antique maison, et le chuchotement sifflant de la religieuse, dépêchant les *Ave* et les *Gloria*.

— En somme, demanda Léa, que vous a dit ce Michel ?

— C'est un étrange personnage, répliqua Pirnitz. Il parais-

sait franchement contrit, il se frappait la poitrine en disant : « Je suis bien coupable... J'ai trop risqué... mais aussi, cette pauvre demoiselle avait toujours besoin d'argent !... J'ai tenté sur le Lake-Copper un coup qui pouvait la faire trois fois millionnaire... J'ai été trompé par je sais bien qui... il me le paiera... Méfiez-vous-en, mademoiselle, pour votre École : méfiez-vous du nommé Quignonnet... »

— Quignonnet ? L'adjoint de Saint-Charles ?

— Oui ; il paraît qu'il est entré en relation avec Michel et l'a engagé sciemment dans une mauvaise affaire.

— Mais qu'est-ce que ces gens de Saint-Charles ont donc contre nous ?

— Ils sont des hommes que notre indépendance irrite : cela suffit... Quant à Michel, malgré sa tête de sacristain douteux, je le crois sincère... Ce qui est assez touchant, c'est que, connaissant la débâcle depuis deux jours, il n'osait pas l'annoncer à mademoiselle de Sainte-Parade. « Je venais tous les matins pour le dire... et, dès que j'étais près d'elle, je n'avais plus le courage... Je lui racontais une histoire : qu'elle gagnait des masses de livres sterling, que le cuivre montait... Et je m'en retournais sans avoir parlé. Alors, quand je vous ai vue... j'ai pensé à vous dire tout, à vous... »

— *Pater noster*..., accentua presque à voix haute sœur Odile.

Les grains du chapelet cliquetèrent.

— Est-ce la ruine complète ? demanda Léa.

— Michel déclare que, l'hôtel vendu, il restera à peu près cent quarante mille francs. Mademoiselle de Sainte-Parade pourra vivre, tout juste. dans quelque couvent ; mais l'œuvre est ruinée.

— Alors ?

Pirnitz fit un geste indécis de la main. Le médecin entrait, robuste, grand, haut en couleur, barbe châtain en éventail. Derrière lui, dans le cadre de la porte, se pressaient Maria et le ménage des concierges.

Saluant sœur Odile, le médecin s'approcha du lit, soupesa les bras de l'infirme, tâta ses jambes, guetta sa respiration, inspecta attentivement les globes des yeux. Puis, entraînant la religieuse vers la fenêtre, où Pirnitz et Léa attendaient le résultat de cet examen :

— Eh bien, ma sœur, dit-il, voilà la crise prévue depuis un mois... Hémiplégie... tout le côté droit est paralysé...

— Définitivement? demanda Pirnitz.

— Oh! cela va s'améliorer un peu... Mais j'ai peur que ce ne soit fini, pour la tête, du moins... La vie, la santé animale peuvent durer assez longtemps encore.

Sœur Odile se tourna vers Pirnitz et lui dit paisiblement :

— Vous voyez? C'est bien ce que je pensais...

II

— Alors, vous n'abdiquez pas? Vous avez un plan?

L'ironie contractait la bouche de Jude Duramberty, tandis qu'il prononçait ces paroles, appuyé sur le bras de son fauteuil de cuir, regardant son interlocutrice bien entre les prunelles.

Mademoiselle Heurteau, vêtue de noir, coiffée de la capote à rose rouge qu'elle portait comme un invariable uniforme, était assise en face de lui, à la place même où, trois années auparavant, Frédérique Sûrier avait entendu, stupéfaite, bientôt révoltée, Duramberty lui proposer — comme une affaire, comme un contrat d'association — de devenir sa maîtresse... Le visage intelligent de l'ancienne institutrice médita quelques secondes; puis elle dit :

— Ce plan n'est pas le mien... à proprement parler... Même je n'y ai guère contribué. J'ai assisté, bien entendu, aux délibérations provoquées par la ruine et la paralysie de notre bienfaitrice... Chaque membre du comité a donné son avis. Celui de mademoiselle Frédérique Sûrier a prévalu...

— Vraiment? c'est mademoiselle Sûrier qui vous envoie?

— Peut-être ne devrais-je pas le dire, — poursuivit la jeune femme, souriant des yeux. — Mieux vaut, il me semble, agir franchement avec vous.

— Oui. Vous ne vous en repentirez pas.

— Eh bien, voici exactement la façon dont les choses se

sont passées... La nouvelle que mademoiselle de Sainte-Parade était ruinée, frappée sans espoir de guérison, a d'abord consterné tout le monde.

— Naturellement...

— Quelques-unes d'entre nous, les plus nerveuses, comme Léa Sûrier, Daisy Craggs, la petite Geneviève Soubize...

— Geneviève Soubize?... une rousse mince, n'est-ce pas? interrompit l'industriel.

— Oui... de beaux cheveux roux, de larges yeux verdâtres, de la grâce dans la démarche et dans le geste... mais impressionnable à l'excès... des tics, des manies, toute une hérédité d'alcoolisme et de névropathie... Je soupçonne même des crises graves, que Daisy nous cache.

— Elle est jolie, déclara Duramberty. — Alors?...

— Toutes ces nerveuses perdaient la tête. Nous avons rallié les troupes, heureusement, mademoiselle Pirnitz, Frédérique et moi. Et l'on a discuté les moyens de conjurer la débâcle.

— Je suis curieux de connaître ceux que vous avez pu trouver.

— La trouvaille n'est pas de moi, je le répète : elle appartient à Frédérique.

— Dans ce cas, elle doit être ingénieuse et pratique.

— Frédérique nous a d'abord exposé la situation financière de l'École... Cette situation, à la veille de la catastrophe, était fort bonne... Nos dépenses sont plus faibles qu'on ne le suppose. Nous ne payons pas de loyer, grâce à vous. Nous avons d'assez lourds impôts ; mais, grâce à vous encore, puisque vos machines actionnent nos dynamos pour une redevance légère, l'éclairage coûte peu de chose : deux mille six cents francs. Le service est réduit au minimum : comme dans une caserne, les élèves font tout, sauf les trop gros ouvrages. Nous n'avons pas trois mille francs de gages à payer par an. La plus forte dépense est la nourriture et le vêtement des élèves non payantes. Il faut compter vingt-cinq ou vingt-six mille francs l'an... Or nous n'avons eu, l'an dernier, que trois élèves payantes, à cinq cents francs l'une. Mademoiselle de Sainte-Parade a donné la différence, plus les appointements des maîtresses. Ils sont faibles, vous le

savez : douze cents francs par tête. En y comprenant les frais du matériel scolaire, mademoiselle de Sainte-Parade a dû débourser environ cinquante mille francs....

— C'est très peu, interrompit Duramberty. J'aurais parié pour quatre-vingt mille... Je sais d'ailleurs que vous administrez en perfection... Continuez.

Il se renversa dans son fauteuil, réellement intéressé.

Mademoiselle Heurteau reprit :

— Cette somme de cinquante mille francs va nous manquer.

— Par conséquent, vous n'avez qu'à déposer votre bilan et à passer la main.

— Tel n'est pas l'avis de Frédérique... Elle procède par voie d'économies. D'abord, elle suspend les appointements des maîtresses pour l'année courante : nous y consentons. Économie de huit mille quatre cents francs. Elle démontre que, sur les frais généraux indépendants du nombre des élèves on peut épargner onze mille francs environ. Mais nous ne devons pas oublier qu'il y a pour la rentrée prochaine trente demandes d'élèves payantes à cinq cents francs. En portant le prix annuel à huit cents francs, nous gagnons environ trois cents francs par élève. Si la moitié des postulantes accepte cette augmentation, nous voilà pourvues d'un bénéfice de cinq mille francs. Le déficit tombe à vingt-cinq mille francs. Or, grâce à des dons directs que mademoiselle de Sainte-Parade, par une sorte de jalousie charitable, se refusait à faire entrer dans les ressources courantes, nous avons constitué un fonds de treize mille francs : nous voulions en former des pécules pour les plus pauvres de nos élèves, à la sortie de l'École. Nous les emploierons dans le budget ordinaire.

— Il manque encore douze mille francs.

— En nous cotisant toutes sur nos économies personnelles, nous pouvons fournir immédiatement cinq mille francs. Par exemple, c'est le bout de nos ressources... Mais s'il ne nous manque que six ou sept mille francs pour équilibrer notre budget, vous avouerez que nous pouvons sans imprudence commencer l'année scolaire. C'est du moins l'avis de Frédérique...

Duramberty souriait :

— Elle a raison ; vous vous tirez d'affaire présentement, bien que vos prévisions aient lieu d'être vérifiées... Mais après ? Vous absorbez toutes vos réserves... Vous retrouverez, l'an prochain, les mêmes charges, et vos ressources seront diminuées d'une vingtaine de mille francs...

— Frédérique compte sur l'année prochaine pour nous en apporter. On battra le rappel dans les milieux féministes : chacune de nous s'y emploiera. D'ailleurs, une aide nous est assurée.

— Laquelle ?

— Il existe à Londres, dirigé par une amie de Pirnitz, madame Herminie Sanz, un collège de filles, très florissant, constitué d'après les mêmes principes que le nôtre, mais destiné à une classe sociale plus élevée... Au besoin, on ferait une démarche auprès de madame Sanz, qui certainement ne nous refuserait pas son concours.

Il y eut quelques instants de silence. Duramberty réfléchissait, rangeant méthodiquement sur son bureau des crayons et des porte-plumes. Mademoiselle Heurteau, impassible, le guettait de son regard malicieux.

— Approuvez-vous la solution de mademoiselle Sûrier ? questionna Duramberty.

— Je la trouve à la fois hardie et raisonnable. J'en proposais une autre qui me semblait plus simple et plus définitive, voilà tout.

— Puis-je vous la demander ?

— Oui... Je vous prie seulement, si vous avez un entretien avec quelque autre membre du comité, de n'en pas parler. Mon idée était tout simplement d'intéresser la Ville et l'État à notre École — avec votre assentiment, bien entendu — sans rien changer, ou du moins en ne changeant à la doctrine, au mode d'enseignement, que des détails sans importance. On aurait pu faire une école professionnelle, comme l'école Boule, par exemple...

— Mais certainement ! interrompit l'usinier. Voilà le bon parti... Votre idée est excellente.

— Mon idée n'a eu que moi pour défenseur, répondit mademoiselle Heurteau avec un sourire vague.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on craint comme le feu, chez nous, l'ingérence des pouvoirs publics... L'État, la Ville, intervenant, c'est l'homme reprenant la direction de ce que nous, femmes, avons fait et voulons diriger. Le caractère « féministe » de l'École est aboli. Nous devenons une école de jeunes filles pareille aux autres.

— Oui, répliqua Duramberty. Je sais à quel point mademoiselle Pirnitz et toutes vos collègues sont jalouses de leur indépendance... Elles ont poussé cela à des excès ridicules, comme de refuser l'allocation municipale pour les prix, comme d'interdire à mes contremaîtres de faire chez vous les cours pratiques gratuits que j'avais proposés, — comme cet accueil à l'inspecteur. — L'abbé Minot se plaint aussi d'être traité par vous sans égards. Que pensez-vous de tout cela, vous, mademoiselle, qui êtes raisonnable?

— Je pense qu'on nous a beaucoup calomniées : et, tout de même, je déplore d'inutiles exagérations. Sans doute, une indépendance complète serait l'idéal. Mais mon expérience de l'enseignement m'a prouvé qu'elle est impossible, en France du moins. D'autre part, j'estime qu'il vaut encore mieux vivre, école de la Ville, que mourir, école libre... Mais cela n'a pas d'intérêt puisque mon avis n'a pas prévalu...

En ce moment, un employé entra, après avoir frappé, et présenta divers imprimés à la signature du patron. Tout en signant, Duramberty demanda :

— Mais, alors, puisque vous maintenez, en somme, le *statu quo* dans votre établissement, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous recevoir?

— Ah! voici la grosse affaire... Vous ne savez pas encore tous nos embarras... Ou peut-être vous en doutez-vous?

Duramberty rendit les imprimés au commis, qui salua et sortit.

— Voyons toujours, dit-il.

— Eh bien!... Quand vous nous avez cédé le terrain sur lequel notre école est bâtie, vous avez bien voulu ne pas nous le faire payer. Mais vous avez exigé le dépôt d'un cautionnement de trois cent mille francs. Les intérêts étaient touchés par mademoiselle de Sainte-Parade. Malheureusement, malgré les efforts de Frédérique qui, depuis longtemps,

redoutait une catastrophe, la pauvre demoiselle n'a jamais voulu prendre les précautions nécessaires pour que ce cautionnement fût insaisissable. Aujourd'hui, les créanciers exigent le versement des trois cent mille francs à l'actif de la liquidation.

— Il n'est pas sûr qu'ils y aient droit. Moi aussi, je suis créancier. On ne saurait m'ôter mon gage.

— C'est un procès possible entre entre les créanciers et vous... Le certain, c'est qu'on va attaquer le dépôt. Si ce gage vous est ôté, ne vous retournerez-vous pas contre nous?

Jude Duramberty ne répondit pas. Il se leva, parcourut son bureau dans la largeur, alla regarder à la fenêtre, d'où l'on découvrait la cour de l'école, revint.

Mademoiselle Heurteau, assise, attendait.

— J'ai besoin de réfléchir à tout cela, — dit-il, appuyé d'une main à sa table de travail... — Je vous remercie de votre confiance en moi ; je ne l'oublierai pas. Ah ! si toutes vos collègues procédaient comme vous !

Mademoiselle Heurteau se leva.

— Alors, fit-elle, je ne puis rapporter de façon ferme quelles seraient vos intentions à notre endroit dans le cas où le cautionnement vous échapperait ?

— Non... J'ai besoin de me renseigner... de causer avec l'agent des créanciers de mademoiselle de Sainte-Parade, de prendre conseil d'un avocat. Si l'affaire se présente bien, peut-être la plaiderai-je... et, dans ce cas, ce seraient des fonds sauvés à mademoiselle de Sainte-Parade...

Il sembla hésiter à continuer. Mademoiselle Heurteau, sans répondre, se dirigeait vers la porte. Il la retint :

— Voyons, — fit-il, non sans embarras. — Puisque c'est mademoiselle Frédérique Sûrier qui a pris l'initiative des mesures adoptées par votre comité... ne faudrait-il pas que je la visse ?... Oh ! pas ici... pas ici... mais... à l'école... chez vous... Ne pourrait-elle me recevoir ?... Vous n'y voyez rien d'extraordinaire, n'est-ce pas ?

Le visage de l'ancienne institutrice ne trahit aucune surprise.

— Absolument rien, dit-elle.

— C'est que, reprit l'industriel, troublé malgré ses efforts

de ne le point paraître — je ne voudrais pas que l'entretien eût de témoin. Cela me blesserait... me gênerait.

— Je puis toujours proposer la chose à Frédérique.

— Je compte sur vous pour faire comprendre à mademoiselle Sûrier que c'est dans son intérêt... dans l'intérêt de votre œuvre... n'est-ce pas?... Tâchez d'y réussir.

Toujours impassible, mademoiselle Heurteau répondit :

— Je m'y emploierai de mon mieux.

— Quelle serait l'heure la plus favorable?

— Demain, à partir de deux heures et demie, Frédérique n'a plus de cours.

— Eh bien, aurez-vous la bonté de lui dire que je me présenterai demain, vers quatre heures, sauf avis contraire de sa part?

— Je le lui dirai.

Mademoiselle Heurteau et Duramberty furent un moment debout l'un en face de l'autre, les yeux, pour ainsi dire, rivés sur les yeux. Lui, aurait évidemment voulu ajouter quelque chose, préparer une entente, échanger une promesse contre une promesse. Malgré son aplomb accoutumé, l'impassibilité avertie de mademoiselle Heurteau l'arrêta.

Ce fut elle qui prit congé :

— Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Et, tandis qu'elle descendait l'escalier et s'en retournait à l'École, Jude Duramberty allait appuyer aux vitres son front subitement congestionné d'une de ces poussées haletantes de force et de désir que connaissent les sanguins de cinquante ans...

Frédérique ne fut pas outre mesure étonnée d'apprendre que son ancien patron souhaitait un entretien avec elle. Au milieu des événements qui, depuis plusieurs semaines, précipitaient leur assaut autour de l'École, elle avait prévu la nécessité de cette rencontre. Négligée un temps par la tolérance masculine, l'œuvre subissait aujourd'hui l'impatiente hostilité des hommes : or, de tous les hommes qui pouvaient nourrir une rancune contre elle, Duramberty apparaissait comme le plus intelligent et le plus puissant. Il n'était guère probable

qu'il eût oublié, même après trois ans, le refus de Frédérique. — Il ne l'avait pas oublié, mais, comme pour Frédérique, le temps avait peut-être atténué pour lui ce que ce souvenir avait d'amer et d'injurieux... Car, mieux instruite de la vie maintenant que son cœur avait souffert, maintenant qu'elle avait connu l'angoisse d'aimer un être humain qui ne vous aime pas, Frédérique ne jugeait plus, il s'en fallait! l'acte de Duramberty avec la même farouche intransigeance... Elle comprenait aujourd'hui les mots que Pirnitz avait dits alors :

— C'est un homme comme les autres hommes, élevé dans les préjugés courants, et qui vous désire... Le monde appelle amour cet égoïsme impérieux; la plupart des femmes sont fières de le provoquer.

« Oui, pensait Frédérique : Pirnitz avait raison. Duramberty avait de moi une envie égoïste, mais sincère : à sa manière, il m'aimait. Il s'est efforcé de me le prouver avec les pauvres bas moyens qu'on y emploie d'ordinaire : des faveurs, des générosités d'abord, puis des regards libertins, des pressions de doigts... Je n'ai rien compris à ce jeu. Lui m'a cru avertie et, dès lors, a trouvé naturel, puisque j'avais bien accueilli ses avances, de me proposer d'être sa maîtresse... »

Voici qu'aujourd'hui il demandait une nouvelle entrevue, Soit! Frédérique était bien sûre qu'il ne recommencerait pas l'ancienne tentative... « Il est trop intelligent et trop orgueilleux. » Alors, pourquoi cette démarche? La jeune fille inclinait à croire qu'il voulait simplement effacer l'incident d'autrefois, un désir qu'elle avait aussi, gardant, malgré tout, quelque admiration pour la labeur viril, l'esprit actif de son ancien chef. On s'expliquerait une bonne fois, on se serrerait la main, et, loyalement, Frédérique pourrait, en échange de l'estime qu'elle lui rendrait, demander à Duramberty de ne pas se conduire en ennemi de l'œuvre. Peut-être même obtiendrait-elle qu'il l'aidât, employât son influence à la défendre.

Cette hypothèse et cet espoir furent confirmés par mademoiselle Heurteau.

— M. Duramberty, dit-elle, a été correct; il ne m'a pas paru animé de sentiments hostiles. Si quelqu'un peut obte-

nir de lui une attitude nettement favorable, j'ai l'impression que c'est Frédérique. Et il faut, *il faut*, il faut que Duramberty soit avec nous.

Pirnitz, consultée, ne désapprouva pas l'entrevue, mais elle n'osait en escompter le résultat.

— Ce sera l'accord ou la rupture, dit-elle. Plus probablement la rupture... N'importe, un franc ennemi vaut mieux que cet allié incertain.

Seule, Léa, de toutes ses forces, s'opposa. Plus imaginative, plus sensible, plus nerveuse, et toutes ces faiblesses accrues par les émotions récentes, elle avait encore présente à l'esprit la scène de l'usine, voici deux ans, quand Frédérique, affolée par la tentative du patron, s'était réfugiée dans les bras de sa cadette.

Toute sa tendresse, plus forte que les jalousies et les rancunes, lui remontait, dans l'appréhension du péril.

Suspendue au cou de Frédérique, elle se désolait.

— Je t'en supplie, Fédi, je t'en supplie, ne reçois pas ce misérable... ne reste pas seule une minute avec lui.

Geneviève Soubize, dont l'exaltation devenait inquiétante depuis que les intérêts masculins se liguaient ouvertement contre l'École féministe, approuvait Léa, et, les yeux luisants, la bouche convulsée, disait :

— Léa a raison, Fédi. Ne recevez pas cet homme... Laissez-moi aller le trouver, moi. Je lui parlerai... Je lui ferai honte de sa bassesse égoïste, de ses vilains calculs... Mais pas vous, je vous en conjure !...

Frédérique maintint sa résolution : elle recevrait Duramberty. Elle avait conscience de ne courir aucun risque ; elle voulait tenter d'acquérir aux intérêts de l'œuvre l'homme sur qui elle se devinait encore puissante.

Elle le reçut à l'heure convenue, dans la grande salle des conférences : celle où, le jour de l'inauguration, Pirnitz, Léa et Frédérique elle-même avaient vu Georg Ortsen comparaître devant elles. Quand Duramberty entra, cérémonieux, soigné, inquiet de plaire, elle lui tendit la main sans embarras.

Avec un trouble vrai, qui disposa favorablement la jeune fille, il murmura :

— Je vous remercie de m'accueillir, mademoiselle Frédérique. Je vous remercie... très sincèrement...

Elle lui offrit un siège.

— Et moi, répliqua-t-elle, je vous sais gré, monsieur, de venir ici dans une intention amicale... Mademoiselle Heurteau m'a dit que vous l'aviez écoutée avec intérêt, avec bienveillance...

Elle cherchait, dès les premiers mots, à l'engager, à profiter de l'avantage que le passé lui donnait sur cet homme. Elle dépeignit, en termes mesurés et précis, la situation de l'École, point désespérée, florissante même dans un proche avenir, à condition que l'effort des fondatrices ne fût point paralysé par les brusques exigences des créanciers.

— Ma conviction absolue est que d'ici à quatre ou cinq ans, l'École des Arts de la femme, administrée comme depuis sa fondation, sera une affaire excellente, même sous le rapport de l'argent... Or, nous avons de quoi vivre pour toute l'année prochaine : au cours de cette année, on trouvera certainement les capitaux nécessaires pour remplacer ceux qui nous échappent. Une seule question est urgente, celle du cautionnement. Nous vous demandons de ne pas aggraver les difficultés. Quelles que soient les reprises des créanciers sur ce cautionnement, ne nous pressez pas de le reconstituer, et ne nous faites pas de procès. Que risquez-vous ? ni votre terrain, ni nos bâtiments ne disparaîtront.

M. Duramberty, qui avait écouté, d'une attention déférente, répliqua doucement :

— J'ai relu les articles de notre contrat... Vous savez que, sur toute diminution du cautionnement, je recouvre ma liberté.

— Je le sais, répondit Frédérique. Mais je me refuse à croire que l'embarras définitif, mortel pour l'œuvre, vienne de vous... Supposez que le cautionnement soit en effet saisi par les créanciers, mais que nous vous prouvions notre aptitude à le reconstituer, par exemple dans l'intervalle d'un an...

— Je ne vous exproprierais certes pas : cela, j'en prends l'engagement.

— J'avais raison de compter sur votre générosité, dit Frédérique.

Elle lui offrit de nouveau la main. Il la serra légèrement.

Elle le regardait. En deux ans il avait vieilli, sans que ses cheveux eussent grisonné davantage ou que ses rides se fussent creusées. Il avait jauni de teint; son regard s'estompait, moins vif. Une expression d'ennui et de souci crispait ses traits... Frédérique avait beau évoquer la terrible scène où le désir libertin de cet homme l'avait effleurée d'une brûlure, elle ne retrouvait plus sur ce visage l'expression hardie, offensante, — pas plus qu'elle ne retrouvait dans son propre cœur la crainte et la colère.

Quelques secondes, ils se turent. Duramberty remua sa chaise, dont le bruit, sur le parquet ciré, retentit longuement par la vaste salle vide.

Il balbutia :

— Je vous suis tout dévoué, vous le savez bien.

Frédérique comprit qu'il allait parler du passé. Elle n'y voyait pas de péril, même elle le souhaitait : après, la situation serait nette.

— Je n'ai pas de rancune contre vous, dit-elle.

— Vrai?

— Vrai... Je suis sûre que vous regrettez de m'avoir blessée, un jour... Je suis sûre aussi que vous ne referiez pas ce que vous avez fait. Dès lors, je veux oublier. Mettez, s'il vous plaît, qu'il vous reste à mon endroit une dette de bienveillance; payez-la à l'œuvre que j'aime : c'est tout ce que je vous demande.

Il ne répondit pas : « Oui », comme elle l'attendait. Il semblait l'avoir à peine entendue, — tout à une idée qui le tourmentait.

— Je voudrais vous poser une question, fit-il. Me le permettez-vous?

Frédérique inclina la tête,

— J'ai bien des fois réfléchi à l'événement auquel vous venez de faire allusion. Je me suis jugé sévèrement. Certes, je fus sot et brutal, ce jour-là : ma seule excuse, — si j'en ai une, — c'est la conviction où j'étais alors que féminisme et amour libre se confondaient en une seule et même doctrine... Depuis, averti par le choc que je reçus, j'ai étudié, j'ai lu, j'ai vu tout cela de près. J'ai compris mon erreur. Et, naturellement, j'ai cherché à imaginer comment j'aurais dû m'y

prendre, ce que j'aurais dû dire... pour ne pas vous choquer, vous éloigner de moi.

Il parlait lentement, avec effort. Frédérique l'écoutait, moins troublée qu'intéressée. Il poursuivit :

— Donc, j'admets que la forme grossière de mon admiration vous ait froissée. Mais cette admiration elle-même, à mon avis, ne signifiait pour vous rien de blessant. Vous ne deviez pas être irritée contre moi parce que je trouvais désirable d'unir ma vie à la vôtre... Ou bien, si ce désir vous irritait, c'est vous qui aviez tort, laissez-moi vous le dire. Vos théories antimasculines vous sont personnelles... Vous ne pouvez exiger que nous les adoptions d'avance... sans les connaître, sans en être même avertis...

— Ceci est juste, dit Frédérique. Peut-être ai-je montré alors une intransigeance un peu excessive. Mais n'oubliez pas que j'étais fort jeune.

— Oh! fit Duramberty en souriant, — vous n'êtes guère plus vieille...

— Depuis, j'ai mieux connu la vie.

De nouveau le silence fut entre eux. Duramberty, sur la dernière phrase de Frédérique, l'avait considérée avec étonnement, l'interrogeant des yeux. Mais elle ne dit rien de plus. Ce fut lui qui reprit :

— Vous convenez qu'il était licite de vous admirer... de vous souhaiter pour compagne de ma vie... Ne devais-je pas chercher à vous le dire? Je l'ai dit maladroitement... soit... Savez-vous ce qui me tourmente?... C'est de penser : « Si mon offre eût été moins brutale, si elle eût été correcte, si elle se fût accordée aux convenances sociales, eût-elle été blessante? eût-elle été repoussée?... » Me comprenez-vous? ajouta-t-il plus bas.

Frédérique, en effet, commençait à comprendre. Et ce qu'elle comprenait lui causait quelque gêne. Bien qu'il s'agît du passé, comment répondre la vérité sans froisser l'homme dont l'œuvre avait besoin, et qui, en somme, se montrait, cette fois, sincère et respectueux?

— Ni ma sœur ni moi, — répliqua-t-elle avec lenteur — n'avions l'intention de nous marier... car c'est à cela, je suppose, que vous faites allusion?

— Oui, dit-il, heureux de n'avoir pas à prononcer lui-même le mot de mariage.

— Nous étions absolument résolues à ne pas nous marier... dès notre jeunesse... presque dès l'enfance. Et quand... quand ce différend est survenu entre vous et moi, notre décision était arrêtée, plus ferme que jamais : nous venions de nous associer à Romaine Pirnitz et à mademoiselle de Sainte-Parade pour une entreprise qui demandait tout notre effort...

— Alors, si je vous avais proposé le mariage?...

— J'aurais refusé.

— Et vous auriez considéré ma proposition comme injurieuse?

— Non, assurément... Bien que je connusse la vie moins qu'aujourd'hui, je ne pouvais, comme vous le dites, exiger de vous des idées modelées sur les miennes... A cela près, le résultat eût été le même. J'aurais dû quitter l'usine, et Léa m'aurait suivie... Donc, ne regrettons rien... Effaçons le passé, et pardonnons-nous loyalement la peine qu'à demi involontairement nous nous sommes faite l'un à l'autre.

Le visage de Duramberty s'était assombri, à mesure que Frédérique parlait.

— Encore une question, dit-il. Vous me répondiez tout à l'heure : « L'entreprise de Romaine Pirnitz exigeait tout notre effort, et cela nous a confirmées dans notre résolution de célibat... » Dois-je en conclure que le sort de l'École aurait, même à présent, une influence sur cette résolution?

Frédérique, à ces mots, assez obscurs, de l'usinier, pressentit qu'une sérieuse partie allait de nouveau se jouer entre cet homme et elle. Mais, cette fois, le sort de l'École était la mise... Résolue à livrer le moins possible de son jeu à l'adversaire, à ne dire que l'indispensable, elle ébaucha un geste évasif que Duramberty interpréta comme un encouragement. Il reprit, à voix plus basse, avec une chaleur croissante, — malgré l'évident souci de ne pas effarer la jeune fille, et se reculant un peu, comme pour lui faire entendre qu'elle n'avait rien à redouter :

— Je sais bien que ma question est indiscrète : croyez qu'elle m'est inspirée par l'intérêt sérieux, sincère, que je vous

porte. Moi, qui n'ai pas votre foi dans l'œuvre de Romaine Pirnitz, je trouve monstrueux que vous perdiez votre jeunesse dans une entreprise, noble à coup sûr, mais probablement sans avenir... Oui, sans avenir, ne vous y trompez pas. Elle ne peut être sauvée que par un moyen; je vous l'indiquerai tout à l'heure. Ne vous fondez pas sur des résultats déjà obtenus pour escompter le lendemain... Vous avez beau être ici une réunion de femmes exceptionnellement intelligentes, vous ne sauriez vous douter de l'hostilité qui travaille contre vous, hors des murs de votre École... Moi, je la vois, cette hostilité, je l'entends, je la sens partout... Je puis dire que jusqu'à présent j'ai pour ma part contribué à la désarmer... Haine sourde de la paroisse qui vous reproche d'être, au fond, des libres-penseuses, parce que vous ne voulez pas que votre École soit une dépendance de l'Église. Rancune du petit groupe officiel enseignant, pour lequel votre méthode plus rationnelle est une critique vivante, permanente... La mairie n'est pas satisfaite : vous vous mettez trop à l'écart de son autorité, de ses bienfaits. N'avoir besoin de personne, c'est une situation admirable : mais il faut qu'elle soit consolidée par beaucoup d'argent disponible. Ce n'est pas votre cas. On le sait. Le bruit s'est répandu que l'École est ruinée. Les agents d'affaires guettent leur proie. Les langues, jusque-là bridées, se délient. Les cléricaux publient que votre enseignement est immoral et anarchique. « Ni Dieu, ni mœurs » : voilà votre programme résumé par la *Semaine de Saint-Charles*... Les instituteurs font courir un autre bruit : ignorance extraordinaire des élèves, telle que l'inspecteur, M. Lecointe-Dupré, en a été scandalisé et a dû envoyer à ce sujet un rapport au directeur de l'enseignement primaire... Enfin, sous le point de vue des mœurs, la calomnie est féroce. On dit qu'une sage-femme est attachée à votre établissement, d'abord pour faire aux élèves des cours d'une impudeur cynique; puis pour... pardonnez-moi de vous révéler ces infamies, mais mieux vaut encore que vous en soyez averties... pour éviter aux maîtresses les conséquences de leurs débordements.

— Oh! dit Frédérique. Quelle indignité!

— Indignité, soit?... mais on cite des faits... L'une de vos

compagnes a quitté l'établissement pour aller vivre avec un ouvrier sculpteur...

— Ce n'est pas vrai! protesta Frédérique. Duyvecke Hespel est la plus honnête fille du monde... Avec un admirable dévouement, elle est allée soigner l'enfant de cet homme... Et, sans doute, elle épousera Rémineau; mais, jusqu'au mariage, je suis sûre que...

— Je vous crois! je vous crois! Seulement, tout autre que moi traitera cette explication de conte à dormir debout... Enfin, on vous accuse, et ceci est peut-être le grief qui portera le plus sur le peuple, — il vient, d'ailleurs, de la paroisse, de l'abbé Minot, — on vous accuse d'être des cosmopolites, des sans-patrie, un ramassis d'Anglaises, de juives, d'Allemandes, de Polonaises... Voilà ce que racontent des gens qui vous en veulent, qui méditent de vous jeter bas et de prendre votre place. Votre succès a suscité des haines. Si vous aviez végété comme n'importe quelle petite école de sœurs, on vous aurait laissé végéter... Mais vous vous permettez de réussir! Tous les intérêts se liguent aussitôt contre vous... Et comme la société féministe que vous rêvez d'organiser, — et qui existe, je le sais, aux États-Unis, par exemple, — n'existe pas en France, vous ne trouvez en dehors de vous-mêmes aucun point d'appui. Vous aurez tout le monde contre vous... C'est évident... Et vous succomberez... Attendez seulement la prochaine rentrée.

— Nous avons déjà plus de trente demandes d'élèves payantes! objecta Frédérique.

— Aujourd'hui!... Laissez se continuer la campagne de calomnies, vous verrez combien de ces demandes auront une suite effective après les vacances... Ah! que votre erreur est profonde! S'imaginer que sans l'appui d'un homme, et d'un homme énergique, une entreprise comme la vôtre peut prospérer, résister à l'assaut de la malveillance masculine!...

Il se tut un instant, puis continua :

— Dois-je vous l'avouer? Sans moi, l'assaut aurait depuis longtemps commencé, bien avant la débâcle financière de mademoiselle de Sainte-Parade... Je ne veux pas m'attribuer le mérite d'une sauvegarde occulte qui eût été vraiment un peu héroïque... Mais le bruit courait — je ne sais pourquoi,

et je ne le renforçais point — que je portais intérêt à votre sœur et à vous, que je vous protégeais, pour dire le mot. Eh bien, ce bruit a suffi; il a suffi qu'on crût apercevoir une force masculine étayant votre entreprise pour que pendant plus de dix-huit mois, on n'osât pas vous inquiéter! Telle est l'influence d'un homme, dans notre vieille société, établie depuis des siècles sur le travail et l'autorité de l'homme.

— Peut-être avez-vous raison, dit Frédérique. Oui, l'homme est tout-puissant, et il est armé contre nous. N'importe! nous lutterons. Si nous succombons, d'autres recommenceront à notre place. Toutes les réformes demandent des sacrifices d'argent et de vies humaines.

— Les réformateurs peuvent diminuer ces sacrifices par un peu de prévoyance et de diplomatie... Qui vous empêchait, au lieu de heurter en face les habitudes de l'enseignement, d'intéresser à votre œuvre une personnalité quelconque, de façon purement honoraire, d'ailleurs, un homme politique, un académicien?... Ou bien, ici même, dans cette petite société particulière qui s'appelle le faubourg Saint-Charles, n'était-il pas sage d'acquérir quelques-unes des influences locales, de vous constituer tout de suite un parti, un appui? Regardez autour de vous. Vous verrez des écoles de sœurs, des hôpitaux de religieuses qui sont des œuvres féminines florissantes; elles ont été souvent attaquées et elles ont résisté. Pourquoi? Parce qu'elles s'appuyaient sur un puissant groupement d'hommes : le clergé...

Frédérique secoua la tête :

— A quels hommes pouvions-nous nous adresser? Lequel eût épousé notre parti tout en respectant nos doctrines?

— J'en connais un, au moins, répliqua l'usinier. Oui... moi... J'étais prêt à vous donner non pas cette neutralité bienveillante qui cependant a suffi à vous couvrir jusqu'à présent, mais une protection active et, je vous assure, libérale. J'avais tenté de vous le faire entendre en fondant une bourse dans votre école, en offrant l'enseignement gratuit de mes contremaîtres. Vous n'avez pas voulu comprendre. Vous avez continué votre chemin orgueilleusement; vous m'avez fait savoir que vous n'aviez de moi aucun besoin... Souvent,

des fenêtres de ce cabinet que vous connaissez, j'ai suivi des yeux — dans la cour aux acacias, parmi vos compagnes ou vos élèves, — votre haute silhouette noire, votre visage que je devinais à distance plutôt que je ne le distinguais! Pas une fois votre regard ne s'est relevé vers cette maison, — ma maison, — où pourtant vous avez été traitée plusieurs années avec tant de faveur et d'amitié!... d'où vous étiez partie après un incident regrettable, j'en conviens, mais que pas une femme n'eût jugé aussi sévèrement que vous!...

Une sincère émotion animait la voix de Jude Duramberty, et pourtant cette voix demeurait contenue dans un ton respectueux, qui arrêtait toute inquiétude et toute révolte de Frédérique. Elle-même, étonnée de son propre calme, pensait; « Comme mon cœur a changé! Je comprends maintenant ce que me dit cet homme... J'ai un peu pitié de lui... parce que moi-même j'ai souffert... J'ai éprouvé comme il est impossible de réprimer son cœur!... »

Duramberty continua :

— Imaginez ce qu'a été ma vie depuis deux années. Je ne veux pas faire de phrases, oh! non... et je me suis bien raillé moi-même d'être si peu maître de moi. Mais c'est une évidence logique, contre laquelle rien ne prévaut: telle femme est au-dessus des autres femmes, et votre bonheur dépend de l'accord avec cette femme, de la présence amicale de cette femme. Voilà ce que je ne voulais pas croire, et cependant j'ai constaté qu'il en est ainsi. A quarante-huit ans, j'ai commencé à me dégoûter de mon travail, de mes projets, et aussi des femmes qui donnent le plaisir à tout le monde. Ce n'est pas romanesque ni maladif... je sais, je suis sûr que je n'aurai le repos qu'auprès de vous... Oh! ne vous alarmez pas. Vous sentez bien que je ne vais pas refaire la tentative insensée d'il y a deux ans. Mais je puis bien vous dire que j'en suis venu, contre toutes mes inclinations d'autrefois, au désir de fixer ma vie... Ne dites rien! ne dites pas non! écoutez-moi... J'offre à l'œuvre que vous aimez, à laquelle vous avez consacré votre jeunesse, mon influence dans ce quartier, qui est toute-puissante... sans exiger en échange le moindre droit de contrôle... Je vous offre cela et je vous offre aussi mon nom.

D'un geste respectueux, il arrêta Frédérique qui allait l'interrompre :

— Vous m'avez dit tout à l'heure, poursuivit-il, qu'une pareille offre ne vous semblait pas injurieuse. Je vous offre mon nom et je vous supplie de l'accepter... Je ne peux plus vivre, si près de vous, et sans vous... Si je ne dois pas vous obtenir, j'aime mieux que votre école disparaisse : au moins, je n'endurerai plus le supplice de vous voir chaque jour sans vous parler, sans m'approcher de vous... Ne refusez pas... Vous ne dépendez que de vous. Pourquoi n'useriez-vous pas du droit que vous reconnaissez à cette Duyvecke Hespel?... Libérez-vous... d'autant qu'en vous libérant vous sauvez votre école. Je ne ferai rien contre vous dans aucun cas... mais si je dois m'en retourner sans une réponse qui me donne un peu d'espoir, je m'abstiendrai... Je laisserai les forces inévitables vous détruire. Je ne me pique pas d'héroïsme sentimental... Dites-moi que vous ne repoussez pas absolument ce que je vous propose... Est-ce donc inacceptable?... Vous ne m'aimez pas? soit!... mais vous avez de l'estime pour mon activité, je le sais... Nos intelligences s'entendent et se complètent; à notre âge, à tous deux, n'est-ce pas le plus important? Livrez-moi le soin de vous conquérir. Vous serez mère... vos enfants vous feront aimer votre mari... Allons! ne fermez pas brusquement votre esprit et votre cœur... Prenez un peu en pitié l'homme qui vous a, le premier, donné la joie de gagner largement votre vie, et sans lequel, après tout, la grande œuvre à laquelle vous avez consacré tant d'efforts n'aurait peut-être pas pu commencer. Croyez-moi, je vous montre le vrai chemin... Je vous respecte tant!... je vous admire tant!... Vous ne sauriez être malheureuse avec moi.

Tout cela fut dit avec une chaleur contenue qui excluait le ridicule de cette demande en mariage inopinée. Frédérique, très lucide, écoutait. Elle pensait :

« Voilà, une fois de plus, sous sa forme sociale et correcte, l'inévitable marché : « Donne-moi ton corps et je te » donnerai mon argent, ma protection... » C'est cela le mariage : et encore cet homme a, du moins, l'excuse d'avoir souffert, et celle du désintéressement... Enfin, comme il est averti par une première épreuve, il s'exprime en termes excel-

lents, qui ne sauraient provoquer de révolte... Eh bien, en somme, la première façon, qui m'a révoltée naguère, valait encore mieux... Le marché était plus franchement offert, il ne se décorait pas de formes hypocritement respectueuses.., »

Quand il parla des enfants, de la vie à deux dans l'équilibre de l'esprit, elle rougit; il put la croire touchée. Elle avait, d'un retour invincible sur le passé, évoqué Georg Ortsen, leur communion fraternelle à Londres, et les rêves confus qu'elle repoussait alors, mais qui s'imposaient... Elle aussi avait subi la torture de vivre auprès d'un être qu'on voudrait sien, et qui ne peut et ne veut pas être à vous. Dans l'accent de Jude Duramberty, suppliant : « Prenez-moi un peu en pitié », elle entendit un écho de son propre cœur... Et cela la rendit plus douce à cet homme : et, malgré toute sa haine pour le marché légal qui lui était offert, elle n'opposa pas de refus violent, ni de geste de mépris. Son visage même, son grave visage aux nobles lignes ne se contracta pas ; ses yeux se fixèrent sans colère sur son interlocuteur.

Elle se taisait, ne trouvant pas de mots pour répondre. L'idée de profiter du trouble de Duramberty, de le tromper ou de l'ajourner par de vagues promesses ne l'effleura même pas. Mais elle s'épouvantait à penser que les paroles qu'elle allait prononcer décideraient du sort de l'École. Car Duramberty disait juste et Frédérique était trop intelligente pour ne pas le comprendre : seule son influence saurait désarmer les attaques de toutes parts menaçantes.

Tandis qu'elle cherchait comment, sans mentir et sans rien engager d'elle-même, elle toucherait ce cœur masculin, comment elle l'inclinerait à ce qu'il appelait ironiquement l'héroïsme sentimental, Duramberty interpréta son silence comme un acquiescement.

Il reprit son plaidoyer :

— Je ne vous demande pas une résolution immédiate. Dites-moi seulement que vous n'êtes pas irréductible... que vous réfléchirez... que cela se peut !... Je ne vous presserai point. Vous me permettrez de vous voir... quelques instants chaque jour, d'essayer de vous convaincre... en me faisant connaître un peu de vous... en me montrant à vous autre-

ment que comme un chef à son employée... car nos relations, en somme, n'ont jamais été que cela... Soyez bonne... ne m'ôtez pas l'espoir. Prenez en pitié la tristesse de ma vie : tout seul... toujours tout seul...

Sa voix fléchit sur ces derniers mots; ce ne fut presque plus qu'un chuchotement entrecoupé. Cet homme fort, amené à jouer sa destinée sur une réponse de femme, tremblait, s'attendrissait, et ses paupières étaient humides. La conscience de Frédérique se rebella à la pensée de le leurrer, de profiter de son trouble. Elle se décida d'un coup.

— Me voir? Tant qu'il vous plaira; cela, dit-elle, je n'y fais aucune difficulté; j'y prendrai plaisir, vous le savez... Nous nous entendions bien, autrefois...

— Oh! fit Duramberty, très ému... Alors, je peux espérer...

— Non... Je ne veux pas créer d'équivoque entre nous! je ne me marierai jamais... D'ailleurs, je le répète, rien ne vous est personnel dans ma décision... J'ai pris avec moi-même un engagement. Vous le savez. Pourquoi me forcer à un refus que vous prévoyiez, en somme? Personne ne sera mon mari : personne. Me garderez-vous rancune d'un parti arrêté depuis l'enfance?

Duramberty, immobile, écoutait. Il ne dit rien, il attendit qu'elle continuât de parler. Comme elle se taisait, elle-même horriblement angoissée, il demanda d'un ton changé, comme pâli :

— C'est... une sorte de vœu?... un vœu religieux... alors?...

— Non... c'est une décision prise logiquement, pour être plus libre, pour mieux travailler à l'affranchissement des femmes... Ne cherchez pas d'autres motifs : c'est le seul. Je vous en donne ma foi.

Il y eut encore un silence. Puis Duramberty, d'une voix qui reprenait sa fermeté et sa netteté impératives, questionna :

— Mais... si le mariage, justement, servait la cause qui vous est précieuse, la cause féministe?... Et c'est le cas. Vous ne sauriez, aujourd'hui, faire plus de mal à votre œuvre qu'en persistant dans le célibat...

Entre les deux êtres qui, tout à l'heure, avaient senti une

obscure sympathie l'un pour l'autre, la lutte recommençait, encore masquée, déjà vive.

— Peut-être, répliqua Frédérique, ferai-je tort, pour le moment, à mon œuvre, en n'acceptant pas ce que vous m'offrez. Mais demain, après, au cours de la vie... qui sait? Ma liberté est le seul bien certain que je puisse offrir à la cause de l'affranchissement de la femme. En me mariant, je trahirais cette cause.

— Alors... c'est non... définitivement?

— Faut-il vous répéter que cette décision ne vous vise en rien, monsieur?... Soyez assez généreux pour ne pas m'en vouloir d'une vocation ancienne, et surtout — surtout — ne songez pas à faire peser sur d'autres, sur des innocentes, la rancune que vous allez peut-être concevoir contre moi.

— Je vous ai dit que je ne contribuerai point à hâter la ruine de vos entreprises... Je m'en désintéresserai, simplement, et cela, non par rancune, mais parce qu'il me serait pénible, désormais, d'être mêlé de près ou de loin aux affaires de cette maison... Je ne serai pas votre ennemi, je vous le promets...

— Merci, dit Frédérique.

Elle sentait, malgré les phrases pacifiques, la colère de la défaite s'amasser derrière le front de Duramberty.

— Laissez-moi vous demander encore une réponse... une seule, — dit celui-ci — et je m'en vais...

Frédérique acquiesça de la tête.

— Vous parlez de vocation... d'une sorte de devoir impérieux qui vous interdit le mariage... Votre refus, me dites-vous, n'a rien de personnel... Je dois comprendre que jamais, avec aucun homme au monde, vous n'avez songé à la vie en commun?

Frédérique réfléchit un instant.

— Je n'ai jamais songé, et je ne songerai jamais au mariage.

— Avec personne?

- Avec personne.

· Je vous en prie..., dit Duramberty, baissant la voix. Cette question est absurde... mais je ne puis la retenir... Répondez-moi... et je ne vous en voudrai nullement, — et je me

résignerai... Vous n'avez aimé aucun homme ? Vous n'en aimez aucun ?

Frédérique resta un temps sans répondre. Puis, comme le silence devenait intolérable, elle dit simplement :

— Je ne me marierai jamais.

Duramberty ne prononça plus un mot. Il salua, se retira. Elle le reconduisit jusqu'au seuil de la salle, où il la salua de nouveau.

Quelques instants, Frédérique, pensive, demeura seule dans la vaste salle. Pourquoi sa conscience tyrannique avait-elle scellé ses lèvres, empêché de sortir le mot que sollicitait Duramberty : « Non... je n'ai jamais aimé, je n'aime aucun homme !... » Maintenant, à cause de ce silence aussi expressif qu'un aveu, il s'en allait, hostile.

Pirnitz et Léa, qui avaient guetté la sortie de l'industriel, rejoignirent Frédérique.

— Ah ! chérie, fit Léa, courant à sa sœur. — Enfin, il est parti. J'étais inquiète !...

— Que s'est-il passé ? demanda l'apôtre.

Frédérique secoua la tête.

— La chose la plus imprévue et la plus absurde. Il m'a demandée en mariage.

— Et alors ?

— Alors... comme, naturellement, j'ai refusé, il est parti, assez mécontent, je crois.

— Il nous fera du mal, dit Léa.

Elles se turent un instant, rapprochées les unes des autres comme des mouettes aux premiers signes d'un grain.

— Ah ! — s'écria Pirnitz, avec une âpreté qui ne lui était pas ordinaire, — tous les hommes sont pareils, et la vieille loi qu'ils imposent aux femmes est invariable. Maître... ou ennemi !...

MARCEL PRÉVOST

(A suivre.)

LA QUESTION

DE

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

A la fin du XIXe siècle, la question de l'Enseignement secondaire est posée dans tous les pays civilisés. Elle l'est partout de la même manière, ou peu s'en faut. C'est que le régime de l'éducation intermédiaire entre l'éducation élémentaire et l'éducation supérieure, qui date de la Renaissance, et qui, plus ou moins profondément modifié, s'est conservé ou introduit partout depuis trois cent cinquante ans, est partout en décomposition. On se bat confusément autour de ce qui en reste. Les uns s'efforcent de détruire, et les autres de sauver ce reste misérable et vénéré ; mais ni les uns ni les autres ne sont d'accord, entre eux, ni sur les arguments à produire ni sur les mesures à prendre. Pédagogues de profession et pédagogues amateurs, chacun dit son mot, apporte son procédé ou son remède. Cependant les hommes d'État, attirés par le bruit de la consultation entre les doctes, s'en mêlent. Les administrations et les parlements instituent des enquêtes, délibèrent, s'efforcent de donner satisfaction aux avis contradictoires et multiplient de petites réformes superficielles qui sont très souvent annulées, corrigées ou remplacées avant d'avoir reçu la sanction du temps et de l'expérience. Cette instabilité crée, à son tour, dans le public, un état de

malaise. Ni les parents qui font faire à leurs enfants des études secondaires, ni les enfants qui les font, ni même la plupart des maîtres n'ont foi dans l'efficacité de ces études dont les programmes sont éphémères et dont médisent tant de personnes autorisées.

Les choses se passent ainsi partout : malaise général et chronique, avec des recrudescences qui se traduisent par des polémiques passionnées, des enquêtes et des réformes. Mais les « crises » n'ont pas lieu en même temps dans tous les pays : il y a des nations où elles sont exceptionnellement aiguës, fréquentes ; il y en a qui sont en avance, et d'autres qui sont en retard, dans la voie où des nécessités inflexibles les poussent toutes sans relâche. — Depuis trente ans, en France, l'organisation traditionnelle de l'enseignement secondaire a été remise en question, attaquée et défendue avec violence, et gravement modifiée jusqu'à cinq fois : en 1872 (circulaire de M. Jules Simon), en 1880 (refonte complète du plan d'études de l'Enseignement « classique » ou gréco-latin), en 1885 (polémiques soulevées par le livre de Raoul Frary sur *la Question du Latin*, et remaniement des programmes qui marque une première revanche des partisans de l'Enseignement classique), en 1890-1891 (constitution d'un Enseignement secondaire « moderne », sans grec et sans latin), en 1898-1899 (campagne de M. Jules Lemaître et enquête de la « Commission de l'Enseignement de la Chambre des députés »)[1]. — En Prusse, il a paru nécessaire, moins de dix ans après l'importante réforme de l'enseignement secondaire à laquelle est attaché le nom de M. de Bonitz (1882), d'en édicter une nouvelle. Guillaume II prit personnellement, en décembre 1890, l'initiative de convoquer une Conférence de notables chargée d'examiner ses vues — les « vues du roi » — sur le problème toujours pendant ; les procès-verbaux de cette Conférence, les observations de plus de cinq cents corps de professeurs qui furent ultérieurement consultés, sinon les « plans de réforme complets » que quatre cents penseurs environ, tous convaincus d'avoir découvert la solution cherchée, adressèrent, à cette occasion, au Ministère prussien

1. Les procès-verbaux des dépositions recueillies par la Commission ont été publiés : *Enquête sur l'Enseignement secondaire* (Paris, 1899, 5 vol. in-4).

de l'Instruction publique, ont servi à rédiger le plan d'études transactionnel et les instructions de janvier 1892, qui sont présentement en vigueur. Mais les innovations de 1892 n'ont pas mis fin aux controverses : la littérature relative à la question du latin, à celle de l'équivalence entre l'enseignement « classique » des Gymnases et l'enseignement « moderne » des *Oberrealschulen*, aux moyens d'opérer la fusion des divers types d'enseignement secondaire, etc., est restée plus abondante en Allemagne que dans tout autre pays[1]. — L'agitation n'est pas moins vive en Angleterre, où trois grandes Commissions parlementaires ont été successivement instituées pour recueillir les éléments d'une législation rationnelle, qui est encore à l'état de projet[2]. Elle l'est davantage en Italie et dans les pays scandinaves. En Italie, les plans d'étude de l'enseignement « classique » ont été bouleversés onze fois de fond en comble depuis 1862, sans compter les innombrables retouches de détail qui ont été effectuées par le moyen de circulaires ou d'arrêtés ministériels[3]; là, l'enseignement secondaire est en vérité « un malade qui se retourne sur sa couche sans trouver de soulagement ». En Suède, il n'est guère de législature, depuis cinquante ans, qui n'ait examiné si le moment était venu de « couper le câble entre l'antiquité classique et l'éducation moderne » et de « combler le fossé qui sépare l'enseignement populaire (ou primaire) de l'enseignement secondaire »; les réformes de l'enseignement secondaire se sont succédé à jet continu, dans ce pays, sous l'impulsion directe des Chambres; au printemps dernier, le Parlement de Stockholm en recommandait encore une à l'agrément de la couronne. Enfin, des mesures très hardies, tout à fait révolutionnaires, ont été sou-

1. C'est deux ans après la réforme de 1892 qu'a été publié le livre qui, dans la littérature pédagogique de l'Allemagne, correspond à ce qu'a été, chez nous, le réquisitoire populaire de R. Frary contre l'enseignement gréco-latin : P. Nerrlich, *Das Dogma vom klassischen Alterthum* (Leipzig, 1894, in-8).

2. Il est particulièrement intéressant de rapprocher de l'Enquête française de 1899 et des procès-verbaux de la Conférence de Berlin en 1890, les neuf volumes in-8 du rapport de la *Royal Commission on secondary Education*, présenté au Parlement anglais, en 1895, par M. James Bryce.

3. Le ministre Baccelli a récemment soumis aux Chambres italiennes un nouveau projet « complet » de réorganisation de l'Enseignement secondaire, « classique » et « moderne ».

vent préconisées en Danemark[1]; la Norvège les a adoptées en 1896. — Tous les autres États, jeunes et vieux, petits et grands, connaissent aussi, par expérience, les « crises de l'enseignement secondaire » : des réformes plus ou moins « complètes » ont été énergiquement réclamées et finalement obtenues en Portugal (1894-1895), en Roumanie (1898), et même, dit-on, en Espagne; des transformations se préparent ou s'accomplissent en ce moment aux États-Unis et en Russie[2].

Nul ne peut se flatter d'avoir lu tout ce qui a été publié, pendant la seconde moitié de ce siècle, sur la question de l'enseignement intermédiaire, même dans un seul pays : enquêtes, livres, brochures, articles, c'est une bibliothèque immense. Mais il suffit d'avoir étudié, en les comparant, quelques documents choisis de diverses provenances pour constater les faits suivants. — D'abord, cette énorme littérature est surchargée de redites : dans toutes les langues, les mêmes raisonnements pour et contre ont été et sont encore infatigablement ressassés sur tous les points en litige, qui, partout, sont à peu près les mêmes. Cette circonstance est ignorée de ceux qui disent, comme l'a dit un témoin entendu par les enquêteurs français de 1899 : « Admettons que notre enseignement secondaire est une institution qui n'a peut-être pas d'équivalent à l'étranger »; ou bien, comme l'écrit M. Fouillée : « La France doit veiller à la conservation et à la sanction efficace des études classiques, partout en honneur, partout mises au premier rang, partout considérées comme la préparation nécessaire... aux plus hautes carrières. [Est-ce à nous de] préparer leur mort *au moment où on les relève partout*[3] ? »

1. L'Enquête danoise de 1889 vaut la peine d'être lue en regard des enquêtes précitées, qui ont été faites postérieurement en Allemagne, en Angleterre et en France.

2. Des notions sommaires sur l'histoire et l'état actuel de l'Enseignement secondaire dans tous les pays ont été méthodiquement réunies au tome Ier (2e partie), du *Handbuch der Erziehungs- und Unterrichtslehre für höhere Schulen*, publié sous la direction de M. A. Baumeister (Munich, 1897, in-8), et dans les derniers volumes de la *Revue internationale de l'Enseignement*. Les notices du *Handbuch* sont pour la plupart excellentes; celles qui concernent la Russie, l'Espagne et la Suisse sont insuffisantes.

3. A. Fouillée, *Les Études classiques et la Démocratie*, pp. 167, 221. — Réciproquement, un des principaux arguments employés par l'ancien ministre sué-

— En second lieu, il n'y a pas, en ces matières, de thèses contradictoires qui ne se puissent prévaloir de l'opinion des hommes du métier les plus qualifiés, les plus éminents. Il faut donc renoncer, ici, à l'argument d'autorité, qui est si commode[1]. — En somme, tant de redites presque textuelles, quoique indépendantes, les dissentiments des meilleurs esprits, les illusions que toutes les combinaisons expérimentées ont fait naître[2], les critiques justifiées dont elles ont été l'objet, et cet état de souffrance dont, nulle part, on n'a réussi à s'affranchir, tout laisse l'impression que le problème, très difficile, ne comporte pas de solution triomphante.

C'est, en effet, un des problèmes les plus compliqués que l'on puisse considérer. Dans les termes les plus généraux, il se pose ainsi : quel est l'enseignement qui vaut le mieux pour former l'homme cultivé, pendant l'adolescence? La réponse, quelle qu'elle soit, ne saurait être que grossièrement imparfaite, au point de vue pédagogique ; car, il serait nécessaire, pour bien faire, d'étudier à part, le cas, les aptitudes et les besoins de chaque individu, et il s'agit de décider en bloc, sinon pour tous les individus, au moins pour des catégories très nombreuses. Mais les difficultés d'ordre pédagogique, si sérieuses qu'elles soient, ne sont peut-être pas les plus graves. Le problème de l'enseignement secondaire est lié aux questions politiques et religieuses ; et c'est une question sociale. D'où la probabilité, *a priori*, de divergences irréductibles. Des traditions depuis longtemps entamées, mais encore profondément enracinées, encombrent, d'ailleurs, le terrain. La plupart des convictions, à ce sujet, sont faites de sentiments et de partis

dois, M. Wennerberg, pour défendre les études classiques devant la première Chambre de Stockholm, le 19 avril 1899, fut l'exemple de la France, « où l'on fait tant de latin ».

1. Les contradictions des témoins les plus compétents sont nombreuses, dans les enquêtes, non seulement sur les théories générales, mais sur les points de fait. Il a été dit, par exemple, aux enquêteurs français de 1899 que, « dans les gymnases classiques, en Allemagne, on fait de très fortes études gréco-latines » (*Enquête*, I, 206) ; et que « l'enseignement gréco-latin est en baisse en Allemagne comme en France ». (Ib., I, 372.)

2. Peut-on lire aujourd'hui, sans sourire, ce passage de la circulaire du 27 mai 1872, signée de M. Jules Simon : « Dans quelques années, nul ne sera reçu bachelier s'il ne peut parler au moins une langue vivante aussi facilement que le français »?

pris, de sorte qu'elles sont à la fois très susceptibles et invincibles.

Le seul espoir qu'il y ait de simplifier ces embarras de toute espèce, c'est de les définir et d'en marquer les origines. Cela fera toujours faire l'économie de quelques malentendus.

I

QU'EST-CE QUE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ?

Au moyen âge, l'enseignement secondaire faisait partie de l'enseignement supérieur. Il était donné, dans les Universités, par les Facultés des Arts, qui étaient des écoles préparatoires aux études spéciales des trois autres Facultés : Théologie, Droit, Médecine. C'est pour cela que le baccalauréat, attestation d'études *secondaires*, est subi, dans quelques pays — par exemple en France et en Suède, — devant les maîtres de l'enseignement *supérieur*.

L'enseignement secondaire s'est dégagé peu à peu, comme entité indépendante, entre l'enseignement élémentaire (primaire ou populaire), d'une part, et l'enseignement supérieur, d'autre part. Du reste, cette évolution ne s'est pas produite partout avec autant de précision que chez nous. Chez les peuples qui ont conservé le plus fidèlement les cadres du moyen âge, comme l'Angleterre et l'Écosse, la distinction du « primaire », du « secondaire » et du « supérieur » a été longtemps incertaine ; elle n'est pas très nette encore.

Dans les pays où cette distinction est nette, c'est-à-dire dans l'Europe continentale, un abîme conventionnel, plus ou moins profond, s'est creusé entre les trois « ordres » d'enseignement. Mais on n'est pas d'accord pour définir ce qui les sépare ; et les uns approuvent, tandis que les autres regrettent, le fait même de la séparation.

Quelle est la définition de l'Enseignement secondaire, pour ceux qui sont habitués à le considérer comme un organisme à part ? — « La distinction des trois ordres d'enseignement, dit M. Lachelier[1], est celle-ci : l'enseignement primaire donne

1. *Enquête* de 1899, I, 327.

un savoir empirique, destiné à être utilisé sans réflexion ; l'enseignement supérieur donne un savoir raisonné que l'étudiant doit s'approprier et le soumettant à une critique personnelle. Le propre de l'enseignement secondaire est de donner, non un savoir, mais une culture : il doit consister dans une lente imprégnation de l'esprit. » C'est, en effet, une opinion très répandue, en France, dans tous les partis, — dans l'Université (au sens napoléonien du mot) aussi bien que dans le clergé, — que l'enseignement primaire se distingue de l'enseignement secondaire par sa méthode même, par une méthode « inférieure[1] », qui « ne provoque pas la réflexion » et qui fait « seulement appel à la mémoire ». On déclare couramment que tout enseignement est primaire qui « ne comporte pas une éducation générale de l'esprit », et qui se borne à procurer une « instruction formelle » et des connaissances positives. Mais ces manières de voir, implicitement fort dédaigneuses pour l'immense clientèle de l'enseignement primaire, ne sont pas partagées par tout le monde. Un simple garçon de boutique, dans une lettre adressée aux *Commissioners* anglais de 1894 (qui l'ont publiée), exprime avec force cette pensée que le but principal de tout enseignement, primaire ou non, est de cultiver, en les exerçant, les facultés de l'esprit. M. Jules Ferry a dit, dans une circonstance solennelle, que l'école primaire doit, elle aussi, donner une « éducation libérale ». Beaucoup de gens sont persuadés qu'entre la culture secondaire et la « culture primaire », il n'y a d'autre différence, en principe, que celle du plus et du moins. Si l'instruction primaire n'était, à aucun degré, une « culture », elle ne serait pas digne, à leur avis, de la sollicitude publique.

En réalité, l'enseignement secondaire n'est nullement caractérisé par l'esprit de son institution ou par ses intentions pédagogiques. « La définition même de cet enseignement ne peut plus se faire, en France [et partout], dit très bien M. Buisson, que sous la forme sociale. On le reconnaît à ceci : c'est l'enseignement accessible aux familles qui peuvent entretenir leurs enfants, jusqu'à un âge relativement avancé,

1. *Enquête*, II, 335 (M. l'abbé Julien) ; cf. I, 156 (M. Leroy-Beaulieu) et II, 171, 353 (MM. Fallex et Darlu).

sans avoir besoin de leur faire gagner leur vie. » L'enseignement secondaire est proprement celui que reçoivent, jusqu'à l'âge du service militaire, la petite minorité des enfants du pays dont les parents sont assez aisés pour soutenir longtemps la dépense des études, et ceux des familles pauvres qui, ayant paru propres à profiter d'une instruction prolongée, ont obtenu des bourses.

L'École secondaire, payante et fréquentée par la bourgeoisie, jouit, naturellement, d'un prestige que n'a pas l'École primaire, gratuite et fréquentée par le populaire. Et comme, d'ailleurs, on sait assez que c'est au collège que se prépare l'élite future de la société [1], l'ambition légitime et la vanité invitent également les parents à y envoyer leurs enfants, *quels que soient les programmes*[2]. Les deux ordres d'enseignement sont donc séparés ; mais ils ne le sont pas par une différence essentielle de méthodes ; ils le sont par des habitudes et des préjugés sociaux. Dans presque toute l'Europe continentale, une ligne accentuée de démarcation est tracée entre les élèves et les anciens élèves de l'École primaire et ceux de l'École secondaire. Les conséquences sont très graves. La principale est que le personnel de l'Enseignement secondaire et celui de l'Enseignement primaire, au lieu de s'aider, rivalisent. N'ayant pas conscience que, placés à des étages différents, leur devoir est de travailler ensemble à l'œuvre de l'éducation nationale, ils se regardent de travers. Aux établissements secondaires sont annexées des « classes élémentaires », afin d'éviter aux enfants de la bourgeoisie le contact des enfants du peuple. En revanche, il existe un « Enseignement primaire supérieur », qui fait, sans contredit, double emploi avec les premières années du cours d'études « modernes », tel qu'il est organisé dans les collèges. Pourquoi ? Parce que l'enseignement pri-

1. « Le caractère propre de l'Enseignement secondaire, dit M. Foncin (*Enquête*, I, 343), est de préparer une élite, l'élite des chefs de la pensée et de l'action nationales. »

2. « Un bourgeois met son enfant au lycée, non pas pour en faire un savant [ou un homme cultivé], mais pour ne pas le mettre dans le même établissement que le fils de son concierge. » (*Enquête*, II, 107.) L'auteur de cette remarque ajoute : « Voilà le fond du caractère français. » Mais non : ce phénomène est général. C'est parce que les Gymnases classiques sont des écoles « distinguées » (*vornehme*) que le petit bourgeois allemand les peuple de sa progéniture.

maire et l'enseignement secondaire, constitués tous les deux en corporations jalouses, se sont développés, chacun dans sa sphère, pour satisfaire aux besoins de leurs clientèles respectives : l'un s'est vu pousser une tête, l'autre s'est vu pousser une queue.

Cet état de choses est approuvé, en France, par un parti considérable : « Ne mêlons pas à tort et à travers, dit M. Fouillée[1], les diverses couches sociales et les divers milieux sociaux ». Les mêmes sentiments prévalent en Angleterre, où cette partie du problème de l'enseignement secondaire, la *social difficulty*, a été souvent discutée avec l'attention qu'elle mérite, et en Allemagne. Mais, dans tous les pays, les hommes les plus clairvoyants des partis démocratiques en sont grandement choqués. Et depuis longtemps, car ce fut un des rêves de la Convention d'établir la continuité des enseignements primaire, secondaire et supérieur, c'est-à-dire de l'enseignement public depuis la base jusqu'au sommet. Il y a six mois, MM. L. Bourgeois et R. Poincaré ont dit là-dessus, très nettement, ce que beaucoup d'entre nous pensent : « La concurrence des écoles primaires et des collèges, entretenue par cette séparation absolue que maintiennent les règlements et les préjugés sociaux est un des maux dont nous souffrons; nous devons précisément combattre ces préjugés[2] »; « L'éducation secondaire est à la fois isolée de l'instruction primaire et de l'instruction supérieure... On a fini par admettre qu'il y avait trois enseignements séparés par des frontières définies... C'est un merveilleux exemple de la puissance des formules. Car enfin ces trois épithètes : primaire, secondaire et supérieur, ne correspondent à aucune réalité objective »[3]. De son côté, la Chambre des députés française vient de poser officiellement la question de savoir « s'il est désirable que les enfants n'entrent dans l'enseignement secondaire qu'après avoir reçu l'instruction primaire ». Cette question est déjà résolue affirmativement dans les petits royaumes d'Europe, où l'instinct d'égalité et de fraternité

1. *Enquête*, I, 274.
2. Ib., II, 688 (M. L. Bourgeois).
3. Ib., II, 658 (M. R. Poincaré).

sociales est plus vif que dans les grands États traditionnels : en Hollande, en Danemark, en Roumanie, on n'est admis dans les établissements secondaires publics qu'à onze ou douze ans, après avoir subi un examen sur les matières enseignées à l'école primaire ; en Suède, une campagne est ouverte pour que le passage des élèves de l'école populaire (l'« école fondamentale », *bottenskola)* dans l'école secondaire s'effectue normalement, sans examen, sur la production d'un certificat d'études ; en Norvège, l'école secondaire est désormais considérée comme la suite naturelle de l'école populaire. Quant aux États-Unis, « l'esprit américain, dit M. A. Herzen, ne peut même pas concevoir le parallélisme que l'on tient à maintenir en Europe entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire ; pour lui, enseignement primaire et enseignement secondaire ne font qu'un, sans prédestination des uns au savoir et à la culture, des autres à l'ignorance ou à l'instruction formelle ».

Il importe de distinguer ici les deux difficultés qui s'opposent, dans les vieux pays, à l'union de l'école populaire (ou primaire) et de l'école secondaire. — D'abord les programmes de l'école populaire ne sont pas tout à fait pareils à ceux des classes élémentaires annexées à l'école secondaire : des différences ont été établies, à dessein, par les partisans de la « cloison étanche » entre les deux enseignements. Ensuite, la promiscuité inévitable, surtout dans les grandes villes, à l'école populaire, d'enfants dont l'éducation privée et la moralité sont très inégales, est de nature à inspirer aux esprits les plus affranchis une répugnance instinctive, jusqu'à un certain point légitime, et, en tout cas, insurmontable. — De ces deux difficultés, la première peut et doit être aisément résolue : il suffit d'uniformiser les programmes, de sorte que tous les enfants, destinés ou non à recevoir une culture secondaire, reçoivent préalablement la même culture primaire. On n'a jamais opposé à cette réforme capitale — accomplie dans les pays scandinaves — que la théorie aristocratique de la diversité des méthodes propres à l'enseignement primaire et à l'enseignement secondaire. Mais les pédagogues l'ont précisément inventée, cette théorie, pour justifier la situation créée par la vanité des familles. Elle est sans valeur : il n'y a pas deux mé-

thodes[1]. D'autre part, les avantages qui découleraient d'un enseignement fondamental, commun à tous les enfants sans exception jusqu'à l'âge de onze ans, sont évidents. — Heurter de front la seconde difficulté, celle qui tient à la nature des choses, n'est ni possible, ni utile. A la vérité, il y a des pères de famille, appartenant à la haute ou à la moyenne bourgeoisie, qui considèrent comme un devoir social, en dépit des répugnances de leur caste, d'envoyer leurs enfants à l'école populaire avant de les faire entrer au collège. En Allemagne, quelques-uns des promoteurs du système de l'école unitaire *(Einheitsschule)*, avec soubassement commun (*mit lateinlosem Unterbau*), vont jusque-là. Ils sont animés par les sentiments les plus respectables. Mais tant de courage civique est rare. Il est, peut-être, en pure perte. L'imposer serait tyrannique. Et il serait impolitique, chez nous, de supprimer purement et simplement les classes élémentaires des collèges ; car ceux qui ne se résoudraient pas à voir leurs enfants fréquenter l'école populaire de l'État seraient, pour ainsi dire, obligés de les confier aux établissements libres. — La seule solution rationnelle de la question accessoire, mais très importante, des rapports entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire est donc celle que, dès 1890, M. Adrien Dupuy, dans un livre excellent, suggérait en ces termes : « Comme les classes élémentaires des lycées (9e, 8e, 7e) ne sont, après tout, que des classes primaires, on doit avoir le courage de leur restituer leur vrai caractère et d'en faire les divisions d'une école primaire ou enfantine, annexée au lycée, et ne différant des autres écoles du même ordre que par la non-gratuité. De la

1. Les partisans de l'état de choses actuel en sont réduits à dire, comme me l'a dit le directeur d'un gymnase de Berlin : « Il est impossible d'enseigner de la même manière les mêmes choses à ceux qui feront et à ceux qui ne feront pas d'études classiques ». Cf. l'*Enquête* française, III, p. 351 : « *La Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire* émet le vœu que, dans les classes élémentaires, les méthodes d'enseignement soient, dès le début, combinées en vue des études ultérieures que doivent faire les enfants (différencier l'enseignement élémentaire de l'enseignement primaire) ». — Ils disent aussi que la culture secondaire classique (gréco-latine) est compromise si les enfants n'en reçoivent pas les éléments dès le plus jeune âge. Mais ils le disent, ils ne le prouvent pas ; et les hommes compétents sont partagés sur ce point en deux camps d'égale force numérique. Le règlement français de 1880 fait commencer l'étude du latin en 6e ; or, pour dix humanistes qui proclament que c'est trop tard, dix se déclarent satisfaits, et quelques-uns disent que c'est trop tôt. Voyez les Enquêtes.

sorte, à leur entrée en sixième, qu'ils viennent du lycée même ou du dehors, les élèves se trouveraient dans des conditions d'égalité parfaite, et, à défaut de la communauté d'origine, ils auraient la communauté de culture, ayant tous été formés d'après la même méthode[1] ».

Partout où l'Enseignement secondaire a une existence autonome, ses rapports ont été altérés, non seulement avec l'Enseignement primaire, mais avec l'Enseignement supérieur. Il résiste mal à la tentation de compléter l'éducation qu'il donne en empiétant par en haut sur le supérieur comme il empiète par en bas sur le primaire. De là, les divisions « supérieures » de rhétorique, de philosophie et de mathématiques spéciales, et ces élèves « vétérans » des lycées qui ressemblent à des étudiants. Mais il est inutile d'insister. On l'a dit cent fois : historiquement et logiquement, l'enseignement secondaire (c'est-à-dire l'enseignement reçu par les jeunes gens qui ont du loisir entre la douzième et la dix-huitième année) n'est que la préparation à l'enseignement supérieur : d'après les dernières statistiques, sur 4 587 élèves qui ont quitté les gymnases de l'Allemagne avec le certificat de maturité, 3 342 sont entrés dans les Universités. Pour ceux-là seulement qui renoncent à faire des études supérieures[2], l'enseignement secondaire est une fin en soi, au même titre que l'enseignement primaire pour les enfants qui sont forcés par les nécessités de la vie d'interrompre vers onze ans la culture de leur esprit.

II

LE DESSEIN DES FONDATEURS DE L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE. L'HUMANISME CONFESSIONNEL.

Quel est le but de l'enseignement secondaire ? — La forme principale de cet enseignement — les études classiques ou gréco-latines, — qui a duré tant bien que mal depuis le

1. A. Dupuy, *L'État et l'Université* (Paris, 1890), p. 15.

2. La proportion des élèves des écoles secondaires qui entrent dans les Universités et dans les Écoles techniques est presque insignifiante aux États-Unis. A cet égard, la France occupe une place intermédiaire entre l'Allemagne et l'Amérique.

XVIe siècle jusqu'à nos jours, porte encore à ce point l'empreinte de ses origines qu'il faut faire, pour la comprendre, un retour sur le passé. Les vicissitudes près de quatre fois séculaires que le système a traversées n'ont pas complètement oblitéré le dessein de ses fondateurs, les hommes de la Renaissance, de la Réforme et de la Contre-Réforme.

Les premiers pédagogues de la Renaissance, dont Erasme fut le maître, ont proclamé que la fin des études est la « sapience » et la « vertu » : *sapientiam ac virtutem finem esse studiorum*. Dans la langue des humanistes, la « sapience », c'est proprement la culture intellectuelle ; la « vertu », c'est une manière délicate et raffinée d'être, de sentir, de s'exprimer et d'agir. Cette politesse et la « sapience » s'acquièrent, simultanément, par le moyen d'un commerce assidu avec les auteurs anciens, latins et grecs, dont les ouvrages sont une source inépuisable de sentences, de vérités, de pensées fines et d'expressions heureuses. Ainsi se forme à la fois l'esprit, le cœur et le goût. Dans le *De ratione studii* publié en 1512, et dans les autres écrits d'Erasme, cette théorie, dont la fortune a été si grande, est déjà développée tout entière ; on y voit clairement ce que fut, dès l'origine, l'idéal de l'écolier qui a fait ses « humanités » : un jeune homme familier avec les livres de l'antiquité classique, qui a du discernement littéraire et de la facilité d'expression ; qui, lesté d'une riche provision de mots *(verba)* et de lieux communs *(res)*, sait l'art de dire n'importe quoi de cent façons agréables et de broder brillamment sur tous les thèmes généraux. Cet idéal ressemble beaucoup à celui des rhéteurs qui tenaient école d' « éloquence » aux derniers temps de l'Empire romain, et, par cet intermédiaire, il se rattache, en dernière analyse, à la tradition lointaine des sophistes de la Grèce. Aussi bien, cette tradition n'avait-elle jamais été tout à fait abolie : les petits maîtres français et italiens qui, dans les villes de la Loire au XIIe siècle, et auprès des Universités du XIIIe, enseignaient, sous le nom d'*Ars dictaminis*, une rhétorique, une poétique étrangement dégénérées et réduites en formules mécaniques, en avaient gardé le dépôt pendant le moyen âge[1]. Le mouvement dont

1. Voir Fr. Novati, *L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del medio evo* (Milan, 1899, in-16).

Erasme et ses disciples ont été les protagonistes enthousiastes ne fut vraiment, à cet égard, qu'une « renaissance » de la rhétorique des anciens peuples du Midi, qui estimaient par-dessus tout l'habileté oratoire.

Les humanistes fondèrent le système des études classiques, pour remplacer l'enseignement scolastique en décadence, avant qu'éclatât la crise de la Réformation religieuse. Mais les partisans et les adversaires de la Réforme l'ont adopté, organisé (en fondant des écoles), domestiqué et employé au service de leurs doctrines. Et il a été, par là, profondément modifié.

Erasme et ses amis avaient été des esprits libres, amoureux de l'antiquité pour ses « beautés », mais aussi pour ses hardiesses, et qui, de son vaste héritage, ne reniaient rien. Le premier soin des luthériens et des jésuites, également préoccupés d'apologétique, fut de faire un choix, et de soustraire aux regards tout ce qui parut susceptible d'éveiller la réflexion critique et périlleux pour la foi. C'est ainsi que la littérature grecque, si suggestive, trop philosophique, fut presque entièrement sacrifiée : le grec était déjà négligé, dans les collèges, à la fin du XVIe siècle. La source antique, où les hommes de la première Renaissance s'étaient abreuvés avec une allégresse inconsidérée, fut savamment appauvrie des éléments qui contribuaient le plus à la rendre vivifiante. On conserva seulement l'étude des langues, la « culture littéraire », la grammaire, la rhétorique, la dialectique formelle, toutes les disciplines inoffensives qui enseignent, non à penser, mais à parler et à écrire. — En même temps, l'idéal profane de la « vertu » fut remplacé par celui de la « piété » : *sapientem atque eloquentem pietatem finem esse studiorum*. Il s'agit ici, naturellement, d'une piété conforme à l'orthodoxie régnante. Aucun gouvernement n'était alors disposé à respecter la liberté de conscience. L'école reçut donc la mission de dresser les écoliers dans la croyance du prince : « D'où une addition capitale au programme de l'humanisme primitif, la Κατήχησις *puerorum* ou instruction confessionnelle, qui prit rapidement autant d'importance dans les académies protestantes que dans les collèges catholiques, et qui, partout, revêtit et garda le caractère d'une véritable « instruction civique », aussi long-

temps que la vie morale des peuples eut sa source dans la doctrine religieuse[1] ».

L'humanisme érasmien, transformé, sous l'influence de la Réforme et de la Contre-Réforme catholique, en humanisme confessionnel, a été la règle de l'enseignement dans toutes les écoles secondaires pendant près de trois cents ans. La pédagogie de la Renaissance n'a été sérieusement ébranlée que par le grand courant d'idées issu des découvertes scientifiques du XVIIe siècle, de la philosophie du XVIIIe siècle, et de la Révolution française.

Ce qui a été attaqué d'abord dans cet édifice si solide, c'est justement ce que ses derniers architectes, les luthériens d'Allemagne et les jésuites de France, y avaient ajouté pour l'accommoder aux exigences politiques et religieuses de leur temps. De nos jours, le collège a cessé d'être surtout une école d'orthodoxie et de loyalisme, et la *pietas* n'est plus le but principal de l'enseignement public. Cependant, la conception fondamentale des contemporains de la Réforme a laissé, çà et là, des traces, et, partout où elle a été tout à fait éliminée, une lacune, qu'il est peut-être nécessaire, mais assurément très difficile de combler.

Dans les pays où la puissance de l'État se double encore d'une alliance étroite avec l'Église, la « religion » est restée une des matières obligatoires du programme des études secondaires. C'est le cas en Allemagne, où le « cours de religion » est confié aux professeurs de classe, dans les petits royaumes germaniques et en Russie. Mais, même là, l'esprit nouveau a pénétré : personne n'y considère plus la Catéchèse comme l'âme des études[2]; l'État autorise et subventionne, non seulement les établissements où la confession du prince est professée, mais ceux qui sont fréquentés par des enfants nés dans

1. Franck d'Arvert, *La Pédagogie de la Renaissance*, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, XVII (1889), p. 47.

2. La *Schulordnung* de 1854 pour la Bavière pose, comme but de l'enseignement classique, « la culture générale, dont les deux éléments sont : 1° la connaissance approfondie et fidèle de la religion chrétienne, *die tiefere Erkenntniss und Bewahrung des Christentums*, et 2° l'étude des langues et des littératures de l'antiquité ». Dans la *Schulordnung* de 1874, la religion chrétienne n'est plus nommée ; le but de l'enseignement classique est désormais défini : *die Jugend zu selbstständigem Studium vorzubereiten und sie zu religiös-sittlicher Tüchtigkeit zu erziehen.*

d'autres confessions; enfin, il paraît que, d'ordinaire, « l'enseignement religieux n'est plus donné ni reçu avec conviction »; il n'est plus qu'une formalité respectée. De sorte que, au fond, la différence n'est pas si grande que l'on croit entre les pays comme la France, où, dans les collèges publics, le « cours de religion » est facultatif, et l'Allemagne, où l'État persiste à l'imposer. En Allemagne comme en France, la vie s'est peu à peu retirée d'un enseignement qui n'a plus de valeur civique (depuis que la « piété » n'est plus la condition primordiale du civisme), ni grande efficacité morale.

Cela posé, l'État moderne peut-il se résigner à ce que la jeunesse instruite dans ses établissements secondaires soit laissée sans principes, sans idées directrices, sans philosophie, et, comme on dit, « moralement abandonnée »? — Le service (si c'en est un) que les organisateurs religieux de la Réforme et de la Contre-Réforme ont rendu à l'éducation et à la chose publique en substituant une notion pleine, précise et pratique (la *pietas*) à la notion vague de la « vertu », et une rigide discipline intellectuelle à l'individualisme sans frein des premiers humanistes, appartient-il à l'État moderne de le rendre de nouveau, maintenant que la foi religieuse est manifestement impuissante à fournir des règles universelles de pensée et de conduite? L'État doit-il avoir une doctrine? Quelle doctrine? Et comment l'imposer? — Ces questions, qui dominent tout le problème de l'éducation publique, ont soulevé et soulèvent de nos jours des débats infinis.

L'empereur Guillaume II est de ceux qui pensent que l'État enseignant est tenu de fournir des principes — *ses* principes — aux futurs citoyens, car, dans le discours qu'il a prononcé pour l'ouverture de la Conférence pédagogique de Berlin, en 1890, il a requis les directeurs de gymnase de lui faire des « Allemands », dévoués à la patrie et à la dynastie de Hohenzollern, et disposés à combattre « les erreurs du socialisme ». En France, depuis les saint-simoniens, qui caressèrent le projet d'unifier les esprits par un enseignement public, quantité de personnes se sont élevées contre notre éducation « inorganique, amorphe, inarticulée, sans impulsion supérieure, sans but final », et ont vanté les bienfaits d'une philosophie d'État, universellement répandue. Combien de fois

n'avons-nous pas entendu des paroles comme celles-ci : « Il faut donner à l'éducation la même fin idéale qu'à la nation »; « L'anarchie de l'enseignement produit l'anarchie intellectuelle et produira, à la longue, l'anarchie sociale »; « L'École doit mettre tous ses soins à former des citoyens animés de l'esprit même de l'État »?

L'embarras commence aussitôt que l'on essaie de définir la doctrine, « conforme aux besoins organiques et aux fins idéales de l'État », par laquelle il s'agit de remplacer la « piété » du XVIe siècle. — Le programme de Guillaume II qui, abstraction faite d'une déclaration de guerre incidente au socialisme, se résume dans la culture du sentiment national, est non seulement insuffisant, mais dangereux, tant il est étroit. C'est cependant le seul qui soit proposé, dans tous les pays, avec un certain degré de précision : « L'âme qui fera vivre l'enseignement secondaire, a-t-on dit devant la Commission française de 1899, le feu sacré qui soutiendra le zèle des professeurs et des élèves sera le culte de la patrie française et des grandes idées morales qu'elle incarne; tous les programmes seront groupés autour de cette pensée[1]... » Cela s'explique, du reste : l'assentiment unanime est nécessaire; le terrain du patriotisme est le seul où tout le monde soit d'accord; on pense que, sur ce terrain, l'unanimité se fera d'autant plus facilement qu'elle est, d'avance, établie.

L'assentiment unanime, voilà, en effet, ce qu'une philosophie d'État, quelle qu'elle soit, si elle n'est pas limitée au simple *Credo* patriotique, n'a aucune chance de rencontrer dans les sociétés contemporaines, irrémédiablement divisées. Et comme, d'un autre côté, les progrès de la civilisation ont fait renoncer aux procédés coercitifs par lesquels était jadis maintenue, dans les États catholiques et protestants, l'unité « spirituelle » ou doctrinale, il semble chimérique d'espérer que cette unité, qui, d'ailleurs, a toujours été plus apparente que réelle, soit bientôt restaurée. Si modérée, si timide, si transactionnelle que soit la philosophie de l'État enseignant, elle aura toujours des adversaires qui useront, au nom de la liberté, du droit de la combattre, ou qui l'interpréteront à leur

1. *Enquête*, I, 346 (M. Foncin).

guise. La « philosophie de M. Cousin » qui régna, sous Louis-Philippe, dans nos lycées, n'était pas très audacieuse; pourtant le souvenir des tempêtes de protestations qu'elle a suscitées n'est pas encore effacé. Se décide-t-on à proclamer hautement que la seule doctrine possible de l'État moderne est le Rationalisme? C'est engager *ipso facto* le combat contre les partis puissants qui ont horreur de ce que représente ce mot.

Dans son livre précité sur *L'État et l'Université, ou la vraie réforme de l'Enseignement secondaire*, M. Adrien Dupuy a exposé, fortement et rudement, la thèse rationaliste. Le corps des maîtres de l'enseignement public, dit-il en substance, est le mandataire et le fondé de pouvoirs de l'État moderne, c'est-à-dire de la société laïque, dont la Raison et la Justice sont l'immuable devise. Par conséquent, il doit être pénétré de l'esprit laïque, qui est celui de l'État, et lui préparer des défenseurs, Le dilettantisme et l'indifférence, sous prétexte de tolérance, une attitude expectante ou réservée, ne sont pas, ici, de mise : « Il est d'une nécessité absolue d'établir à bref délai un enseignement moral et civique à l'usage de la jeunesse de nos écoles secondaires... S'il y a encore des gens incapables d'entendre prononcer ensemble les termes d'*éducation* et de *politique* sans se répandre en gémissements, c'est qu'ils ne savent pas l'histoire. La politique a si bien le droit d'entrer dans l'école que, de tout temps, le nôtre excepté, elle y a eu sa place marquée...[1] ». M. A. Fouillée semble penser, au fond, la même chose, quoiqu'il s'exprime avec plus de précautions : « Pour fournir à la jeunesse des idées directrices, on ne peut compter uniquement sur la vertu éducative des lettres... Du moment où la France, devançant les autres nations à ses risques et périls, renonce, par la force même des choses, à l'organisation religieuse de l'enseignement, elle doit avoir recours à l'organisation philosophique, sociologique...[2] » — Mais quoi? Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour s'aliéner toute cette fraction du pays qui reste attachée à l'Eglise. Les objurgations véhémentes de M. Dupuy, l'éloquence attristée

1. A. Dupuy, *o. c.*, p. 269.

2. A. Fouillée, *L'Éducation morale au lycée*, dans la *Revue Bleue*, 1899, I, p. 711.

de M. Fouillée ont été vaines jusqu'à présent. Un inspecteur général de l'Instruction publique a récemment affirmé, sans crainte d'être démenti : « Personne n'oserait soutenir que les établissements de l'Université de France sont hostiles à une doctrine philosophique ou religieuse quelconque[1]. » Et, en effet, les maîtres de l'Enseignement secondaire de l'État n'ont pas, en France, de doctrines communes ; toutes les opinions politiques et religieuses ont des représentants parmi eux ; dans leurs chaires, ils se font une loi, scrupuleusement observée, de ne jamais effleurer les grands problèmes, sociaux et philosophiques, qui divisent l'humanité. Cependant, les susceptibilités sont surexcitées à ce point que l'enseignement public n'a même pas le bénéfice de la neutralité qu'il observe, et qui, au sentiment de quelques-uns, l'énerve. Quarante-huit pour cent des enfants français qui font des études secondaires vont aux établissements privés, placés sous la surveillance de l'Église. En d'autres termes, la moitié de la bourgeoisie craint, ou, pour des raisons diverses, dont je parlerai tout à l'heure, agit comme si elle craignait que l'éducation donnée dans les lycées et dans les collèges de l'État porte atteinte à des convictions auxquelles elle attache, ou feint d'attacher, le plus grand prix. Il est avéré que l'État n'attaque pas ces convictions ; mais il ne se charge plus de les inculquer, et les maîtres qu'il emploie sont libres de ne pas les partager. Cela suffit. Il suffit que les écoles de l'État soient neutres pour que des écoles « libres » se créent qui leur enlèvent la clientèle attachée aux croyances confessionnelles. Ce phénomène s'est produit en France et en Italie. Il menace de se produire en Allemagne, dans les régions catholiques, parce que, pour les zélateurs, un enseignement « tiède » et dégénéré de la « religion » ne paraît guère plus acceptable qu'un enseignement tout à fait neutre. M. Windthorst rappelait, il y a dix ans, à la Chambre des députés de Prusse, que le principe de la liberté de l'enseignement figure dans la constitution prussienne. Même en Russie, certains symptômes indiquent que si jamais l'union intime entre l'État tout-puissant et l'Église asservie se relâchait, l'Église aurait aussitôt

1. *Enquête*, I, 349 (M. Foncin).

ses écoles secondaires. — Ainsi, tant que les partis pris religieux et politiques couperont en deux les nations civilisées, il n'est pas de doctrine philosophique, distribuée par un enseignement officiel, fût-elle « destinée à donner à l'éducation la même fin idéale qu'à la nation », qui puisse servir de succédané à la « piété » de l'ancienne pédagogie. — D'ailleurs, tout le monde ne tient pas pour accordé, en principe, qu'il « serait légitime, ou seulement profitable, si c'était possible, de viser à établir l'unité dogmatique ou spéculative dans les esprits sur un autre terrain que celui de la science[1] ». L'individualisme des premiers humanistes, qui a été condamné comme « antisocial », avait du bon. Pourquoi ne pas laisser aux individus, convenablement cultivés par les méthodes scientifiques, le soin d'élaborer chacun sa philosophie particulière? On proteste que la somme de ces philosophies ne vaut pas, pour la communauté, une philosophie d'État; on le dit, mais on ne l'a jamais prouvé.

Les chefs de la Réforme et de la Contre-Réforme ont montré une clairvoyance supérieure en adoptant la pédagogie de la Renaissance, l'humanisme, comme instrument de l'éducation moyenne, malgré les plus fanatiques de leurs partisans. C'est en vain qu'au XVIe siècle des sectaires anathématisèrent l'idée d'utiliser les ouvrages des païens pour instruire des chrétiens; leurs protestations se perdirent comme celles de cet abbé Gaume qui, vers 1852, indigné de l'impiété, de l'inconvenance et du « mauvais esprit » des Grecs et des Romains, proposait encore de substituer les livres des Pères à ceux des écrivains classiques dans les bibliothèques scolaires. En effet, l'étude des lettres antiques, telle qu'elle fut réglementée par Sturm et par le P. Jouvency, et pratiquée, pendant des siècles, à Louis-le-Grand et à Juilly, à Pforta et à Meissen, à Oxford et à Cambridge, n'offrit jamais d'inconvénients, au point de vue religieux. Apprendre le latin (fort peu de grec) pour le parler et pour l'écrire; lire, mais surtout pour noter des élégances au passage, et plutôt des chrestomathies et des *Selectæ* que des auteurs; encou-

1. *Enquête*, I, 408 (M. Espinas).

rager, par tous les moyens, la virtuosité à discourir, en prose et en vers, sur n'importe quel sujet sans en avoir approfondi aucun : tels sont, nous l'avons vu, les principes de la méthode érasmienne, perfectionnée par les Églises. On n'a jamais trouvé mieux pour assouplir l'intelligence sans fortifier la raison. Transformés en recueils de paradigmes pour l'enseignement de la rhétorique, les écrits des anciens sont mis hors d'état, sinon de profiter, au moins de nuire. De nos jours, comme autrefois, le venin éventé qu'ils renferment n'effraie que les dévots les plus bornés. Les gens sensés redoutent tout autrement, pour la « piété », les poisons plus pénétrants des littératures et des sciences modernes. — Voilà pourquoi, dans tous les pays, les partis qui ne se consolent point de ce que le vieil humanisme confessionnel, leur idéal complet, ait été mutilé, sont au premier rang des défenseurs intransigeants de l'humanisme tout court. Ils en sont venus à voir un lien entre l'humanisme et la foi, parce qu'ils associent dans leur respect l'une et l'autre tradition. M. de Laprade qualifiait les adversaires de la culture latine de « matérialistes, d'athées, de révolutionnaires, de socialistes[1] ». L'archevêque Kopp a dit en 1890, à la Conférence pédagogique de Berlin : « Toucher aux études classiques, c'est saper les fondements de la religion chrétienne[2] ». M. Windthorst a déclaré que, s'il en avait le pouvoir, il supprimerait toutes les écoles secondaires (Realgymnases, etc.) où l'on ne suit pas les us du bon vieux temps. Des pasteurs luthériens, députés au parlement norvégien, ayant fait partie de la majorité qui a décidé la suppression, en Norvège, de l'enseignement classique, on leur a demandé s'ils reniaient la confession luthérienne.

L'humanisme, c'est-à-dire le système des études classiques, est aujourd'hui menacé du sort que l'humanisme confessionnel a déjà subi. Mais il a encore beaucoup d'amis qui l'aiment, indépendamment de toute arrière-pensée de politique religieuse, pour lui-même. Ceux-là font valoir au service de sa cause des arguments qu'il est temps d'examiner.

1. R. Frary, *La question du Latin*, p. 111.

2. « Je mehr man die klassische Bildung zurückdrängt, desto mehr rüttelt man auch an die Grundlagen des Christentums. » Cité par G. Uhlig, *Die Einheitsschule* (Heidelberg, 1892), p. 79.

III

POUR ET CONTRE LE SYSTÈME DES ÉTUDES CLASSIQUES. QUEL EST LE BUT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ?

Le système pédagogique des lettrés de la Renaissance est resté en vigueur pendant des siècles après la disparition des causes, qui, vers 1500, l'avaient fait naître. Ce fait serait surprenant si ce n'était un cas particulier de la loi d'après laquelle les traditions scolaires sont les plus tenaces de toutes. Il n'est pas jusqu'à la scolastique du XIIIe siècle qui ne végète encore maintenant dans les cahiers de philosophie des séminaires.

La conception des humanistes fut légitime à son heure. La triste littérature pseudo-savante du moyen âge avait sevré les hommes de beauté et d'aliments substantiels. Les contemporains d'Erasme dédièrent avec raison un culte aux œuvres de l'antiquité qui leur révélaient des horizons merveilleux. Sans doute, leur culte eut quelque chose de puéril : ils se laissèrent séduire outre mesure par les grâces extérieures ; ils ont eu la superstition de la rhétorique ; ils ont trop admiré, trop imité, et trop peu critiqué. Mais on sortait d'une longue enfance ; leur expérience était courte ; et la sincérité des joies spirituelles qu'ils ont éprouvées les absout.

Leur doctrine avait des vices congénitaux qui se développèrent promptement dans les collèges de l'humanisme confessionnel. L'enthousiasme éteint, le formalisme envahit l'enseignement, qui s'immobilisa dans les pratiques grammaticales et littéraires, uniformément décrites par les *Rationes studii*. Or, tandis que l'étude des lettres antiques perdait ainsi de sa fraîcheur et de sa noblesse primitives, le développement énorme des littératures modernes, de la science et de la civilisation sous toutes les formes enlevait aux Anciens cette royauté, ou plutôt ce monopole de l'Intelligence, qui leur avait été reconnu à juste titre par les contemporains d'Erasme. En trois siècles, le monde changea de face : il

s'enrichit ; il s'orna ; la science, engagée désormais dans une voie de progrès indéfinis, dévoila quelques-uns des mystères les plus profonds de la nature, et des sources de poésie jaillirent que l'Antiquité n'avait pas soupçonnées. Qu'est-ce que la bibliothèque d'Erasme en comparaison des bibliothèques d'aujourd'hui, ou même d'il y a cent cinquante ans? Cependant, il y a cent cinquante ans, rien n'avait pénétré dans l'École secondaire de ces prodigieux accroissements du patrimoine esthétique et scientifique de la race. Les meilleurs élèves des Jésuites rédigeaient, comme autrefois, des *chries* et des vers latins ; et le programme des « humanités » scolaires était ce qu'il avait toujours été.

On ne prit pas garde à cette anomalie dès qu'elle devint choquante. Et, d'eux-mêmes, les pédagogues ne l'auraient jamais remarquée : il est naturel, en effet, d'estimer pardessus tout ce que l'on sait, et, du reste, sous l'ancien régime, les régents de collège, héritiers et desservants du culte de l'humanisme, ignoraient généralement tout ce qui n'en était pas l'objet : claquemurés dans leurs habitudes, leur vue ne s'étendait pas au delà. Ce sont des gens du monde qui, les premiers, s'étonnèrent que l'École ne changeât pas, lorsque tout changeait autour d'elle. Mais ils n'osèrent protester d'abord que contre un seul abus. Depuis longtemps, le latin avait cessé d'être la langue universelle des lettrés que l'enseignement se faisait encore en latin, — le latin dont Molière a ri. Tous les grands écrivains se servaient depuis longtemps de leur idiome national : français, anglais, allemand, etc., que, dans les écoles, la « langue vulgaire » était encore dédaignée et pourchassée comme « barbare ». Une lutte acharnée fut nécessaire, au milieu du XVIIIe siècle, pour obtenir que la langue maternelle fût parlée, et même, accessoirement, enseignée à l'école ; car les maîtres les plus renommés assuraient que le jour où cette réforme serait consommée, c'en serait fait des bonnes études. La victoire remportée sur ce point, et à mesure que le temps, en s'écoulant, augmentait la distance déjà si grande entre l'école et la vie, les profanes s'enhardirent, et la question des études classiques, — la « question du latin », — fut, peu à peu, posée tout entière. On demanda au Collège de justifier, ou de modifier, sa rou-

tine. On le fit, au commencement, avec de très respectueuses précautions et des ménagements infinis, — à voix basse, pour ainsi dire, — car l'entreprise avait l'air d'un sacrilège. Le Collège ne condescendit pas à répondre. Sa tradition était un dogme admis, les yeux fermés, par l'immense majorité des hommes; à quoi bon discuter le dogme avec des blasphémateurs, surtout lorsqu'ils sont peu nombreux? Mais l'hérésie gagna du terrain. Les fidèles ont été mis enfin dans l'obligation de fournir des arguments. Voici plus d'un siècle qu'ils en cherchent. Ils en ont trouvé beaucoup.

Pourquoi passe-t-on tant de temps au Collège à étudier les langues mortes et les livres des Anciens? Pourquoi l' « éloquence » y est-elle cultivée aux dépens de tous les autres accomplissements? Erasme aurait répondu : parce qu'il n'existe rien de comparable aux écrits de l'Antiquité; parce que nous ne connaissons pas d'emploi de l'esprit qui soit supérieur à l' « éloquence ». Telles furent les raisons, les irréfutables raisons de l'humanisme naissant. Dès le XVIIIe siècle, elles étaient si manifestement hors d'usage que personne n'eut l'audace de les alléguer telles quelles : il n'était plus possible de soutenir que c'est en grec et en latin seulement qu'il y a des chefs-d'œuvre littéraires; des savants et des philosophes originaux avaient prouvé qu'au-dessus de l'art d'écrire il y a celui de découvrir la vérité.

La plupart des partisans de la pédagogie érasmienne se sont abstenus de déclarer, en termes positifs, comme l'avaient fait Erasme et les Jésuites, que l'acquisition du tact littéraire est le but suprême des humanités. Mais, sans approfondir, ils ont tenu volontiers ce point pour incontestable. Ils ont raisonné comme s'il l'était. Qui veut suivre leur argumentation doit donc l'accorder provisoirement. La vieille notion de l' « éloquence » a, du reste, été rajeunie : ce n'est plus la virtuosité du rhétoricien d'autrefois; c'est « l'habitude de diriger son esprit d'une manière sensée et droite, et de trouver pour ses idées une expression toujours naturelle et juste ».

Est-il donc vrai que l'étude des littératures latine et grecque soit le plus sûr, ou même le seul moyen, d'apprendre (ce qui est, sans contredit, très important) à conduire et à exprimer sa pensée? — On ne dit plus, à l'appui de l'affirmative,

que ces littératures sont les seules qui procurent l'impression de la beauté ; mais on maintient que le commerce avec les chefs-d'œuvre est très bienfaisant ; que les littératures classiques n'ont jamais été surpassées, voire égalées ; que, en tout cas, elles sont très belles, et plus « pédagogiques », c'est-à-dire mieux appropriées que les autres à la simplicité des enfants. — Or il n'y a pas lieu de disputer sur la place qui revient aux œuvres grecques et latines dans l'histoire littéraire universelle : Homère et Virgile, l'Ancien Testament et l'Évangile, Shakespeare et Gœthe sont pareillement propres à parfumer la vie spirituelle de qui les fréquente et les aime ; les préférences sont libres. Mais on peut se demander s'il est, en effet, plus facile, pour les enfants de notre sang et de notre temps, de communier avec les chefs-d'œuvre de l'Antiquité qu'avec les autres. Interrogeons-nous : est-ce en déchiffrant Homère et Virgile, au collège, que ceux d'entre nous qui en étaient capables ont eu l'intelligence et le frisson de la beauté littéraire ? est-ce en lisant les modernes ? Et il ne faut pas dire que si les modernes agissent plus directement, cela tient à la décadence des études. Il en a toujours été ainsi. Ce qu'il y a d'exquis chez les Anciens n'a jamais été senti que par quelques-uns, et jamais mieux qu'aujourd'hui ; — par des hommes, et non par des enfants. Que l'esthétique gréco-latine soit plus accessible à la jeunesse que l'esthétique moderne, cette thèse est très soutenable, en théorie ; la thèse contraire aussi, du reste ; mais, en fait, depuis des siècles, les écoliers ne jouissent point de la Beauté antique. Personne ne dit qu'ils en jouissent : ce serait contre l'évidence. — Ils ont tort de n'en pas jouir. — Assurément ; mais comment faire ?

Aussi bien, les néo-humanistes n'insistent pas sur ce premier argument. De nos jours, c'en est ordinairement un autre qu'ils présentent tout d'abord. Contraints de reconnaître que les élèves de l'enseignement classique ne communient pas du tout avec les chefs-d'œuvre, ils avancent que l'étude des langues grecque et latine a, par elle-même, une vertu : c'est, disent-ils, la meilleure de toutes les gymnastiques cérébrales.

« Le profit inestimable qui réside dans l'étude d'une langue morte, a dit M. Bréal, c'est qu'elle dépayse l'esprit et l'oblige à entrer dans une autre manière de penser et de par-

ler[1]. » Les exercices linguistiques de la version et du thème sont, en effet, excellents, parce qu'ils forcent à comparer. Mais pourquoi ne serait-il pas aussi profitable de comparer le français à l'allemand ou au russe, par exemple, que le français au latin, ou l'allemand au grec? C'est, répondent les uns, que les langues mortes diffèrent plus des langues vivantes que les langues vivantes entre elles : les mortes sont concrètes, les vivantes sont abstraites; par conséquent l'effort et le profit corrélatif sont plus sérieux si c'est le latin, ou le grec, qui est choisi comme terme de comparaison avec la langue maternelle[2]. Les autres aboutissent à la même conclusion, en disant exactement le contraire : « Les langues modernes n'offrent pas, au point de vue de la formation de l'esprit, les mêmes ressources que les anciennes, parce qu'elles ne présentent pas le juste mélange de ressemblances et de divergences, susceptible de frapper en instruisant : les divergences sont trop grandes, et les ressemblances sont trop rares[3]. » Les Russes, dont la langue est synthétique au même degré que le grec et le latin, se sont vu imposer l'étude de ces deux langues par un admirateur de l'humanisme occidental qui fut naguère, chez eux, ministre de l'Instruction publique; or, ils déclarent que « les analogies d'expression sont plus difficiles à établir entre le russe et les langues classiques (également synthétiques) qu'entre le russe et les langues des peuples romans et germaniques, qui sont analytiques »[4]. Le public se perd au milieu de ces contestations entre les savants. Le fait demeure qu'apprendre une langue est utile au point de vue de la gymnastique cérébrale. Maintenant, l'étude d'une langue morte vaut-elle mieux, pour cette fin, que celle d'une langue vivante, convenablement choisie? c'est matière à controverse; mais, en tout cas, il paraît certain que la différence n'est pas grande[5].

1. M. Bréal, *Quelques Mots sur l'Instruction publique en France*, p. 164.

2. *Enquête*, I, 99 (M. Croiset); ib., 369 (M. Brunot).

3. Ib., I, 119 (M. Monod).

4. *Revue internationale de l'Enseignement*, 1898, I, p. 41.

5. Si l'étude du latin et du grec vaut un peu mieux pour nous, Français, que celle de l'allemand ou de l'anglais, c'est, d'après la majorité des auteurs, parce qu'elle est plus difficile. Des défenseurs du latin lui font pourtant un mérite

Cependant on revient à la charge, en introduisant une considération nouvelle : pour posséder à fond sa langue maternelle, et pour goûter pleinement sa littérature nationale, il faut « avoir appris » le latin ; on ne dit pas « savoir » le latin, car très peu de gens le « savent » ; et il n'est plus question du grec. Une des principales vertus du latin serait donc d'aider à la connaissance approfondie du français ! Erasme et les rédacteurs des *Rationes studii* du XVIe siècle auraient été stupéfaits d'entendre cette maxime, eux qui ne firent jamais mention de la langue maternelle que pour en prohiber l'emploi, sous peine du bonnet d'âne et du fouet. Mais examinons ce qu'elle vaut. — « Si nous n'avons appris que notre propre langue, disent les *Instructions* françaises du Ministère de l'Instruction publique (1890), il nous sera presque impossible de savoir ce qu'elle exprime, n'ayant jamais été dans la nécessité d'y regarder de tout près. » Eh quoi ! observe pertinemment M. A. Dupuy, qui cite ce passage, les anciens Grecs ne voyaient dans les langues étrangères que des cris d'animaux ; aucun Grec ne fit jamais de version scythe ni persique ; « leurs écrivains ont-ils donc été incapables de se rendre compte nettement de ce qu'exprimait leur langue, faute d'y avoir regardé[1] ? » — On riposte : Laissons de côté le principe général ; il s'agit du latin. Or, les grands écrivains de tous les pays ont fait des études classiques ; les langues modernes, dont quelques-unes, comme le français, sont sorties du latin, ont été longtemps sous l'influence de la langue et de la littérature latines. En particulier, « c'est par le latin que la langue française a acquis sa force, son charme, son prestige ». La familiarité avec le latin permet aux Français de s'exprimer avec propriété, de « fortifier les mots en les rapprochant de leur signification étymologique », enfin de « communiquer pleinement avec nos grands écrivains des derniers siècles, imprégnés de latinité ». — Toutes ces allégations ont été maintes fois développées, aussi souvent réfutées, notamment par M. Jules Lemaître, qui, en 1894, a

d'être, pour nos écoliers, « bien plus abordable que l'allemand, et au moins autant que l'anglais ». (A. Fouillée, *o. c.*, p. 105).

1. A. Dupuy, *o. c.*, p. 164.

plaidé le pour, et, en 1898, le contre[1]. Il suffit, pour en vérifier le poids, de se demander si, en règle générale, les qualités littéraires des hommes (et des femmes) sont approximativement proportionnelles à la connaissance qu'ils ont, ou qu'ils ont eue, du latin ; si, et dans quelle mesure, les grands écrivains classiques ont dû leur talent à leur latin, car il est abusif d'appliquer ici, sans discrimination, comme on le fait volontiers, le *post hoc, ergo propter hoc*. De bons latinistes ont fort mal écrit en français ; La Rochefoucauld et Gottfried Keller, qui ont très bien écrit, ne savaient que leur propre langue. On répète : « l'étude du latin est nécessaire à la conservation du français, qui s'entretient tous les jours au contact du latin » ; mais le dernier historien de la langue française estime que « la culture latine n'a pas été tout profit pour elle[2] ». Ajoutez que s'il était important d'être versé dans la science des étymologies pour écrire avec propriété, ce n'est pas le latin classique, mais le « latin vulgaire », ou plutôt les Dictionnaires de Littré et de Scheler, et la philologie romane, qu'il faudrait étudier[3]. Il reste, en fin de compte, que l'apprentissage du latin permet de saluer au passage les latinismes et les allusions « classiques » qui émaillent quelques-unes des œuvres les plus fameuses du siècle de Louis XIV. C'est, d'ailleurs, en soi, un bon exer-

1. Les derniers exposés complets du pour et du contre sont respectivement ceux de M. A. Fouillée (ouvrage cité) et de M. P. Lacombe (*Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*. Paris, 1899, in-16).

2. *Enquête*, I, 369 (M. Brunot).

3. La forme la plus ingénue de l'argument étymologique, que l'on espérait ne plus revoir, a encore été présentée aux Enquêteurs de 1899 : « On ne fait pas assez attention, leur a dit M. F. Brunetière, que le français, en dépit de tout, a ses racines dans le latin Pour celui qui ne sait pas le latin, le mot *manuscrit* ne dit rien... En sixième, on apprend l'histoire naturelle : l'effort de mémoire est considérable, et, en même temps, un peu vain, puisque l'enfant n'apprend pas le grec. Le mot *zoophyte*, qu'est-ce que cela lui représente, s'il ne sait pas le grec ? Il e t obligé d'apprendre ce mot comme il apprendrait un mot étranger. » (*Enquête*, I, 182.) — R. Frary avait dit, quatorze ans auparavant (*La question du latin*, p. 107) : « Il est assurément superflu de réfuter l'argument tiré des étymologies grecques. Personne n'a besoin de savoir d'où viennent certains mots scientifiques pour entendre ce qu'ils veulent dire ; et d'ailleurs l'étymologie serait parfois un guide ou trompeur ou insuffisant. On se sert du télégraphe et du thermomètre sans avoir fait ses études, et l'on pourrait lire Platon dans le texte sans deviner ce que c'est qu'une dose « homœopathique » ou une fermeture « hermétique ».

cice pour le futur écrivain ; l'analyse des opérations intellectuelles qu'il fait faire ne permet pas d'en douter, et personne ne le nie ; mais ce n'est peut-être pas « le meilleur » des exercices possibles, et il n'a pas, certainement, d'efficacité souveraine.

La majorité des humanistes de France, des *classicisti* d'Italie, des *scholars* d'Angleterre, et une fraction notable des « philologues » allemands, ont réduit aux raisonnements qui précèdent leur système de défense des études gréco-latines. Leur entière fidélité à la pédagogie traditionnelle, qui se fonde sur les deux colonnes de la Grammaire et de la Rhétorique, les force de s'en contenter. Mais une minorité s'est cantonnée sur une autre position. Dès la fin du XVIIIe siècle, en Allemagne, de grands esprits : Winckelmann, Herder, Lessing, Wilhelm de Humboldt, etc., ont répudié nettement l'idée que la gymnastique grammaticale et le dressage stylistique sont le tout de l'enseignement classique. D'après eux, il faut que les enfants étudient les écrits des Grecs et des Romains, non, ou non seulement, parce que le latin et le grec sont des langues synthétiques et parce que quelques-uns de ces écrits sont d'une forme parfaite, mais surtout parce qu'ils sont le miroir de la vie antique. Connaître et comprendre l'antiquité, l'organisation politique et sociale, les mœurs et les arts de l'antiquité, repenser les pensées et pénétrer « l'esprit » de cette antiquité qui est la source sacrée des civilisations modernes, c'est la condition d'une culture vraiment « humaine » et le but final des « humanités ». — Il est clair que cette conception, tout à fait révolutionnaire, a pour effet de déplacer le centre de gravité des études. L'ample et profonde littérature grecque, rejetée dans la pénombre par les *Rationes studii*, est substituée à la littérature latine ; car si l'une des deux antiquités, grecque ou romaine, mérite particulièrement l'admiration et la reconnaissance de la postérité, c'est la grecque : la romaine n'est qu'un reflet. Toute l'économie de l'école est, en même temps, bouleversée, puisque l'éducation grammaticale et littéraire, qui était le but, n'est désormais qu'un moyen : plus de chrestomathies, de florilèges, de « cahiers d'expressions » ; il ne s'agit plus d'*écrire* soit en latin, soit en grec, mais de *lire* les écrits que les Grecs et les

Latins ont laissés, afin de s'initier à la vie supérieure qu'ils ont vécue et de s'en assimiler la sève. — Comme tous les alliés sont les bienvenus pour les défenseurs d'une cause menacée, les humanistes orthodoxes n'ont pas fait mauvais visage au programme de la nouvelle « philologie classique », tel qu'il fut élaboré il y a cent ans, par les philosophes allemands : ils attribuent même, d'ordinaire, aux études classiques l'honneur des résultats que ce programme produirait peut-être s'il était méthodiquement appliqué ; mais ils n'ont pas pour cela, modifié leurs pratiques. Tout le monde sait qu'aujourd'hui, comme autrefois, on ne *lit*, dans les collèges, pendant le cours des études, que quelques pages de grec et quelques petits volumes de latin, — très peu d'ouvrages complets, presque toujours des fragments[1]. A ce régime, c'est une illusion de croire que les enfants soient en mesure de « pénétrer l'esprit de l'antiquité ». Dire que, en fait, ils le pénètrent, ce serait contre l'évidence. — Ce n'est pas tout : contre le principe même de la nouvelle « philologie classique », malgré sa belle apparence, les objections se pressent. Qu'est-ce que « l'esprit de l'antiquité » ? L'érudition et la critique modernes ont fait justice des légendes optimistes sur la simplicité, l'unité et la perfection idéales des sociétés antiques : le monde ancien fut compliqué et divers ; il a évolué ; suivant les temps et les lieux, il offre des aspects différents[2]. Mais admettons qu'il soit possible de connaître et de comprendre, à l'école, les principaux de ces aspects ; est-ce que ce sera éternellement la condition nécessaire d'une « culture vraiment humaine » ? « La nourriture de l'esprit moderne par l'esprit antique, dit M. Gaston Paris[3], a été indispensable, et je suis convaincu qu'elle l'est encore ; mais elle cessera de l'être,

1. On lit davantage dans les gymnases allemands que dans les collèges français, surtout depuis la réforme de 1892. Mais la différence n'est pas et ne peut pas être très grande.

2. Il est certain que le monde antique est aujourd'hui beaucoup mieux connu (par ceux qui le connaissent) qu'il ne l'a jamais été ; et que d'illustres humanistes d'autrefois, qui l'ont passionnément vanté, en avaient une idée conventionnelle, peu exacte ou incomplète. Chose étonnante au premier abord, mais très naturelle, c'est au moment où la science de l'antiquité classique est sur le point d'atteindre le plus haut degré de perfection possible qu'elle cesse de servir, autant que par le passé, à l'éducation publique.

3. *Enquête*, I, 81.

parce que le monde moderne se sera assimilé tous les éléments nourriciers du monde ancien. » Personne n'a jamais défini, du reste, les éléments nourriciers du monde ancien que le monde moderne ne s'est pas, dès maintenant, assimilés. « Et alors même, dit Huxley dans ses *Lay Sermons* (1870), que les littératures classiques seraient enseignées... de manière à faire voir aux écoliers ce qu'était la vie sur les bords de la Méditerranée il y a deux mille ans, et comment les anciens ont su poser les éternels problèmes, elles seraient encore, selon moi, aussi impropres à former la base d'une éducation libérale pour nos contemporains qu'il serait absurde de faire de la paléontologie le nerf de l'éducation moderne. » — Un dernier mot. Supposé que la connaissance de la vie antique soit à jamais nécessaire, est-ce en lisant Thucydide ou Curtius, Tite-Live ou Mommsen, qu'on l'acquerra, je ne dis pas vite (car il importe peu), mais bien? Supposé que l'étude des sources originales ait pour les enfants, comme elle en a pour les érudits, des vertus spécifiques, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux lire Homère et Platon tout entiers dans les bonnes traductions qui existent, que d'épeler péniblement, comme on le fait au collège, un livre ou deux de l'*Iliade* et deux ou trois Dialogues? En fait, dans la classe de Philosophie, la lecture des textes anciens est, depuis longtemps, remplacée par celle des traductions. Pourquoi ne pas généraliser cet usage? L'apprentissage de la grammaire et du vocabulaire des langues grecque et latine n'aide pas les écoliers à connaître l'Antiquité ; comme il absorbe beaucoup de temps, il se tourne pour eux, au contraire, en obstacle insurmontable ; ceux-là seuls ont intérêt à ne pas s'en dispenser qui se proposent d'être, plus tard, « philologues » de profession. La théorie allemande aboutit ainsi, logiquement, à un paradoxe : pour sauver les vieilles « humanités », elle conduirait à supprimer l'étude des langues classiques, qui en a toujours été la base[1].

Il va de soi que les réponses opposées à leurs arguments

1. Voir le rapport de la commission de la Première Chambre suédoise sur la proposition de M. Carlsson (avril 1899) : « Il n'est pas nécessaire de lire les auteurs classiques dans leur langue originale. La connaissance des langues anciennes n'est obligatoire que pour les futurs philologues. Mais ils sont si peu nombreux dans la masse des clients de l'Enseignement secondaire qu'il serait absurde de régler toute l'organisation du lycée d'après leurs besoins particuliers. »

successifs n'ont jamais entamé la confiance des défenseurs de l'humanisme. C'est le propre de la foi profonde d'être invulnérable aux objections, et de la contradiction d'exaspérer les partis pris. Mais, si grande que fût cette confiance, il a fallu se préoccuper de retenir ou de convertir les foules tièdes, indifférentes ou hostiles, que les affirmations les plus éloquentes, et même les raisons qui paraissent le plus péremptoires aux croyants, ne suffisaient pas à convaincre. Cela explique que les néo-humanistes aient été parfois ingénieux à lier la cause qui leur est chère à des causes plus générales, qui font appel à des passions plus puissantes.

Nous avons vu comment il s'est fait que la cause des études classiques fût mêlée, dans des milliers d'esprits, à celle des intérêts religieux. On s'est imaginé aussi qu'elle importait à des intérêts politiques. — Lorsque le comte Tolstoï, ministre de l'Instruction publique, transplanta dans l'Empire russe le système des études classiques (1872), ce fut pour opposer une digue aux idées subversives que l'enseignement des sciences dans les gymnases était suspect de répandre; Michel Katkoff, le célèbre polémiste réactionnaire, approuva hautement la mesure; les journaux qui la blâmèrent furent supprimés; et, pendant vingt-cinq ans, la maxime que l'Autocratie trouverait dans le vieil humanisme un instrument de salut contre le développement des idées libertaires et rationalistes, est restée un des shibboleths de la Russie officielle. — Un des avantages du système classique dont on s'est prévalu devant la Commission française de 1899 est qu'il offre « un instrument d'instruction *neutre* » : « Les auteurs anciens n'ont pas pris part aux querelles contemporaines; il y a de ce côté une véritable supériorité de l'enseignement par les langues anciennes[1]... » « Il est très difficile à un professeur impartial, mais qui pourtant a ses idées, d'expliquer un peu à fond les *Lettres provinciales*... Il est exposé à chaque instant à faire appel aux passions qui commencent à se faire jour chez les élèves, ou à donner un enseignement qui blessera les familles[2]. » Ce raisonnement à la russe n'irait à rien moins qu'à provoquer,

1. *Enquête*, I, 152 (M. Leroy-Beaulieu).

2. Ib., I, 182 (M. Brunetière).

sous prétexte de « neutralité » et de « sérénité », la suppression de toutes les choses vivantes qui ont été introduites peu à peu, dans les programmes secondaires, à côté de ce qui est mort, jusqu'à Pascal, jusqu'à Molière. Il est faible, car, si l'on veut, il y a moyen de tout dire à propos des Grecs et des Romains. Mais on voit d'où il procède. — Et n'est-il pas instructif d'entendre, après cela, les humanistes libéraux qui s'écrient : « L'étude des anciens est nécessaire à l'éducation politique? » « L'enseignement secondaire a pour objet principal de préparer à la vie publique; c'est là la raison la plus forte pour conserver l'enseignement classique[1]. » « Nous nous diminuerions, et la liberté peut-être avec nous, par la suppression radicale des études latines[2]. » Ce dernier trait est de M. Fouillée : « *Les études classiques ont toujours eu l'honneur d'être en suspicion auprès des despotismes...* Il y a dans les études classiques un souffle de liberté et de civisme, qui n'est spécialement nulle part et qui est partout, et qui demeure dans l'âme comme une force latente[3]... » Il est vrai qu'au rebours du ministre Tolstoï, le ministre Fortoul soupçonna naguère l'éducation littéraire de former des révoltés; mais il n'avait qu'un motif : c'était que les normaliens de 1848 n'avaient pas accepté le coup d'État; et, comme M. Fouillée, il oubliait les Jésuites.

Puisque la religion et la politique ont été intéressées au maintien de la pédagogie des humanistes, il serait extraordinaire que le patriotisme ne le fût pas. Il l'est. — Dans tous les pays, on vante aussi la « neutralité » des langues mortes, au point de vue patriotique. Mettre la jeunesse à l'école des littératures étrangères, vivantes et rivales, n'est-ce pas s'exposer à ce que la langue et la littérature nationales soient à la longue contaminées? D'autre part, ne serait-ce pas courir une aventure que de renoncer aux études gréco-latines, qui sont encore l'instrument universel de la culture secondaire? On dit, dans tous les pays : « Il ne nous appartient pas, à nous, de

1. Enquête, I, 327 (M. Ravaisson). M. Ravaisson cite, à ce propos, cette parole de Leibniz : « On doit pénétrer la jeunesse des sentiments généreux des Grecs et des Romains. *La mode commence à s'en passer.* Il faut y revenir. »

2. Ib., I, 388 (M. E. Bourgeois).

3. *Revue Bleue*, 1899, I, 710.

donner l'exemple; notre enseignement classique est sans doute le meilleur qui soit; il a rendu les plus signalés services à la patrie; cette malheureuse manie, qui nous est si particulière, de nous déprécier nous-mêmes, aurait dû épargner cette institution que l'Europe nous envie[1]. » Si l'on s'adresse à des populations romanes, on ajoute : « Nous avons une raison de plus que les autres pour ne pas rompre avec l'antiquité latine : elle est notre antiquité nationale. En outre, notre influence dans le monde dépend de celle que la culture latine y conserve. Si les Anglais et les Allemands instruits savent tous le français, c'est qu'ils ont « tous » commencé par apprendre le latin[2]. Par conséquent, ce qui sera fait contre l'enseignement classique sera fait contre la France et au profit des ennemis de la France[3]. »

En résumé, le néo-humanisme a utilisé pour sa défense des arguments et des forces de toute espèce. Néanmoins, il a perdu et il perd continuellement du terrain : la marche de ce recul, par échelons, lent et régulier comme le *processus* d'une maladie mortelle, sera indiquée plus loin ; mais personne n'ignore qu'il a subi des amputations, des raccommodages et des déformations, ni qu'il existe désormais, à côté de lui, d'autres types d'enseignement secondaire. A la fin du XIXe siècle, un peu plus de la moitié des jeunes gens qui reçoivent une culture secondaire en France et en Prusse, un peu moins de la moitié en Würtemberg et dans d'autres petits États, lui sont encore fidèles. C'est peu, relativement au passé. Absolument, c'est beaucoup. Mais, pour comprendre ce que ces chiffres signifient, il faut voir pourquoi tant de pères de famille se décident encore à opter pour l'enseignement « classique ». Les mobiles sont partout les mêmes. En général, le père de famille ne pense guère à la Beauté antique, à l'esprit de l'Antiquité,

1. En parlant ainsi, des humanistes français ont reproduit presque textuellement, sans s'en douter, devant la Commission parlementaire de 1899, les termes du Manifeste d'Heidelberg, lancé en 1888 par les humanistes allemands.

2. A. Fouillée, *o. c.*, p. 13. — Les anciens élèves des *Oberrealschulen* savent le français aussi bien que les anciens élèves des Gymnases classiques. Les Anglais et les Allemands instruits savent le français, non pas parce qu'ils ont appris le latin (ils ne l'ont pas « tous » appris), mais parce que le français est la langue d'un grand peuple.

3. Ib., p. 70. Cf. *Enquête*, I, 182.

aux vertus spécifiques du latin, etc. Est-il plus sensible aux considérations religieuses, politiques, patriotiques? Peut-être. En tout cas, voici sa grande raison : les études « classiques » sont, jusqu'à présent, la forme la plus honorable, — la plus distinguée, — de l'enseignement secondaire. De même qu'entre l'Enseignement secondaire et l'Enseignement primaire les règlements et les préjugés sociaux tracent une ligne infranchissable, il est entendu que l'Enseignement « classique » est socialement supérieur à l'Enseignement spécial, moderne, ou réel. On dit celui-ci plus facile ; le bruit court que les élèves d'une intelligence modeste et les professeurs de seconde qualité s'y réfugient ; il ne semble pas possible d'en douter puisque l'autorité refuse aux bacheliers « modernes » ou « réels » des droits qu'elle accorde aux « classiques » : l'entrée aux Facultés de Droit et de Médecine, par exemple. Mais, par-dessus tout, on sait que l'Enseignement moderne est à la mode dans la petite et la très petite bourgeoisie, et l'Enseignement classique dans la moyenne et dans la haute bourgeoisie. L'éducation classique est le signe extérieur d'une certaine aristocratie mondaine. Pour ce motif, les démocrates des pays scandinaves l'ont en horreur ; et il paraît qu'en Suède le candidat qui, dans un discours électoral, se permet une citation latine, perd des voix. Pour ce motif aussi, les gens du monde et les parvenus y tiennent, indépendamment des résultats qu'elle est susceptible de donner. Ce signe extérieur — qui s'acquiert à bon marché — est flatteur et commode : quand on a fait des études classiques, bonnes ou mauvaises, il est agréable d'entendre parler des « hautes garanties de l'enseignement classique », car cela confirme l'opinion que l'on a naturellement de soi-même ; si l'on a choisi une carrière encombrée, comme la Médecine ou le Droit, il est commode d'invoquer lesdites « hautes garanties » pour interdire l'accès des études professionnelles à tous ceux, quel que soit leur mérite, qui ne les présentent pas. Ces avantages subsistent, même si les résultats de l'enseignement classique sont pitoyables ou nuls. Et, en effet, c'est le signe qui est estimé ; la chose, c'est-à-dire le latin, le grec, l'antiquité, et toute la pédagogie de l'humanisme, est médiocrement prise au sérieux. Savoir ou avoir su le latin, connaître ou avoir connu l'anti-

quité n'est pas nécessaire; le bon ton exige seulement que l'on soit censé avoir appris ce qu'il est d'usage d'enseigner, depuis longtemps, aux personnes d'un certain monde. Bref, le snobisme est le dernier et le plus solide rempart des études traditionnelles[1].

Et pourtant, au fond du système de la Renaissance — objet de la foi touchante, mais un peu aveugle de quelques-uns, et du respect pharisaïque de la haute bourgeoisie, — il reste une idée incorruptible, parfaitement noble et juste. C'est que la fin dernière de l'enseignement secondaire est de former « l'honnête homme », l'homme cultivé, le « gentleman » *(feiner Mensch)*. Le collège classique ne prépare pas à tel ou tel métier pratique; il ne prétend pas fournir des connaissances immédiatement « utiles ». Il se réclame de l'idéal. — Puisque presque tous les polémistes qui l'ont récemment attaqué ont été assez malavisés pour lui en faire un crime au nom de la « Prospérité matérielle » et de l'« Utilitarisme », il convient de rappeler ici, avec d'autant plus d'énergie, que c'est sa gloire.

Une campagne violente est menée, dans tous les pays, contre l'enseignement classique, parce qu'il ne sert à rien d'utile. Avec son grec et son latin (à supposer qu'il en ait) le bachelier est, dans la vie pratique, l'être le plus désemparé. Portons donc, dit-on, la hache dans une pédagogie qui n'est bonne qu'à fabriquer des amateurs, des fonctionnaires et des gens de lettres. Le pays a besoin de citoyens actifs qui travaillent à sa grandeur économique. Mettons donc à la place d'honneur, dans les programmes, les disciplines « utiles », propres à préparer des hommes de cette trempe: que les enfants, au collège, apprennent, par exemple, les langues vivantes — instruments du commerce, — la géographie, — notamment la géographie coloniale, — et des faits scienti-

1. La forme gréco-latine de l'enseignement secondaire a été récemment introduite dans quelques pays neufs, aux États-Unis par exemple. Les amis de l'humanisme en triomphent. Mais le snobisme du parvenu est la cause de ce phénomène sans conséquence. Ce n'est pas surtout parce qu'ils le croient utile à la formation de l'esprit, c'est parce qu'ils le savent encore très estimé en Europe, qu'un certain nombre de gens du Texas et de Chicago ont adopté l'humanisme. Voir, sur ce point, A. Herzen, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, 1897, I, p. 327.

fiques. — Telle est, en substance, la thèse que prêchent, de toutes parts, non pas, comme on le croirait, les économistes et les gens d'affaires, mais des amateurs, des fonctionnaires et des gens de lettres inconsolables de ne pas avoir été aux colonies. Elle repose tout entière sur cette erreur que l'école secondaire doit enseigner à l'enfant les « choses » qu'il aura besoin de savoir, étant homme. Or, l'école secondaire ne le doit pas, parce qu'elle ne le peut pas. Il n'y a pas un pays au monde où l'on apprenne au collège les langues étrangères de manière à les écrire et surtout à les parler pratiquement, ce qui s'acquiert en six mois de séjour à l'étranger. L'adolescent est-il mieux armé pour les entreprises coloniales s'il « sait » à fond la géographie scolaire? « Un trait qui m'a frappé, dit M. J. Texte, dans toutes les écoles secondaires que j'ai pu visiter en Angleterre, c'est la très petite place qu'occupe la géographie; le peuple commerçant par excellence ne semble pas à la veille d'en faire le fond de l'enseignement[1]. » Des notions élémentaires de chimie et de physique sont des « choses » aussi complètement inutiles que le latin et le grec dans la plupart des professions lucratives.

Les défenseurs de l'Enseignement classique ont montré sans peine ce qu'il y a de grossier dans l'illusion de l'école utilitaire. Mais, chose curieuse, ils s'expriment assez souvent, eux-mêmes, comme s'ils la partageaient, lorsqu'ils parlent de ce type nouveau d'Enseignement secondaire (spécial, réel ou moderne), dont la concurrence leur déplaît. — En principe, les études dont la valeur est la plus grande au point de vue de l'éducation n'ont pas, disent-ils, d'utilité matérielle. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il existe, fort loin et fort au-dessous de l'enseignement classique, essentiellement « désintéressé », des enseignements réels ou modernes qui auront un caractère « pratique ». Si, en prenant ce caractère « pratique », l'enseignement moderne ou réel renonçait à rivaliser avec l'enseignement classique, on n'hésite pas à lui prédire, dans sa modeste sphère, les plus brillantes destinées : « Il formera, dit celui-ci, une multitude de gens capables de faire face à toutes les nécessités de l'existence[2] » ; « Il formera, dit celui-là,

1. *Revue internationale de l'Enseignement*, XVII (1889), p. 501.
2. *Enquête*, II, 251 (M. l'abbé Péchenard).

en quatre ou cinq ans, des chefs responsables pour l'industrie et le commerce, capables de représenter notre pays dans la lutte économique entre nations civilisées[1] ». — C'est beaucoup de confiance, semble-t-il, dans la vertu de ces disciplines soi-disant « utiles » dont on médisait tout à l'heure ; l'optimisme des Utilitaires proprement dits au sujet de leur efficacité n'est jamais allé plus loin.

La vérité est qu'il y a contradiction entre les notions d'enseignement « secondaire » et d'enseignement « pratique ». L'enseignement pratique est à sa place dans les Écoles spéciales, techniques et professionnelles. L'enseignement secondaire, qui est général, n'a pas à se préoccuper des applications. Quelles qu'en soient la forme et la durée, l'éducation qu'il donne est toujours d'une utilité supérieure, mais sans utilité immédiate. Car c'est toujours une culture. Pas d'enseignement secondaire qui ne soit, par définition, essentiellement « désintéressé ». Voilà l'esprit de l'ancienne pédagogie, et ce qui n'en périra pas.

Seulement, il ne suffit point que des études soient dépourvues d'utilité immédiate, prolongées, et théoriquement difficiles à improviser[2] (parce qu'elles sont censées supposer « une lente imprégnation »), pour que l'excellence en soit placée au-dessus de tout soupçon. D'autre part, les études gréco-latines ne sont pas les seules qui possèdent ces caractères. On peut donc admettre cordialement le principe des humanistes « qu'il y a des connaissances qui ne sont d'aucun usage, mais qui sont éducatrices au plus haut degré », sans conclure avec eux qu'il faut, « par conséquent », repousser *a priori* « tout ce qui tend à affaiblir l'étude des lettres antiques ». Rien n'est fait, sur ce dernier point, s'il n'est prouvé d'abord que le type « classique » de l'enseignement des collèges est combiné pour produire une culture conforme à

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 180.

2. On a cité, au nombre des mérites de la culture gréco-latine, celui-ci : « qu'il est impossible de l'improviser et de l'abaisser, comme les autres études, à des fins personnelles et utilitaires ». — En fait, les « fours » spéciaux sont chauffés pour fabriquer, en deux ans, un bachelier classique. Dans les pays anglais, « la compétition pour les *scholarships* a transformé les vieilles humanités en sciences alimentaires *(bread-and-butter studies)* ». (Rapport des *Commissioners* anglais de 1894, I, p. 135.)

l'idéal de la culture secondaire, tel que la philosophie moderne peut et doit le concevoir. Cette question nous ramène, après un long détour, au problème fondamental : « Quel est le but de l'Enseignement secondaire ? » — Quel est le but de l'Enseignement secondaire ? Nous avons vu que, pour les lettrés de la Renaissance, le but fut l'éducation du sentiment littéraire ; et nous savons que la majorité des néo-humanistes raisonnent, encore aujourd'hui, dans l'hypothèse où la solution de la Renaissance serait juste, d'une justesse éternelle. — Est-il possible de le croire ? Est-il possible que l'idéal de l' « homme cultivé » soit encore, à la fin du XIXe siècle, ce qu'il fut au commencement du XVIe, alors que l'esprit humain n'avait presque rien découvert sur l'univers ni sur soi-même ? Est-il vrai que le point de vue d'Erasme n'est pas, ne sera jamais dépassé ?

Raoul Frary a dit : « L'Enseignement secondaire a pour mission de former des hommes cultivés, et non des hommes de lettres. » Renan a dit : « Prenez garde que l'éducation ne se borne à une rhétorique creuse. » Tous les penseurs qui ont regardé en face le vieil idéal érasmien, renouvelé des rhéteurs romains et des sophistes grecs, l'ont déclaré insuffisant ou misérable ; et les Utilitaires eux-mêmes n'ont pas eu tort de le dénoncer, car si, contrairement à ce qu'ils pensent, la République n'a pas besoin que de praticiens, elle n'a que faire, en vérité, de tant d'écrivains ou d'amateurs de belles-lettres. La République, c'est-à-dire la société moderne, a besoin de luxe, mais du luxe sobre et solide d'un enseignement secondaire qui exerce à la fois chez les jeunes gens les puissances latentes d'attention, d'observation, de raisonnement et d'expression, l'esprit critique, la faculté de penser avec sincérité, et qui les prémunisse contre l'erreur. Auguste Comte a écrit : « Le but de l'enseignement est la culture méthodique de la totalité des facultés. » Il ajoute : « par le moyen de l'universalité des sciences. » Ce n'est pas à dire, naturellement, qu'il y ait lieu de substituer les « sciences » aux « lettres » comme instrument de l'éducation. Cela signifie : l'École doit initier l'écolier aux trois méthodes principales que l'esprit humain a inventées pour atteindre la vérité : la méthode mathématique, celle des sciences physiques, et la plus subtile

de toutes, celle des sciences « morales », la méthode de l'histoire et de la philologie. Les études appropriées à cette fin, aussi haute et aussi « désintéressée » que possible : l'acquisition des méthodes, sont fort nombreuses ; la « philologie classique » y peut servir, aussi bien que les « philologies » modernes, et les « lettres » n'y sont pas moins nécessaires que les « sciences ». L'important est que toutes les matières enseignées le soient philosophiquement, moins pour procurer un bagage de notions que pour fortifier l'intelligence. L'homme cultivé est celui qui a profité d'un enseignement de ce genre. Disons plutôt : « serait celui... », car l'expérience n'a jamais été tentée.

CH.-V. LANGLOIS

(La fin au prochain numéro.)

LES SŒURS BRONTË[1]

II

Dans ce beau roman de *Jane Eyre*, il y a une vingtaine de pages déchirantes, où l'héroïne nous décrit sa fuite désespérée loin de tout ce qu'elle aime, loin de l'amant qu'elle croit ne devoir jamais retrouver. Et je veux bien que ce soit là un élan vers la vertu. Mais qu'elle paraît morne et désolée, égoïste même, cette vertu faite avec les larmes de l'homme adoré! La pauvre Jane sait combien celui-là va souffrir de son abandon. Aura-t-il la force de supporter cette brusque séparation? Le laisser ainsi, sans un mot, sans espoir de retour, n'est-ce pas le rendre aux mauvaises habitudes qu'il vient justement de quitter par amour d'elle? Et elle arrive à penser, la malheureuse, que, dans certaines circonstances, l'amour du bien peut être une lâcheté. Le sort d'Éloa n'est-il pas le plus beau? Comment racheter sa propre âme aux dépens d'une âme supérieure, d'une volonté infiniment plus énergique dans le bien et dans le mal?

> Gloire dans l'univers, dans les temps, à celui
> Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui[2]!

Et pourtant elle persiste, la courageuse Jane, à fuir son amour pour embrasser son devoir. Une force intérieure la

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.
2. Alfred de Vigny.

pousse dans le désert, loin de l'abîme délicieux qui l'attire comme un asile sûr. Elle ne sait pas, dans ce moment cruel, par quelle raison elle fait un choix si douloureux. Rien en elle ne l'approuve, rien en elle ne l'estime : car la femme est odieuse à elle-même qui délaisse son amour. « J'ai abandonné mon maître, se disait Jane, et pourtant je ne puis retourner en arrière ! » Et encore : « Le bon Dieu lui-même doit m'avoir conduite par la main, car ma conscience et ma volonté étaient comme abolies dans l'excès de ma souffrance. »

Une force mystérieuse la soutient en effet. Ce « moi » moral que nous créons en nous, jour par jour, ne nous abandonne pas dans les crises suprêmes. L'âme droite, la conscience fidèle ont toujours en elles des ressources insoupçonnées, cachées sous la vie de tous les jours comme une mine d'or sous un champ de blé. Aussi Jane s'enfonce-t-elle résolument dans la solitude et dans l'humiliation. Et voilà qu'elle y trouve une douceur qu'elle n'espérait plus, des affections pures et fermes qui la secourent et qui l'élèvent... Quand on connaît à fond la vie de Charlotte Brontë, il est impossible de lire ce récit sans penser au retour à Haworth, aux deux sœurs qui avaient réconforté la triste Charlotte dans les heures si longues et si vides qui suivirent son départ de Bruxelles :

Ce qu'elles aimaient lire, je l'aimais bien; ce qui leur plaisait, à elles, me ravissait; ce qu'elles approuvaient, excitait ma vénération... Elles aimaient leur maison retirée du monde; elles avaient même une passion enthousiaste pour cette vieille bâtisse grise, pour ce jardin où à peine s'il poussait une fleur, pour leurs vastes *moors* pourprés et leurs petits prés sauvages. Je comprenais leur sentiment. Mon œil suivait avec plaisir ces contours ondoyants, remarquait ces nuances vives et singulières, notait le ton local de la mousse et de la bruyère, de la fougère et des rochers... Entre mes cousines et moi, il y avait en tout harmonie et union.

Ainsi parle Jane Eyre; et elle nous dépeint avec amour les deux jeunes filles, dont elle partage le toit :

Dans notre trio, il y avait une âme supérieure; c'était Diane (Emily)... Elle m'enseignait l'allemand, car elle aimait enseigner autant que moi j'aime apprendre. De la sorte, nos natures se complétaient et se fondaient dans une amitié des plus étroites... Tout, en

Diane, respirait une certaine autorité; on voyait clairement la force de la volonté en elle. Et moi, j'aime céder à une autorité fondée sur des principes supérieurs; quand ma conscience me le permet, il m'est doux de m'incliner devant une volonté active et dirigeante. Diane avait la voix plus douce que le chant de la tourterelle; son regard m'enchantait; tout son visage avait pour moi un prestige singulier... Mary (Anne), sa sœur cadette, n'était ni moins aimable ni moins intelligente, mais ce n'était plus cet air de puissance, ce rayonnement de bonté. Et pourtant un étranger aurait eu quelque peine à distinguer l'une de l'autre : deux jeunes filles sveltes et pâles, l'air distingué, intelligent; il les aurait trouvées toutes pareilles, sauf que les boucles brunes de Diane étaient éparses tandis que Mary portait ses blonds cheveux en bandeaux lisses.

Charlotte aimait les êtres énergiques. Comme la délicieuse héroïne de *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding, elle avait « un immense respect pour l'entendement des hommes ». A défaut d'une intelligence masculine, elle s'appuyait sur le caractère haut et ferme d'Emily... Elle avait pourtant un frère. Au fait, en rentrant à Haworth, avait-elle encore un frère? Ce Branwell instable, bizarre, vicieux, fou d'alcool, d'opium et d'amour coupable, pouvait-il compter comme tel? J'ai peur qu'alors la pauvre Charlotte n'ait commis dans son cœur le premier péché de Caïn: elle désavoua le lien de la fraternité. Elle aussi, elle s'écriait : « Suis-je donc le gardien de Branwell?... » Dans le chapitre de *Jane Eyre* que je viens de citer, Diane et Mary, si ressemblantes à Emily et à Anne, ont un frère unique, et l'on devinera l'amertume de Charlotte si l'on mesure l'abîme qui sépare Branwell Brontë du noble et sévère Saint-John Rivers. En tout, l'un est le contraire de l'autre. Branwell avait été le confident particulier de sa sœur aînée au temps, si proche encore, où elle et lui, Emily et Anne, se promenaient toute la journée sur les *moors*, les bras enlacés, en se contant d'interminables secrets. Même de Bruxelles, Charlotte lui écrivait sur un ton de bonne et cordiale affection. Hélas! elle le trouvait dans un fâcheux état! Les meilleures heures étaient celles où elle parvenait à l'oublier : placé comme précepteur dans la même maison des environs où Anne était institutrice, il n'était plus à demeure chez lui.

Charlotte ne pouvait ignorer combien Anne s'affligeait

à Thorpe Green, où Branwell cachait à peine sa grande passion pour la mère de ses élèves. Ce fut, sans doute, pour faciliter le retour de cette jeune sœur sous le toit paternel que Charlotte et Emily reprirent, un peu mollement, leur ancien rêve d'un pensionnat de demoiselles. Charlotte parvint à s'y intéresser; elle fit imprimer et distribuer des prospectus. On aime toujours le travail quand on est malheureux. Mais encore faut-il qu'on arrive à travailler, et, ici, ce n'était guère le cas. Personne ne semble avoir lu les prospectus, personne n'envoyait une bonne réponse aux lettres. On trouvait Haworth bien à l'écart, bien éloigné des bons professeurs, bien sauvage aussi. Et, en effet, cette maison humide, située entre un cimetière et un marais, ne devait guère sourire aux personnes qui n'avaient pas les raisons des Brontë pour la chérir. Puis, les trois sœurs manquaient vraiment trop de prestige, d'influence. On les connaissait bien peu, en somme, ces misses Brontë!

Charlotte et Emily avaient une seconde corde à leur arc. Depuis leur séjour à Bruxelles, elles avaient pris, en quelque sorte, conscience de leur supériorité. Écrire! voilà l'idéal. Leurs devoirs n'avaient-ils pas fait l'admiration de leurs professeurs, là-bas? Depuis leur petite enfance, n'avaient-elles pas cultivé comme une joie et comme un passe-temps l'art charmant de créer un monde imaginaire? Et il leur semblait, dans leur solitude, que la gloire leur faisait signe.

M. Shorter a publié tout récemment un fragment d'Emily Brontë daté du 30 juillet 1845. C'est un bref compte rendu de l'état et des projets de la famille : tous les trois ou quatre ans l'étrange fille sortait de son rêve, prenait une de ces sortes d'instantanés, puis rentrait au pays des chimères.

A présent, je ne pense plus à notre projet de pensionnat, aucune de nous trois n'en sent plus le désir. Pour l'instant, nous avons assez d'argent et je pense que nous en aurons plus encore. Nous allons bien, à l'exception de mon père, qui a mal aux yeux, et de mon frère, qui se portera mieux, j'espère, et se conduira mieux à l'avenir. Quant à moi, mon existence me plaît. Je suis moins indolente qu'autrefois, tout aussi solide et vaillante. J'ai appris à vivre au jour le jour sans désapprendre la continuelle inquiétude de ne pas arriver à faire ce que je voudrais faire. Mais, somme toute, si personne n'était moins contente ni moins optimiste que moi, le monde ne s'en trouverait pas plus mal... Je compose en ce moment

un volume sur la première guerre des Gondals. Anne en fait autant : aussi longtemps que ces coquins nous amusent, nous ne les abandonnerons sûrement pas !

Ce ne sont encore là qu'enfantillages. Toujours enveloppée de son nuage, Emily vivait dans un monde épique :

Nous sommes allés l'autre jour, avec Anne, à York, écrit-elle. Nous étions Ronald Macalgin, Henry Angora, Juliet Augustina, Rosabella Esmaldan, Ella et Julian Egremont, Catherine Navarre, et Cordélia Fitzaphnold, échappés des palais de l'instruction, et poursuivis par les républicains dans notre fuite vers l'armée royaliste.

Ces noms ronflants et sonores, ces aventures romanesques, suffisent à cette grande enfant, Emily ; mais déjà Anne travaille en secret à un roman dont le titre seul indique le progrès d'un esprit ayant subi le contact de la réalité. Ce roman inconnu s'appelait : *Épisodes dans la vie d'un individu.*

Et Charlotte, que faisait-elle? « Charlotte veut s'en aller, écrit Anne dans son journal. Charlotte voudrait bien trouver une place d'institutrice à Paris. Partira-t-elle?... » Non, Charlotte ne partira point. Elle trouvera un autre remède aux souvenirs trop cuisants du passé, à la monotonie terne et morne du présent. Cette même imagination poignante, qui renouvelle la plaie, assurera pourtant sa guérison. Elle aussi, petite Anne ! écrit en secret certains « épisodes dans la vie d'un individu... »

Étrange nature que celle d'une âme lyrique ! Il n'y a certes pas de sensibilité dont la souffrance soit plus cruelle. Mais au fond de tout poète lyrique, dût-il écrire en prose, il y a quelque chose qui accueille la souffrance avec une curiosité impie, quelque chose qui l'examine et l'approfondit sans crainte, presque, dirai-je, avec une anxiété curieuse de n'en rien laisser échapper : — car cela servira plus tard, à l'œuvre inédite à laquelle un artiste travaille toujours. « C'est donc ainsi que l'on souffre, se dit-il ; c'est donc ainsi que l'on meurt? » Son expérience, et surtout la plus déchirante, lui est infiniment précieuse : car il ne comprend rien, n'assimile rien de l'univers que ce dont il est saturé, chargé à l'excès, par cette expérience personnelle. Incapable de saisir ce qui ne le touche

pas lui-même, il peut à son tour faire vivre, toucher, sentir ce que lui-même a vécu, touché, senti. Et ce que l'existence nous apporte, à nous tous, de bon et de mauvais, de noble et de médiocre, il le mêle dans son cœur avec un philtre magique — que dis-je ! avec un or immortel — et il en fait une chose transfigurée dont la contemplation le console. S'il faut souffrir, mourir, descendre aux enfers, il le veut bien ; mais vous ne l'empêcherez pas de calculer l'exacte épaisseur des ombres dans ses limbes, ni d'apprécier la nuance précise du crépuscule éternel qui l'entoure.

Cette analyse instinctive du tourment le plus sincère, Charlotte la pratiquait, pour ainsi dire, de naissance. Elle était de ceux pour qui l'émotion inexprimée reste une émotion incomplète. Si, dans cette combinaison de notre âme et de la réalité que nous appelons l'expérience, l'artiste lyrique est celui qui file dans sa trame le plus possible de lui-même, le moins possible des faits extérieurs, alors Charlotte Brontë fut un poète lyrique au premier chef. De son amour mort-né, de son séjour à Bruxelles, de tout ce qu'elle avait vu et senti rue Isabelle, elle fit un petit récit charmant : *The Professor*, qui allait devenir la première ébauche de son grand roman, *Villette*. Je ne sais pourquoi l'importante maison Smith et Elder refusa cette jolie nouvelle : elle était, j'imagine, trop courte pour s'imprimer en trois volumes, selon la loi d'airain de l'époque. En tout cas, frappé par la force et la spontanéité de ces quelques chapitres, l'éditeur, tout en renvoyant à Charlotte son manuscrit, lui demanda un roman plus important, si elle pensait pouvoir l'écrire.

Il ne savait pas qu'il s'adressait à un auteur ayant déjà vu le feu. En effet, pendant que le pauvre *Professor* faisait le tour des éditeurs londoniens, les sœurs Brontë venaient de publier, à leurs frais bien entendu, un minuscule volume de vers, trésor aujourd'hui rarissime. J'ai tenu dans mes mains l'exemplaire d'Emily ; dans ce petit volume que deux personnes tout juste s'avisèrent d'acheter, les poésies d'Emily sont les seules à lire. Pleines d'une pensée abstraite et sévère, belles dans la concision rigide de leur forme, elles demeurent, elles demeureront un des ornements de l'anthologie anglaise. Un esprit singulièrement hardi s'y m'eut, avec

inexpérience, mais non sans une noble simplicité. Charlotte, dès le premier moment, reconnaissait la supériorité de sa sœur, mais les rares comptes rendus qui parurent du petit volume signalèrent surtout la note sentimentale de l'aînée.

Ne pensez pas que ces jeunes filles timides osèrent signer de leur nom un volume de poésies. Elles s'abritèrent sous ce joli nom de Bell, si fréquent dans les provinces du Nord, en prenant chacune un de ces prénoms sans sexe tirés ordinairement du nom de famille maternel, communs dans le Yorkshire et le Lancashire : Ellis Bell, c'était Emily ; Currer Bell, Charlotte ; Acton Bell, Anne. Currer se trouvait à Manchester avec son père quand la lettre de MM. Smith et Elder lui parvint au mois d'août 1846. Le soir même, elle commence le roman demandé : c'est *Jane Eyre*.

M. Brontë était à Manchester pour faire soigner ses yeux ; il venait d'y subir l'opération de la cataracte. Certes, il ne se doutait pas que sa petite infirmière allait profiter de cette expérience pour en tirer le dénouement d'un des plus beaux romans anglais du siècle, — dénouement que Mrs. Browning, à son tour, emprunterait pour terminer *Aurora Leigh*.

Voilà, peut-on dire, une opération bien exploitée. Mais dans ce livre, écrit avec la passion triomphale de l'artiste enfin sûr de lui-même, Charlotte allait verser tout son passé : les tristes jours de Cowan's Bridge ; son amour malheureux et impossible, sa fuite, son effort désespéré vers le bien ; toutes les rancœurs de sa vie de gouvernante ; et l'horreur de cette nuit où Branwell, ivre-mort, mit le feu à son lit et manqua d'incendier le *parsonage* ; — la cécité de son père ; et tout son cœur, et toute son âme ! Ah !... elle ne ménageait rien ! De même Benvenuto Cellini jetait dans la fournaise tous ses ustensiles d'étain pour augmenter l'alliage dans la fonte du *Persée*.

*
* *

Jane Eyre eut tout de suite un succès brillant, étourdissant et orageux. Qui était ce Currer Bell dont personne ne connaissait le nom ? Tant de verve, de passion, d'audace et d'originalité ravissaient la moitié du public en scandalisant

l'autre. Ce livre, écrit dans un *parsonage* du Yorkshire par la plus irréductible petite conservatrice de toute l'Angleterre, fut accueilli à Londres, dans un milieu libéral pourtant, comme une œuvre presque révolutionnaire et presque athée. On crut y voir la main d'un impitoyable renverseur de trônes et d'autels. Mais, qu'on blâmât *Jane Eyre* ou qu'on l'admirât, tout le monde se l'arrachait. Il faut avoir habité un peu longtemps l'Angleterre, pour savoir ce qu'est la puissance de l'engoûment. C'est la popularité passée à l'état de paroxysme, — nous l'avons vu récemment pour M. Rudyard Kipling, — la popularité avec son envers, naturellement, la rancune, la jalousie et le dénigrement.

Comme lord Byron, notre petite Charlotte, un matin, se réveilla donc célèbre. Mais à l'exception de ses sœurs, personne à Haworth n'en savait rien. Le directeur de l'auguste *Quarterly Review* affirmait que *Jane Eyre* était certainement écrit par un homme du peuple. *Wuthering Heights*[1] (le roman d'Emily) et une nouvelle par Acton Bell ayant paru presque en même temps, cet homme perspicace crut pouvoir déclarer que les frères Bell étaient trois jeunes tisserands habitant les environs de Manchester. Pourtant, dans cette revue même, le critique chargé du compte rendu attribua *Jane Eyre* à une plume féminine. Et dans les salons de Mayfair[2] on se disait tout bas que ce livre, aussi charmant que choquant, était l'œuvre d'une jeune personne, fort intelligente sans doute, mais en fait de vertu, nullement une Agnès, et très disposée à jouir de sa liberté avec une hardiesse assaisonnée de génie. On alla jusqu'à dire que ce Currer Bell avait été autrefois institutrice chez M. Thackeray, dont tout le monde savait la lamentable histoire, — sa femme enfermée depuis des années dans une maison de santé ! On reconnaissait dans Rochester le portrait de ce géant sarcastique et mordant. Et Jane Eyre, évidemment n'était autre que Becky Sharpe, l'héroïne de *la Foire aux vanités*, toute menue, petite, candide et perverse, avec ses grands yeux verts, sa laideur intéressante et ses aventures de cœur. — C'était à cette personne sans pruderie qu'on attribuait le roman.

1. *Hauteurs orageuses.*

2. Le « noble faubourg » de Londres.

A cent lieues de Londres, dans son vallon sauvage, Currer Bell ne soupçonnait rien de ces vilains bruits auxquels son cœur généreux allait donner la plus effroyable consistance. Au mois de décembre 1847, parut la seconde édition de *Jane Eyre* avec une dédicace à Thackeray, dédicace passionnée où, sur le ton lyrique, le pauvre Currer célébrait « ce prophète, cet aigle, cet orage, ce grand génie réformateur ». En écrivant à l'auteur inconnu de *Jane Eyre* pour le remercier d'un hommage imprévu, Thackeray ne put se retenir de lui communiquer les bruits qui avaient cours à Londres et remettaient en mémoire au public les plus douloureuses circonstances de sa vie privée : et voilà Charlotte atterrée, se confondant en excuses, se désolant d'avoir blessé involontairement l'écrivain qu'elle admirait le plus, le seul homme, peut-être, qu'elle désirât connaître.

J'imagine que cette première impression, si pénible, a dû laisser après elle une sorte de gêne indéfinissable. Appelés à se rencontrer à peine trois ans plus tard, Thackeray et Charlotte Brontë, tout en s'estimant à leur vraie valeur, ne se sont pas sentis pénétrés de cette profonde amitié qui aurait été, pourtant, si bienfaisante à l'un comme à l'autre. Ce qui manquait le plus à notre héroïne dans sa vie étroite, c'était le commerce d'un grand esprit. Thackeray, comme Rochester, vivait en marge de la vie, et, ne pouvant plus se marier, se réfugiait en de charmantes amitiés féminines. Mais les agréables femmes qui devaient lui poser le personnage de Laura Pendennis ou d'Amelia Osborne n'étaient remarquables ni par le cerveau ni par le cœur. Combien nous y aurions gagné si Thackeray avait pu entrer dans un monde féminin où la pensée et le sentiment se seraient trouvés à sa hauteur ! Et l'homme supérieur aurait bien mérité de sa génération qui aurait su libérer le talent de Charlotte Brontë, comprimé parfois et presque étiolé dans une gangue de préjugés vieillots et puérils.

Mais, pendant que le monde des lettres s'occupait vainement à rechercher l'identité de Currer Bell, celui-ci, toujours ignoré, vivait sans bruit dans sa triste maison des tombes, moins affligé de la monotonie de son existence que du terrible imprévu qu'y jetaient le caractère et la maladie de Branwell. Dans sa conduite envers son frère, Charlotte allait montrer

impitoyablement la rigidité de ses principes. Forte contre elle-même, elle était non moins forte contre lui. Les sources de l'amour et du pardon semblaient taries en elle. Pour les siens comme pour elle-même, elle aurait voulu une existence noble, élevée, digne; elle était inexorable pour le malheureux en qui la sensibilité maladive l'emportait à ce point sur la conscience et sur l'honneur. Il n'y avait pas, pour elle, d'objet plus méprisable que ce frère, naguère tant aimé. C'est d'après lui qu'elle dessine la terrible Mrs. Rochester, la femme alcoolique et démente du fiancé de *Jane Eyre*.

Ce caractère choque et blesse, je le conçois, — écrit-elle à son éditeur [1]. — Mais, hélas, je suis payée pour savoir que de tels caractères se trouvent dans la nature. Il y a une phase de la folie que l'on pourrait appeler l'aliénation morale. Dans ces moments-là, tout ce qu'il y avait de bon, ou même d'humain, disparaît de l'esprit malade. Celui qui souffre de la sorte est véritablement possédé par un démon : son seul but est de nuire, de blesser, de détruire et d'exaspérer. Pour faire le mal, il dispose d'une énergie et d'une ingéniosité surhumaines. L'air, le regard, sont changés, paraissent *démonisés*. Et il est vrai que le sentiment inspiré par une telle déchéance devrait plutôt être la pitié. Et il est vrai que cette pitié, moi, je ne l'ai pas connue. Dans mon portrait, j'ai trop insisté sur l'*horreur* que peut produire un spectacle pareil. Disons, pour pallier cette dureté, que, chez Mrs. Rochester, la démence résulte d'un passé lourd de péché. Mais le péché lui-même n'est-il pas, lui aussi, une sorte de folie? Les âmes supérieures le considèrent comme tel et ont de la compassion pour cet égarement.

Il est évident que Charlotte fait, ici, un retour sur elle-même. Elle se reproche son manque de tendresse envers le malheureux Branwell, ivrogne endurci, buveur d'opium, candidat tout au moins à la folie. Branwell avait dû quitter Thorpe Green; Charlotte le côtoyait à toute heure dans les pièces étroites du *parsonage* ; et elle eut le triste courage d'ignorer le voisinage de ce cadavre moral : pendant près de deux ans elle ne lui adressa jamais la parole. Branwell était bavard et vantard : malgré ce silence, il s'épanchait en protestations d'amendement, en d'intarissables confessions. Charlotte eut alors le sourire fulgurant et sceptique de l'ange gardien qui se sépare, las enfin, d'une âme irrévocablement réprouvée.

1. *Charlotte Brontë and her circle*, by Clement Shorter.

Heureusement, l'ange gardien était ailleurs. Branwell avait une autre sœur, non moins forte, et sans amertume, pour qui le mal et le malheureux se confondaient dans une même divine compassion. Saluons l'âme vraiment supérieure dont Charlotte proclame la noblesse indulgente. Nous aussi, nous la connaissons : c'est Emily Brontë.

*
* *

« Quelle était la religion d'Emily Brontë ? » demandait un jour Mrs. Gaskell, fort intriguée ; mais on se garda bien de lui répondre à ce sujet. « C'était un esprit abstrait, théorique », dit Charlotte en parlant de cette sœur adorée. « C'était une païenne », dit assez brutalement le critique de la *Quarterly Review*.

Emily évitait de braver les idées villageoises dont elle avait peut-être à souffrir. Elle ne demandait aux autres qu'une parfaite sincérité sans exiger une très grande étendue d'esprit. Elle se conformait elle-même aux pratiques de ce culte dont son père était le prêtre et dont l'autel la nourrissait. Mais dans sa vie et dans ses écrits, dans ses poésies surtout, elle se sent affranchie de cette contrainte extérieure et laisse deviner une force, une indifférence et une liberté extrêmes. Et nous nous rappelons la phrase de Charron : « Jamais pyrrhonien ne sera hérétique ! » Emily Brontë fut entièrement possédée par l'idée du divin ; elle vivait dans la contemplation de l'Univers ; mais elle croyait sans dogmes : on voit là un mélange singulier de foi et de scepticisme, et, mise en face des préjugés de clocher dont elle avait le mépris et le secret dégoût, elle paraît, en effet, quelque peu pyrrhonienne.

Le Dieu qu'elle célèbre dans ses vers et dans mainte page de son roman, c'est moins encore ce Dieu d'amour que chérit tout cœur chrétien qu'une divinité vague, éternelle et innomée, adoré surtout sous les espèces du mouvement et de la liberté... Liberté ! c'est le mot qui revient toujours, comme un refrain, sous la main de cette étrange Emily Brontë, pour qui, en effet, la liberté était non seulement une passion, mais l'unique passion. Ce qui est libre en elle voudrait toujours s'échapper des liens de la mortalité, vou-

drait, comme elle a dit, « se libérer enfin de sa propre influence » et s'abîmer dans l'esprit qui « d'un immense amour anime l'éternité, qui pénètre et se répand partout, qui transforme et soutient, dissout, crée, suscite; — en qui, la terre et l'homme eussent-ils à jamais disparu, et les soleils et les mondes, pourvu qu'il demeurât lui seul, la somme de l'existence existerait encore ! »

With wide-embracing love
Thy spirit animates eternal years,
Pervades and broods above,
Changes, sustains, dissolves, creates and rears.
Though earth and man were gone,
Though suns and universes ceased to be,
And Thou wert left alone,
Every existence would exist in thee.

Notre vraie vie et notre meilleure prière, c'est la conscience de notre rapport avec ce Tout immense qui nous contient et dont rien ne peut nous séparer. Comme Faust. l'ignorante Emily a deviné que la fin de l'homme ici-bas, c'est de vivre, non en lui-même, mais dans le Tout, le Bien, le Vrai.

Im Ganzen, Guten, Wahren
Resolut zu leben.

« Mais surtout « *im Ganzen* » ! ajouterait Emily. Et je me rappelle une page de *Wuthering Heights* : « Si Heathcliff mourait, s'écrie l'héroïne, *l'univers me deviendrait étranger !* » Cri sublime, qui rappelle celui de saint Paul, abîmé dans le tréfonds de la misère morale, « aliéné de Dieu ».

C'est là le génie de la nature puisé à sa source, sondé dans toute son immensité; c'est le culte pratiqué par les philosophes, par un Spinoza ou un Renan; c'est là aussi la religion humble et populaire des béguards, des fratricelles, des libertins, des quiétistes, vieux rêve qui a toujours hanté le sommeil inquiet d'un monde inachevé, mais que nous ne nous attendions pas à retrouver dans un *parsonage* anglican du Yorkshire. Le paradis que l'on chantait dans l'église attenante à sa vieille maison grise n'avait rien pour séduire l'esprit d'Emily Brontë. Dans une des pages les plus remarquables de son roman, l'héroïne décrit un cauchemar terrible.

La voilà morte, au paradis, assise parmi les anges qui font leur musique ineffable. Et elle sanglote, se désole, se lamente, prise de nostalgie pour le vaste monde éternel de la matière. Si bien que les immortels, irrités, rejettent brusquement la petite païenne; et la voilà qui se réveille, toute étourdie de joie, seule, la nuit, au milieu des landes immenses, une avec le vent et les bruyères et les étoiles au ciel, — la petite sœur de tout ce qui est.

Un tel culte a ses grandeurs, une liberté qui enchante, une magnifique indifférence à soi-même; il n'a rien de tendre. Et, sous certains rapports, il est vrai que la noble Emily n'était pas tendre. Elle n'a jamais remarqué personne en dehors du cercle familial le plus étroit; elle n'a jamais eu ni amie intime, ni ami d'aucune sorte; elle n'a jamais rêvé d'un homme. Vierge jusqu'à la fibre la plus secrète de l'âme, elle nous apparaît comme une inviolable Brunehilde, isolée sur son rocher au milieu de landes inaccessibles à la faux et à la charrue. Mais non, je vois plutôt en elle la froide Artémis, si bonne pourtant aux petits des fauves, « trop faibles pour suivre », et tendres comme la rosée : — ἃ καλὰ εὔφρων δροσόεσσιν ἄεπτοισ. Elle recueille dans ses mains quelque petit lièvre blessé, elle panse ses plaies avec une douceur experte; elle ramasse les oiseaux tombés du nid et les rapporte chez elle, — et comme, tout en les soignant, elle leur dit mille choses très bas, la vieille Tabitha s'étonne et s'écrie :

— On dirait que les oiseaux vous entendent, miss Emily!

Et elle de répondre :

— Soyez bien sûre, vieille Tabby, qu'ils m'entendent!

Voilà l'Emily qui soigne Branwell Brontë, qui prend sur elle les plus lourdes tâches du ménage, parce que la cuisinière est devenue à moitié impotente et qu'il ne faut pas la renvoyer. Elle ne connaît pas, cette Emily, les saintes indignations de sa sœur. « Pourquoi, dit-elle dans une de ses poésies, pourquoi mépriserais-je le faon parce qu'il manque de courage, le lièvre parce qu'il n'affronte pas la mort, le loup décharné, pour sa laideur féroce?... » Les vicieux, les coupables, les dégénérés n'ont pas choisi leur triste nature. Plaignons-les!

C'était donc Emily qui s'occupait de Branwell. Elle paraît

avoir eu pour lui une réelle affection. Peut-être, se disait-elle, après Gœthe : « Il n'y a qu'à ne pas chercher des raisins sur les épines et des figues sur les chardons, et alors tout est parfait. » Elle se plaisait à reconnaître en lui une certaine chaleur de cœur, quelque chose d'aimable et de séduisant, un mouvement vif de la sensibilité : elle ne lui demandait rien d'autre. Peut-être cette sœur énergique l'aimait-elle d'autant plus qu'il était faible. Décidément, cette femme-poète n'avait aucun des travers de sa race : elle était ménagère, elle était pratique, elle savait admirablement faire abstraction d'elle-même et se dévouer aux autres. La voilà, nuit après nuit et presque toutes les nuits, qui veille seule dans la salle basse. Depuis longtemps déjà la famille est couchée, sauf son frère : lui est dehors, il boit avec des camarades à la taverne du *Taureau noir*, où l'on adore *t'vicar's Patrick*, — « le Patrick à M. le pasteur. » — Enfin très tard, elle l'entend trébucher parmi les tombes ; elle se lève, ouvre la porte, le soutient et l'éclaire. Une nuit, il met le feu à ses draps : c'est Emily qui se lève, l'arrache, à demi asphyxié déjà, d'entre les flammes et la fumée, et, le traînant loin du danger, couche le malheureux, ivre-mort, dans son propre lit de jeune fille.

Branwell était d'une constitution trop faible pour résister à de tels excès : l'alcool avive les ardeurs de la phtisie galopante. Le malade paraît aller mieux un moment, se transformer, devenir bon, sensible au moins ; et, le 24 septembre 1848, il meurt presque subitement. C'était surtout Emily qui l'avait soigné. A peine un mois plus tard, elle aussi se met à tousser, à pâlir, à maigrir d'une manière inquiétante.

Cependant, à Londres, on menait grand bruit autour de la triomphante *Jane Eyre*, on parlait même de *Wuthering Heights*, où se voyait, disait-on, la griffe du lion ; — cette griffe, il faut l'avouer, ne remporta qu'un franc succès de scandale, mérité par les jurons grossiers, la violence et l'âpreté d'un livre qui sort de toutes les règles comme de toutes les convenances. Presque tous les personnages de *Wuthering Heights* sont déments ou démoniaques, à l'instar de Branwell Brontë, mais il y règne le souffle d'une imagination extraordinairement libre et puissante. La fin de ce roman sera toujours admirée... Le parvenu Heathcliff, tyran de la contrée, ayant réduit à

un état de quasi domesticité les deux familles qu'il vient de supplanter, se voit arrivé à toutes ses fins, fort de tous ses moyens, quand une étrange maladie s'empare de lui. Peu d'âmes, même nobles, sont assez fortes, peu de cœurs assez profondément tendres, pour vivre toute une vie d'un sentiment unique; Heathcliff, tout sombre et cruel qu'il est, n'a jamais aimé que Catherine Earnshaw, la femme de son rival. Elle est morte depuis dix-huit ans ; mais pour lui elle n'est pas morte. Le monde ne contient plus, au contraire, que la disparue. Elle est toujours près de lui, mais pas tout près cependant. Elle est sur le point de parler, et pourtant elle ne dit rien. Elle lui fait signe, et il quitte hâtivement la table familiale pour la suivre dehors, sur les landes semées de pierres et couvertes de ronces, pour la suivre toujours en vain. Les visages les plus ordinaires, les mieux connus, se transfigurent subitement et lui ressemblent au moins le temps d'un éclair. Épuisé par l'attente d'un bonheur irréalisé, le redoutable despote succombe à la torture d'un espoir incessamment renouvelé, sans autre punition que celle qui jaillit du fond de son cœur et du meilleur de son cœur: — car pour Heathcliff comme pour nous tous, l'éternité sera un immense asile.

Cette singulière histoire ne laisse pas d'effaroucher l'auteur même de *Jane Eyre*. Dans l'exquise préface qu'elle devait écrire un an plus tard, pour la seconde édition du roman de sa sœur, elle explique ce qu'il a de violent et d'inachevé :

Ma sœur ne connaissait les habitants du pays que dans la mesure où une nonne recluse peut connaître les villageois qui passent devant la grille du couvent. Elle était singulièrement timide, les circonstances confirmaient ses goûts de solitaire. Elle ne passait le seuil de sa maison que pour aller à l'église ou bien pour aller se promener dans la montagne. Pour les bonnes gens qui l'entouraient, elle avait un sentiment de grande bienveillance, mais elle ne cherchait pas à les fréquenter ; il était bien rare qu'elle échangeât quelques mots avec eux. Et pourtant elle les connaissait, eux et leurs histoires, leurs façons d'agir, et jusqu'à leur tour d'esprit et leurs habitudes de parole. Elle n'ignorait rien de ce qui se passait dans la contrée, mais elle le savait d'une façon détachée, abstraite. Son esprit, plus sombre qu'enjoué, son imagination moins légère que vigoureuse, insistait sur ces épisodes tragiques et navrants, tels qu'il en existe dans les

annales secrètes de tout pays sauvage et écarté. Et c'est là ce qu'elle retenait de la réalité.

A présent, nous acceptons *Wuthering Heights* sans demander tant d'excuses. Il est vrai que nous y voyons les bons toujours faibles, les méchants toujours puissants, et d'une rudesse, d'une cruauté tortueuse et raffinée, telle que notre vieux monde, un peu adouci par l'âge, n'en montre plus dans ses heures de paix et de régularité sociale. Mais ce sont, malgré tout, ces faibles qui triomphent ; le bien y a quand même le dernier mot. Et puis, nous autres, en lisant *Wuthering Heights*, nous savons d'avance dans quel monde de violence romantique nous allons entrer. On était moins prévenu en 1848 :

Ce soir (écrit Charlotte à son éditeur pendant l'automne de cette année douloureuse), comme Emily allait un peu moins mal, j'ai voulu la distraire en lui faisant la lecture de la *North American Review*. Mon Dieu, quelle terrible famille que ces Bell ! Peut-on écrire des livres aussi effrayants !... J'étais donc assise entre mes deux sœurs, à notre foyer paisible, mais devenu assez triste. Et je regardais, à tour de rôle, ces deux auteurs féroces. Ellis, « cet homme d'un rare talent, mais opiniâtre, brutal et morose », s'appuyait dans son grand fauteuil, respirant avec peine ; il est bien pâle, bien défait, maigre à faire pitié. Le rire n'est pas dans ses cordes, mais il suivait ma lecture avec un sourire tour à tour altier ou simplement amusé... Acton, cependant, s'appliquait à des travaux de couture. Acton n'est guère d'un naturel bavard. Toute cette rhétorique ne lui arrachait qu'une exclamation de placide étonnement à se voir tellement noir et formidable.

L'énergique Emily ne pouvait pas accepter d'être à charge aux autres : il y a une douceur dans la lassitude et dans l'abdication que les âmes très fortes et tendues ne connaissent guère ; Emily mourante s'obstinait à terminer la tâche quotidienne. De ses yeux qui se voilaient, de ses mains tremblantes, de son cœur défaillant, elle exigeait impitoyablement leur service de tous les jours.

Elle est stoïque envers son mal, — écrit Charlotte, — elle ne cherche ni ne veut accepter aucune marque de sympathie. Vouloir l'aider, c'est l'offenser. Elle ne renonce à aucune de ses occupations. Et nous voilà, nous autres, condamnés à la voir se surmener, se briser devant nos

yeux. Et nous n'osons rien dire ! Et sa vie nous est précieuse comme le sang de nos veines. Pour moi, les jours où elle va moins bien, le soleil s'efface du ciel. Une certaine raideur dans sa nature puissante et singulière ne fait que m'y attacher d'autant plus.

Ces lettres nous laissent voir dans le cœur de Charlotte. Elle ne peut accepter la pensée qu'une telle compagne, si forte jusqu'au seuil de la mort, va bientôt la quitter. Pour toutes les petites choses de la vie habituelle, Emily était le pilier de la maison, sur qui tout reposait. Avec cela, une intelligence si profonde et si large, une bonté si réelle ! Charlotte n'a jamais aimé personne au même titre que cette sœur adorée. Elle oubliait volontiers son propre talent, en plein triomphe, pour parler du génie ignoré de sa sœur. Selon elle, la vraie voie d'Ellis Bell était la critique :

Ellis est surtout un théoricien, — écrit-elle à son éditeur (et peut-être à ce moment même la toux profonde d'Emily résonnait dans la maison étroite). — Vous verrez ce qu'Ellis fera le jour où il se produira comme *essayist*, Il n'aime guère le spectacle du monde, — surtout du monde artificiel des grandes villes, — il y tourne le dos non sans dédain, non sans dégoût. Mais parfois il lance, comme ça, des idées qui me paraissent peu pratiques, mais infiniment audacieuses et originales.

Rappelons-nous que le professeur Héger allait dire à peu près la même chose à Mrs. Gaskell. Il louait chez Emily l'esprit logique, la puissance de déduction, la faculté de l'hypothèse juste et féconde. « Elle aurait dû être historien, s'écriait-il. Elle aurait dû naître homme ; — elle serait devenue un grand navigateur ! »

Pas une page ne nous reste pour justifier de telles prédictions. Emily n'allait enrichir ni l'histoire, ni les lettres, ni la science. Elle allait mourir. Et sans doute elle aurait dit que cela importait peu, puisque tout ce qui constitue notre monde est échangeable : l'Ensemble seul est éternel et c'est l'Ensemble seul qu'il faut adorer. *Solus enim nullum suorum amittit, cui omnes in illo cari sunt qui non amittitur*[1]. Mais si de telles pensées sont puissantes contre les terreurs

1. Seul, en effet, celui-là ne perd aucun des siens à qui tous sont chers en celui qu'on ne perd pas.

de la dissolution suprême, elles sont moins efficaces lorsqu'il s'agit de consoler ceux qui voient leur amour, leur espoir, leur idole arrachée à leurs bras. Le 15 décembre 1848, Emily se levait comme les autres jours, s'habillait sans accepter qu'on lui vînt en aide, et lentement descendait les marches qui menaient de sa chambre à la salle basse, où Charlotte écrivait une lettre, où Anne s'occupait à quelque ouvrage de femme. Elle aussi, elle veut prendre son aiguille. Mais voilà que la tête lui tourne; elle étouffe... — « Elle est vraiment trop intraitable », écrivait en ce moment la pauvre Charlotte à son amie... La crise devient plus forte. Et subitement, devant les affres de l'heure dernière, tout ce beau dédain se met à fondre : « Envoyez chercher le docteur, — soupire Emily vaincue. — *Maintenant*, je consens, je veux bien le voir... » Hélas! il est trop tard. Elle ne respire plus. Elle se dresse de toute sa hauteur et, s'appuyant fortement d'une main au dossier du canapé, elle se tient un instant debout, droite sur ses pieds. Et dans cette ferme attitude, elle rencontra la Mort.

***

Les héros ne meurent jamais : ceux qui les adorent n'acceptent point le sort commun pour ces êtres surnaturels. Toutes les religions, toutes les mythologies ont leurs légendes de ressuscités. Comment admettre que les esprits d'élite s'éteignent en nous quittant? Les Afghans reconnaissent les saints de leur tribu à ce qu'ils grandissent dans leurs tombes. Il n'y a pas de meilleur signe, en effet, pour reconnaître une âme supérieure.

Emily Brontë a grandi dans sa tombe, plus qu'aucun écrivain anglais de son temps. Mais ce n'est pas là ce que je voudrais dire. Sans attendre ce beau triomphe final, sous le premier coup d'un deuil imprévu que le cœur rejetait dans une révolte sublime, l'amour et l'enthousiasme de Charlotte donnèrent l'immortalité à la sœur qu'elle pleurait. Son art devient plus fort que la Mort. Et tandis qu'elle écrit, à cinquante pas de l'église où Emily dort son dernier sommeil, voilà qu'elle la fait revivre, dans sa grâce cavalière, avec sa démarche légère, nonchalante, infatigable. Oui, c'est le même

bon sourire indulgent, les mêmes grands yeux pleins de rayons, et voici les beaux cheveux bruns maintenus simplement par un peigne d'écaille. C'est elle ! Mais c'est Emily telle que sa pauvre aînée aurait voulu la voir : belle, bien portante, heureuse, riche, puissante, aimée, comblée de tous les dons de toutes les fées : une Emily transformée par le cœur passionné de celle qui survit. Contemplons-la un moment, cette Shirley, que Charlotte a dessinée avec tant d'amour, mais répétons-nous à demi-voix ce passage de *Wuthering Heights* où respire l'âme de la morte :

Je suis lasse d'être en prison ici-bas. Je m'ennuie après l'ensemble de ce monde resplendissant. Je voudrais en être, ne plus le voir à travers mes larmes à moi, ne plus l'aimer à travers les barreaux de mon cœur. Vous vous croyez meilleure et plus heureuse que moi, dans votre santé, dans votre force. De grâce, ne me plaignez plus. Bientôt c'est moi qui vous plaindrai à mon tour, quand je serai morte, affranchie, au delà de vos horizons, ineffablement loin, libre enfin des liens de la terre...

MARY JAMES DARMESTETER

(La fin au prochain numéro.)

L'ÉDUCATION

DES

OFFICIERS DE RÉSERVE

A la déclaration de guerre, chacun de nos régiments d'infanterie se dédoublera. Des quatre bataillons du temps de paix, trois resteront groupés sous les ordres du colonel et, renforcés de réservistes, constitueront le régiment dit d'active, qui conservera son numéro (5e, 74e, 110e). Le quatrième bataillon sera le noyau autour duquel s'agrégeront les autres réservistes, destinés à former le régiment dit de réserve, commandé par le lieutenant-colonel, et portant le numéro du régiment actif augmenté de 200 (205e, 274e, 310e).

Chaque régiment sera donc à trois bataillons, partant à douze compagnies : régiment actif, bataillons 1, 2, 3, compagnies 1 à 12; régiment de réserve, bataillons 4, 5, 6, compagnies 13 à 24. Dans chaque compagnie du premier régiment arrivera un officier de réserve, lieutenant ou sous-lieutenant, et, dans chaque bataillon, un réserviste du même grade sera attaché au chef de bataillon sous le titre d'officier-adjoint avec des fonctions d'officier d'ordonnance. Donc, 15 officiers de réserve, près du tiers du cadre. Dans le second régiment, sur 58 officiers, il y aura de 14 à 16 officiers d'active; tous les autres seront des officiers de réserve. Or ces deux régiments seront du même corps de bataille; ils lutteront côte à côte; ils auront les mêmes difficultés à surmonter.

— Que sont ces officiers de réserve, dont le nombre rend le rôle si important? d'où viennent-ils? comment sont-ils formés?

***

L'officier d'active a une destinée double : vie de garnison, de caserne, de place d'exercice, existence d'éducateur et d'instructeur; vie de campagne, de cantonnement, de combat, existence de conducteur d'hommes. De ces deux destinées, seule la seconde est celle de l'officier de réserve.

Le cadre actif est fourni par deux écoles professionnelles : Saint-Cyr et Saint-Maixent. Pour le cadre de réserve, l'origine est triple : officiers d'active démissionnaires ou retraités; sous-officiers d'active qui, l'année où ils sont libérés, subissent avec succès un examen spécial; dispensés de l'article 23, et aussi des articles 21 et 22 de la loi du 15 juillet 1889 : étudiants, instituteurs, ouvriers d'art, fils de veuves, soutiens de famille. Des premiers nous ne parlerons point : ce sont des officiers de métier qui, pour des raisons d'intérêt ou de santé, ont quitté l'armée. Les seconds ont tous fait trois ans de service; certains ont eu deux ans de grade de sous-officier; presque tous ont au moins la pratique du soldat et l'habitude du métier; les grandes manœuvres ou les manœuvres de division, auxquelles ils ont pris part une ou deux fois, ont pu développer en eux l'initiative, l'art de « se débrouiller » indispensables au chef; pour la plupart, ils sont aptes à remplir les fonctions du grade auquel ils sont nommés.

Reste la troisième catégorie, la plus nombreuse : les dispensés de la loi de 1889. D'après le règlement ministériel du 16 juin 1897, tous les dispensés de l'article 23 (moins les étudiants en médecine), et les plus instruits de ceux des articles 21 et 22 sont désignés, concurremment avec les plus intelligents des hommes de trois ans, comme élèves-caporaux.

Ce peloton d'élèves-caporaux, formé dès le mois de décembre, dure jusqu'à la fin de mars : soit quatre mois pour apprendre le tir et l'école du soldat (maniement d'armes, instruction de l'escouade à rangs serrés et en ordre dispersé) et aussi les parties des différents services (service intérieur, service en campagne, service des places), que doit connaître le caporal.

Vers le milieu de mars, examen des élèves-caporaux par le chef de bataillon, classement et désignation de ceux qui sont jugés dignes de faire partie d'un nouveau peloton, le peloton spécial des élèves-officiers de réserve. Ce peloton est formé le 1er avril ; « l'instruction » en est confiée « à un officier de choix » ; elle doit être « dirigée dans un sens essentiellement pratique ». Les résultats obtenus sont jugés dans la première quinzaine d'août. Donc quatre mois pour préparer des officiers. Et quel programme? Comme instruction professionnelle, la même qu'à Saint-Cyr et à Saint-Maixent : l'officier de réserve doit savoir tout ce que sait l'officier d'active. Celui-ci a deux ans, s'il passe par Saint-Cyr, un an, s'il arrive par Saint-Maixent (après deux ans de grade de sous-officier au moins) pour s'assimiler ces connaissances ; celui-là a quatre mois. Résultat : médiocrité générale, pour ne pas dire faiblesse de l'examen d'août. Causes : disproportion du programme imposé et du temps donné ; erreur dans la manière de diriger l'instruction.

Comme instruction professionnelle, disions-nous, on demande aux candidats officiers de réserve ce que l'on demande aux Saint-Cyriens et aux Saint-Maixentais. Voici les matières sur lesquelles porte l'examen d'août :

1° EXAMEN THÉORIQUE : Devoirs et fonctions des officiers du grade pour l'obtention duquel concourt le candidat dans les manœuvres, le service intérieur, le service des places, le service en campagne, le transport des troupes par voies ferrées, le remplacement des munitions sur le champ de bataille. — Emploi des feux et réglage du tir. — Travaux de campagne. — Hygiène des chevaux et des hommes, soins à donner à l'habillement, l'équipement, la chaussure, etc. — Administration d'une compagnie en temps de paix et en temps de guerre. — Dispositions principales de la loi du recrutement, de la loi des cadres et de la loi sur les réquisitions militaires. — Position et avancement des officiers de réserve et de territoriale. — Devoirs des hommes de la réserve et de la territoriale dans leurs foyers et au moment de la mobilisation.

2° EXAMEN PRATIQUE : Application sur le terrain des connaissances théoriques en ce qui concerne les manœuvres, le tir et le service en campagne. — Lecture et emploi de la carte

sur le terrain. — Croquis sommaire à l'appui d'une reconnaissance.

Tel est le programme. Qui ne voit du premier coup, étant donnée la conception de l'officier de réserve, ce qui devrait être retranché de la partie théorique et ce que l'on pourrait étudier avec moins de détails? La plus grande partie de la législation serait supprimée complètement sans grand dommage. Quel besoin a l'officier de réserve d'être versé dans la connaissance des textes sur le recrutement et les cadres, sur les devoirs des hommes de la réserve et de la territoriale dans leurs foyers et au moment de la mobilisation? De par la façon dont ils sont choisis, de par leurs professions dans la vie civile, les officiers de réserve ont sur ces différents points les notions qu'un homme instruit possède et qui ont été précisées dans les théories faites au début de l'année de service. Sur « les position et avancement des officiers de la réserve et de la territoriale », ils se renseigneront bien eux-mêmes : le désir de parer leur manche d'un galon de plus leur fera bien examiner les conditions à remplir pour passer au grade supérieur.

Le programme porte : « Administration d'une compagnie en temps de paix et en temps de guerre. » C'est le prétexte d'un cours complet d'administration et de comptabilité militaires. Dans certains régiments, on professe aux dispensés candidats officiers de réserve le cours fait par l'officier payeur aux sergents-majors : vingt leçons, d'environ huit pages chacune. Il faut, sous la dictée, les écrire d'une belle main : deux heures perdues à chaque leçon. En effet, que sert à un officier de réserve d'apprendre que la ration de chauffage d'un sous-officier est de 800 grammes de charbon, ou de $1^{k}600$ de bois, que le registre de comptabilité se divise en deux parties, la première comprenant sept paragraphes (dont on demande les titres à l'examen), la seconde, huit sections numérotées de 2 à 9? A quoi bon perdre des après-midi entières à établir des feuilles de journées, des cahiers d'ordinaire, fictifs bien entendu, où l'on recherche une écriture parfaite et une apparence flatteuse pour l'œil? Besogne de sous-officier comptable que tout cela. En deux séances de deux heures chacune, on pourrait facilement enseigner le

mécanisme si simplifié de la comptabilité en campagne : trente-six heures de gain.

Sur les chapitres « Service intérieur et Service des places », il y aurait aussi beaucoup à élaguer : le détail du service intérieur, le cérémonial et les formalités compliquées du service des places ne sont point choses sur lesquelles on doive retenir trop longtemps l'attention de futurs officiers de campagne. Certes, une troupe bien formée à la pratique scrupuleuse du service intérieur, à l'observation exacte des règles du service des places, sera plus qu'une autre dans la main de ses chefs. Mais c'est l'affaire du cadre actif. Que l'officier de réserve sache quels sont les devoirs des gradés placés sous ses ordres, ses devoirs envers ses supérieurs et ses inférieurs, il en saura assez. Inutile de charger sa mémoire d'une foule de prescriptions d'importance secondaire. Ces coupures faites, il resterait une somme notable d'heures à consacrer à des questions autrement importantes.

Le règlement de manœuvres (école du soldat, école de compagnie) est chose facile à apprendre : c'est pure affaire de mémoire, et, si l'importance en est grande, comme nous aurons occasion de le montrer, ce n'est que l'échafaudage à l'aide duquel on construit l'édifice.

Le livre de chevet de l'élève-officier, celui qu'il doit travailler à fond, de manière à le posséder dans ses moindres détails, c'est le « Manuel du service en campagne des troupes de l'infanterie ». C'est dans ce livre qu'il doit faire sa véritable éducation, et dans les règlements et prescriptions connexes : transport des troupes par voies ferrées, remplacement des munitions sur le champ de bataille, emploi des feux et réglage du tir, travaux de campagne, hygiène des hommes et des chevaux, soins à donner à l'habillement, l'équipement, etc., loi sur les réquisitions militaires. C'est en étudiant sans relâche ces divers règlements et prescriptions, de manière à s'en imprégner pour ainsi dire, que l'élève-officier parviendra à se former véritablement à son rôle d'officier de campagne. Sans doute, cette étude doit être au début théorique, car on n'applique bien que ce dont on est bien informé; sur certains points essentiels même (remplacement des munitions, emploi des feux, soins à l'habillement, etc.) elle ne peut être

que théorique; mais elle doit être poussée à fond. Ainsi le chef de section qui aura peut-être à opérer isolément pendant une ou plusieurs journées, doit posséder la loi sur les réquisitions : il peut avoir à engager sa responsabilité pour la nourriture, le logement, le transport de ses hommes, et il lui faut savoir ce qu'il est en droit de demander, ce qu'il lui est interdit de réclamer. Sur la plupart des autres questions, on doit, selon la lettre et l'esprit du règlement de 1897, pousser à son maximum l'instruction pratique des hommes.

Est-ce ce que l'on fait ? Non. Cependant le programme porte que les candidats seront examinés pratiquement sur le règlement de manœuvres, le tir, le service en campagne, et sur certaines questions de topographie. A cette négation, il faut apporter un adoucissement. En ce qui concerne le règlement de manœuvres, l'instruction pratique est portée à ce maximum que nous souhaitons. Or, qu'est ce règlement de manœuvres : c'est l'école du soldat et l'école de compagnie. Pendant les quatre mois qu'ils ont passés au peloton des élèves-caporaux, les dispensés n'ont fait que de l'école du soldat. Ils ont employé leurs matinées et leurs soirées, soit par jour six heures en moyenne, à exécuter, puis à commander le maniement d'armes, l'école d'escouade à rangs serrés et en ordre dispersé ; ils ont été examinés en mars sur ces matières, et n'ont été admis au peloton spécial que ceux qui ont donné satisfaction. Dès lors ils savent l'école du soldat. Or, dans la plupart des régiments, au peloton spécial, pendant trois mois sur quatre, une pause à l'exercice du matin, une pause à l'exercice du soir sont consacrées à l'école du soldat : une heure et demie mal employée. Sans doute, il est indispensable que le futur officier de réserve n'oublie pas les principes de l'école du soldat ; le maniement d'armes peut être pour un chef un moyen de reprendre en main une troupe qui va lui échapper. Au combat de Châtillon, le capitaine Ducros rétablit l'ordre dans sa compagnie en lui faisant exécuter une série de maniement d'armes sous le feu de l'ennemi. Mais, une pause par semaine, pour s'assurer que souvenir est gardé de ce règlement, suffirait amplement : l'élève du peloton spécial n'est pas destiné à être caporal ou sergent instructeur. Il doit être officier de campagne.

Le règlement de manœuvres, c'est encore l'école de compagnie ; elle se divise en deux parties : instruction de la compagnie en ordre serré, instruction de la compagnie pour le combat ; cette seconde partie rentre dans le service en campagne. Pendant les quatre mois que dure le peloton spécial, les matinées et aussi les soirées, quand elles ne sont pas occupées par les cours de législation et d'administration, sont consacrées à l'école de compagnie, première partie. Les élèves-officiers commandent soit en qualité de commandants de compagnie, soit comme chefs de section. La plupart du temps, les sections sont représentées par des perches ou des ficelles, les hommes de la compagnie où est constitué le peloton étant occupés aux utiles exercices de la boxe et du bâton. Les futurs officiers font exécuter ces beaux mouvements réguliers, ordonnés, cadencés, que les bourgeois vont admirer sur la place d'armes. Le passage de la ligne déployée à la colonne de compagnie, les formations sur la droite ou la gauche en ligne déployée, les problèmes les plus bizarres, tels que : « Porter la compagnie en avant sans commander marche », sont au bout de peu de temps jeux d'enfants pour eux. C'est le triomphe de l'ordre serré, de la belle manœuvre, où les rangs sont scrupuleusement alignés, où les armes ont toutes la même inclinaison, de sorte que le soleil frappant sur les baïonnettes, semble darder sur un miroir. Certes cela a du bon : c'est avec des troupes rompues à l'ordre serré que les Prussiens sont montés à l'assaut de Valmy, que Napoléon a pu gagner la bataille de Wagram. Mais ce mécanisme n'est point l'école complète de l'officier de campagne.

Parfois on se rappelle que l'on a à préparer des chefs de section qui soient à la guerre capables de mener au feu leurs cinquante hommes. Alors, on prend dans la compagnie une trentaine d'hommes qui ce matin ou ce soir-là ne feront ni boxe, ni bâton, et on les confie à l'officier-instructeur. Celui-ci donne à tour de rôle le commandement à chacun des élèves, et l'on exécute le combat de la section isolée, toujours sur la place d'exercices. Quand on a couvert le terrain disponible, on reprend du champ, et l'on poursuit l'exercice jusqu'à ce que l'on ait passé par toutes les phases indi-

quées au règlement. Et c'est toujours la même chose, sans le moindre imprévu, les feux se succédant dans le même ordre, les bonds supposés étant les mêmes. Quant à être initié à son rôle de chef de section dans la compagnie, l'élève-officier ne l'est point. Isolé, peut-être arriverait-il à diriger ses hommes; encadré, il n'y parviendrait pas : défaut d'habitude. Ainsi que l'ordre serré, l'ordre dispersé ne s'apprend que par l'habitude, et comme les circonstances d'un combat sont infiniment variables, il faut, pour en passer quelques-unes seulement en revue, plus de temps que pour se faire aux parades de l'école de compagnie.

Nous disions tout à l'heure que l'étude du règlement sur le service en campagne est celle sur laquelle doit se porter toute l'attention du futur officier; et qu'une fois appris dans la théorie, ce règlement doit être mis en pratique sur le terrain. Or, cet enseignement capital est complètement négligé. Une ou deux fois dans les quatre mois, les élèves du peloton spécial, à un exercice de service en campagne, remplissent des fonctions de chef; mais ils commandent des fractions infimes, des escouades; ils ont au plus dix ou douze hommes à leur disposition; en un mot, ils sont de véritables caporaux. Le reste du temps, ils manœuvrent dans le rang comme le troupier qui a péniblement appris au bout de trois mois le nom de son capitaine. Ils ne sont initiés à rien, ne comprennent rien. Il faudrait, au contraire, les placer dans une situation analogue à celle qu'ils auront; mettre à leurs ordres la fraction qu'ils devraient diriger, et les laisser « se débrouiller ». Ils commettront des fautes; tant mieux. On critiquera leurs dispositions, leurs manœuvres; ils se rendront compte de leurs bévues et ne les recommenceront pas de sitôt. Donnez-leur une responsabilité pour leur faire prendre goût au métier, instruisez-les comme des officiers, non comme des caporaux.

Et que l'on ne vienne pas ici objecter que pour mettre des hommes à la disposition des élèves-officiers on désorganiserait l'instruction des compagnies. Le peloton dure d'avril à fin juillet. Les élèves ne peuvent se comporter ainsi que nous le souhaitons que vers la mi-juin. A cette époque, les classes sont finies, et les après-midi sont consacrées à cette boxe et

à ce bâton dont l'utilité militaire est nulle : pourquoi ne mettrait-on pas les hommes qui passent trois heures de la soirée à exécuter la deuxième leçon de boxe ou la troisième de bâton, à la disposition de l'officier-instructeur? Tout le monde y gagnerait : les élèves qui s'initieraient à leur véritable tâche, les hommes qui s'intéresseraient à un exercice moins fastidieux. On peut du moins rendre plus fructueuse l'étude du service en campagne et de la seconde partie de l'école de compagnie. On peut faire des sortes de manœuvres de cadres : chaque élève aurait un rôle comme chef de section et ferait sur le terrain l'application, sans doute incomplète, puisque les unités ne seraient que virtuelles, utile néanmoins des principes étudiés dans la théorie. Ce serait le « cas concret » sans lequel il n'y a pas d'instruction militaire. On arrive à des résultats surprenants avec la pratique intensive de l'école de compagnie à rangs serrés; on arriverait à des résultats analogues avec une pratique suivie du service en campagne.

Le service en campagne est un moyeu vers lequel convergent de nombreux rayons : transport des troupes en chemins de fer, réglage du tir, travaux de campagne, hygiène des hommes et des chevaux, topographie. Tout cela s'apprend dans la théorie. Seuls, peut-être, les transports en chemins de fer sont pratiqués largement dans les régiments des troupes de couverture, trois ou quatre fois seulement dans les autres. C'est insuffisant : on le voit bien pendant les grandes manœuvres, où les officiers d'active ont bien de la peine à remplir leurs charges. Que serait-ce des officiers de réserve?

Réglage du tir, travaux de campagne, moyens de destruction, hygiène des hommes et des chevaux sont étudiés dans la seule théorie. Et cependant, comme il serait utile de faire aux futurs officiers certaines conférences d'hygiène! Au cantonnement, au bivouac, selon le règlement, les officiers doivent visiter leurs hommes; s'ils savaient leur donner les conseils et les renseignements nécessaires pour soigner telles ou telles blessures insignifiantes, la consultation du major serait moins fréquentée; il y aurait moins de plaies à s'envenimer pour n'avoir pas été pansées dès le début; le nombre des traînards serait diminué et les effectifs seraient plus puissants au jour du combat. Quant à la topographie, s'il est

bon de savoir définir en termes parfaits la déclinaison, la planimétrie, etc., il est préférable de pouvoir reproduire nettement un terrain, retracer exactement un itinéraire, et l'on n'y arrive que par une pratique assidue totalement négligée dans les pelotons. Belle voix de commandement, le plus souvent habileté véritable à faire évoluer ses cent vingt hommes dans un espace restreint par des mouvements réglés et prévus, voilà le seul résultat pratique auquel est parvenu l'élève-officier après quatre mois de peloton.

***

Certes, les officiers auxquels est confiée la mission de diriger les pelotons spéciaux sont des officiers de choix; ils sont, pour la plupart, jeunes, ardents, amoureux de leur métier et ne souhaitent que de le mieux apprendre en l'enseignant aux autres. Mais, le plus souvent, leur bonne volonté est stérile; leurs desseins d'enseignement pratique sont paralysés par les dimensions exagérées du programme et aussi par les idées de certains chefs qui admirent trop les mouvements d'ordre serré. Et puis, il faut bien le dire, certains de ces chefs n'ont pas toujours confiance dans les officiers de réserve fournis par les dispensés. Cela est une erreur. A coup sûr, parmi ces jeunes gens, certains désirent le grade d'officier pour avoir épaulettes et galons. Mais beaucoup, nous l'affirmons, sont animés de sentiments plus nobles. Ils se disent que, privilégiés de la loi, ne faisant qu'une année de service en raison de leur instruction, ils ont une dette à acquitter. Ils savent que le seul moyen de l'acquitter est de mettre ce qu'ils ont appris au service de leur pays. Plus instruits, et pour la plupart plus intelligents que leurs camarades, ils ont conscience qu'ils doivent, au régiment comme dans la vie, remplir un devoir de guides. Et, pour beaucoup, ce n'est pas une ambition de galons, mais l'idée d'un devoir national et social qui les pousse. Servir la patrie utilement est leur idéal. Pourquoi ne pas leur donner mieux les moyens de l'atteindre? La défense nationale n'aurait qu'à y gagner.

AU SOLEIL COUCHANT[1]

III

Jean Serra faillit à sa promesse.

Deux ou trois fois de suite, sans se décourager, Claire sollicita et obtint de lui l'engagement de venir chez elle. Il disait : « Je viendrai demain soir, à neuf heures. » Et elle attendait, en proie à un trouble nerveux que, dans son imagination exaltée, elle prenait pour de l'amour. Dès l'après-midi, elle donnait des ordres pour interdire sa porte à tout le monde, répétait vingt fois les mêmes recommandations à sa femme de chambre; puis, quand neuf heures approchaient, pour vaincre sa fiévreuse impatience. elle se mettait à classer des papiers, ou prenait un livre et tâchait de comprendre ce qu'elle lisait... Mais Jean ne venait pas ! Les roses fraîches qu'elle avait arrangées dans les vases commençaient à s'incliner et à languir, moribondes; au foyer, le feu s'éteignait ; et elle-même, revenue de son exaltation sentimentale, tombait dans un morne abattement.

Après ces soirées d'inutile attente, elle se disait, dans la plus sincère partie de son âme, qu'il vaudrait mieux renoncer à cette bizarre aventure sans la pousser jusqu'au bout, que les choses mortes ne ressuscitent pas, et qu'elle avait beau être amoureuse de l'amour, il était trop tard pour s'engager

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

encore dans une affaire de cœur. Mais l'instinct de la vanité féminine, cet instinct banal qu'un exercice continuel a merveilleusement affiné et rendu presque infaillible, lui disait que ces rendez-vous manqués étaient autant de victoires sur Jean, des victoires qui, pour être négatives, n'en étaient pas moins réelles ; que celui qui ne vient pas a peur de venir ; et que celui qui a peur de venir se sent faible, facile aux entraînements, prêt à subir l'impulsion d'une énergie étrangère. C'était ainsi que, dans le profond désappointement de son espérance déçue, elle retrouvait de nouvelles forces pour entreprendre encore une fois sur l'âme de Jean. Lorsqu'il la revoyait, afin de colorer son manque de parole, il inventait de maigres excuses, qu'il débitait en balbutiant et se confondant. Derrière le prétexte d'un engagement oublié, d'un empêchement imprévu, elle apercevait le combat qui se livrait dans le cœur de cet homme ; et sa vanité s'en réjouissait, malgré la noble intention d'aimer sans rien demander en retour.

Le troisième soir, elle attendit derrière les vitres. Plus nerveuse, plus triste, plus exaltée que jamais, elle finit par ouvrir les portes-fenêtres du balcon, bien que la nuit fût très froide. Et, à l'heure indiquée, elle le vit arriver d'un pas rapide, la tête basse, puis s'arrêter devant le porche, y rester deux minutes, et s'éloigner ensuite à pas lents. Il n'avait pas eu le courage de monter. L'air, ce soir-là, était glacial ; mais, lorsqu'elle referma la fenêtre, elle avait les joues brûlantes... Le lendemain, elle ne lui fit aucun reproche : elle savait qu'il avait souffert une torture secrète.

Enfin, au quatrième rendez-vous, il vint, non pas à neuf, mais à dix heures et demie, de sorte qu'elle ne l'attendait plus. La fine oreille de Claire entendit son coup de sonnette faible et timide, entendit qu'il parlait à voix basse dans l'antichambre pour demander si elle était visible, entendit qu'il traversait l'appartement d'un pas sourd. Elle était suffoquée par les battements de son cœur ; et tout ce qu'elle avait projeté, l'accueil aisé et serein, comme pour un ami qui viendrait tous les soirs, les paroles méditées longuement, qu'elle lui dirait lorsqu'elle le verrait entrer, tout s'évanouit : il la trouva au milieu du salon, attendant avec une anxiété trop

manifeste ; et elle lui tendit une main glacée, qui tremblait. Ils s'assirent, non pas à côté l'un de l'autre, mais face à face. Ils étaient embarrassés, taciturnes. Elle n'osait pas ouvrir la bouche : elle sentait que sa voix allait trahir son émotion. Il regardait comme dans un rêve les garnitures bleues qui ornaient sa robe en laine blanche.

— Vous avez voulu que je vienne ; eh bien, me voilà ! — dit-il avec un soupir, sans lever les yeux vers elle.

— Merci, murmura Claire, simplement.

— Exigez-vous que je fasse encore à votre charme quelque sacrifice nouveau ?

— Celui-là vous a donc bien coûté ? — interrogea-t-elle avec inquiétude, en se penchant vers lui.

Il se recula un peu, comme s'il eût redouté l'approche de ce visage.

— Oui, cela m'a coûté beaucoup ! dit-il.

— Mais pourquoi ?

Elle avait posé la question avec un air d'ingénuité parfaite.

— Est-il possible que vous ne me compreniez pas ?

— Non.

— Eh bien, cette maison m'est odieuse.

Et une expression d'horreur se montra sur le visage de Jean. Claire promena les yeux autour d'elle.

— Je persiste à ne pas comprendre, dit-elle encore. Nous sommes seuls...

— Seuls ?

— En doutez-vous ? reprit-elle avec un rire forcé.

— Il n'est rien dont je ne vous croie capable, — déclara-t-il en la regardant avec une mystérieuse terreur, comme si, dans la femme, il avait tout à coup vu apparaître un monstre.

— Vous voulez dire ?...

— Ne me demandez pas trop de choses, Claire. J'ai l'esprit bouleversé. Parlez vous-même, plutôt.

— Oui, — approuva-t-elle, en s'efforçant avant tout de vaincre sa propre émotion. — Vous le voyez, nous sommes seuls. Il ne peut venir personne ; il n'est personne qui ait le droit de venir. Et c'est une amie que vous avez devant vous, une amie qui vous attendait depuis bien longtemps et qui est bien heureuse de passer une heure avec vous, en tête à tête...

Il regarda la porte avec une ombre de méfiance et de crainte au fond des yeux.

— Comment! s'écria-t-elle sur le ton du badinage. Vous aussi, vous avez peur des portes entr'ouvertes?

Et elle se leva pour aller fermer les battants de la porte.

— Vous avez toujours, n'est-ce pas, Claire, l'appréhension instinctive de voir entrer quelqu'un?

— Oui, depuis mon enfance, toujours. Si quelqu'un montait derrière moi dans l'escalier, si quelqu'un me suivait dans un appartement, si une porte restait béante sur les ténèbres, j'étais assaillie d'une épouvante folle. Et sentez donc, — ajouta-t-elle en lui offrant sa main, — rien que d'en parler, voilà que je tremble toute!

Il garda cette main entre les siennes, mais avec mollesse.

— Je suis tellement seule, toujours!

En prononçant les derniers mots, elle avait des larmes dans les yeux, et son visage s'était altéré. Jean remarqua cette altération, vit dans ces beaux yeux les larmes; et il pâlit légèrement.

— Vous n'avez pas toujours été seule, — murmura-t-il avec une intonation où il n'y avait que de l'ironie, sans âpreté.

— Oh!

Et Claire fit un geste large, pour dire que c'était fini.

— Vous l'avez donc oublié, déjà?

— Tout à fait, répondit-elle d'une voix tranchante.

— Vous oubliez vite, à ce qu'il me semble.

— Oui, ce qui ne mérite pas de laisser un souvenir.

— Et pourtant, l'oublié vous avait paru digne d'amour!

— Qui ne se trompe jamais dans les choses du cœur? Qui, en amour, ne s'est jamais écarté de la droite voie?

— Personne, vous avez raison, approuva-t-il mélancoliquement.

— Moi, hélas, je n'ai commis que des erreurs! — s'écria-t-elle, tandis qu'un douloureux frémissement parcourait son beau visage.

— Toujours?

— Toujours! On m'a aimée peu, ou mal, ou pas du tout. Quelle jolie mystification pour moi, qui ai la renommée d'avoir inspiré de folles passions, quand, à la fin de ma

vie, je m'apercevrai que je n'ai jamais été aimée de personne!

Et un sourire amer contracta sa bouche. A ce moment, Claire parlait avec une sincérité absolue. La seule chose qui, dans la vie, avait eu pour elle une valeur véritable, c'était l'amour; et, probablement, elle ne l'avait jamais ni vu ni éprouvé.

— Que vous êtes injuste, Claire!

— Pour qui?

— Pour moi!

— Ah! oui, c'est vrai; vous prétendez que vous m'avez adorée, — reprit-elle avec animation, toujours très franche. — Mais qui sait? Peut-être est-ce une légende; et il y a tant de légendes fausses!

— Pourquoi dites-vous cela? Pourquoi vous obstinez-vous à nier le passé?

— Le passé, la belle histoire! Une fois que le passé est passé, chacun se l'imagine à sa guise. Comment savoir le fond des choses? Vous-même ne le connaissez pas; ni moi non plus! Peut-être ne m'avez-vous jamais aimée; peut-être tout cela n'est-il qu'une légende bouffonne!

Et elle éclata de rire, d'un rire aussi offensant pour lui que les paroles mêmes.

— Si je ne vous avais pas aimée, Claire, je ne serais pas ici, déclara-t-il d'un ton grave.

— Vous voulez dire?...

— Qu'il me fallait beaucoup de tendresse pour oublier votre conduite envers moi, et que cette grande tendresse est ce qui survit à un grand amour.

— Une ruine au clair de lune! — dit-elle, subitement assombrie, ne riant plus.

— On ne peut donner que ce que l'on a, répliqua Jean avec tristesse.

Claire se tut. Elle maniait un coupe-papier japonais et s'amusait à s'en piquer les doigts. Soudain, entièrement changée, elle le regarda et lui dit :

— Jean, pardonnez-moi... c'était un accès de méchanceté.

— Pour n'en pas perdre l'habitude, sans doute!

Et il eut un pâle sourire.

— On a beau faire, la méchanceté est un défaut dont il reste toujours quelque chose dans l'esprit. Mais mon cœur est bien différent de ce qu'il était !

— Si différent ? demanda-t-il avec une incrédulité que voilait la tendresse.

— Différent du tout au tout ! Vous ne vous en êtes pas aperçu ? Vous croyez que je suis encore la femme d'il y a dix ans ? Dites-le-moi, la main sur la conscience.

— Non, vous ne me paraissez plus la même. Seulement, je n'aperçois pas le motif de ce changement, je n'en discerne pas le but.

— A votre ordinaire, sans doute, vous me supposez quelque infernal projet. Mais détrompez-vous, Jean. Il n'y a plus en moi aucune complication.

— Aucune ?

— Aucune. A quoi les complications me serviraient-elles ? Je n'ai personne à séduire. On ne vous séduit pas, vous !

— Est-ce qu'il vous aurait plu d'essayer sur moi votre pouvoir ?

— Oui, beaucoup ! — s'écria-t-elle vivement, avec une sincérité qui montait de son cœur à ses lèvres.

A cette attaque directe, Jean fut touché.

— Ce n'est plus à faire, — avoua-t-il doucement, préoccupé de trouver un moyen pour se remettre en garde.

— La séduction d'autrefois n'est plus rien, — répliqua-t-elle aussitôt, impatiente de continuer le duel. — C'était une séduction mauvaise, l'œuvre d'une femme artificieuse et perfide, résultant de la malveillance, échafaudée sur le mensonge et aboutissant à la perversité. Celle-là, non, je n'en veux plus ! Ce que j'aurais souhaité, ce que je souhaiterais maintenant, ce serait d'exercer sur vous une séduction noble et haute, celle d'une âme féminine qui se donne avec une loyauté absolue, qui se donne par tout ce qu'il y a de bon en elle ; une séduction résultant d'un amour profond, qui serait humble et secret, et dont la plénitude se répandrait néanmoins dans tous les actes et dans toutes les paroles.

Elle s'était rapprochée de lui, penchée vers lui ; et elle lui parlait d'une voix sourde et tremblante, d'une voix

qu'il n'avait jamais entendue sortir de ses lèvres. Il eut un geste d'effarement.

— Taisez-vous, Claire, taisez-vous!

— Non, mon ami, ne me faites pas taire! En ce temps-là, je ne vous ai rien dit; mais, à présent, si je ne vous dis pas tout, je sens que je vais mourir!

— Je ne vous écouterai pas, je ne peux pas vous écouter!

Et il cherchait à dégager ses mains, que Claire avait saisies aux poignets et qu'elle ne voulait plus lâcher.

— Si, si, vous pouvez m'entendre, puisque je n'ai rien à dire qui puisse vous troubler ou offenser! De vous, mon ami, je ne réclame rien, rien, rien! Autrefois, oui, c'est vrai, vous m'avez aimée! et, quand je prétends le contraire, je commets un sacrilège. A présent, non, vous ne m'aimez plus, et vous avez raison : ma conduite avec vous a été cruelle, infâme; et il y a des moments, je vous le jure, où je me fais horreur!

Tout en parlant, elle sanglotait, et les sanglots faisaient palpiter sa poitrine. De ses yeux coulaient quelques larmes, qu'elle essuyait rapidement avec son mouchoir. Jean l'écoutait, la regardait, pris de stupeur, incapable de se défendre plus longtemps, incapable de se dérober au péril extrême qui le menaçait.

— Écoutez, Jean! Écoutez avec patience, puisque ces choses-là m'étouffent, puisqu'il faut que je les dise, puisque ce sont les derniers cris de passion qui sortiront de ma bouche en cette vie. Les derniers! Car, au fond de mon âme si maltraitée par certains qui n'en avaient pas le droit, j'ai trouvé, oui, j'ai trouvé un espoir sublime : celui de parvenir à être une femme nouvelle, de réussir à aimer d'un amour sans bornes et avec un dévouement sans bornes, de pouvoir, dans une liaison infiniment tendre, demeurer une femme loyale, pieuse, humble, ne vivant que pour tâcher de faire le bien. Ah! oui, je suis comme une pauvre créature malade qui, enfin convalescente, redevient amoureuse de la vie!

— Vous vous abusez, Claire, — balbutia-t-il, en essayant de réagir contre cette fièvre sentimentale dont il commençait à subir la contagion irrésistible. — Jamais vous ne pourrez faire cela.

— Je peux faire tout ce que je veux, et je le ferai ! déclara-t-elle avec force. Depuis quelque temps, j'ai bien regardé en mon âme, j'y ai lu comme dans un livre ouvert, j'en connais le fond ; et je sais maintenant qu'il n'y a qu'une seule chose capable de me relever : c'est une affection pure et solide, sans autre objet que sa propre excellence, sans autre désir que le transport d'une tendresse désintéressée, sans autre idéal que la rédemption d'un esprit malade et corrompu.

—Vous ne réussirez pas, vous ne réussirez pas ! —s'écria-t-il, en proie à une agitation et à un trouble tels qu'il lui semblait avoir entendu, non sa propre voix, mais celle d'un autre.

— Si je ne réussis pas, je suis perdue ! affirma-t-elle d'un air sombre.

— Perdue ! Pourquoi ?

— Oui, perdue, perdue ! Cet espoir, c'est le dernier chaînon qui me rattache à la vie ; une fois ce chaînon brisé, mon existence n'a plus aucune raison d'être. Eh bien, Jean, il est impossible que je me résigne à ma perte, que je consente à mourir ! Je ne suis plus jeune, mais enfin je n'ai que trente-quatre ans ; et ce n'est pas l'âge où l'on renonce, où l'on accepte de mourir ! Non, je ne veux pas renoncer encore ; et je me cramponne à cette suprême espérance, comme à une planche de salut. Il faut que j'aime de cette manière-là, il le faut ! Sinon, je suis perdue. Y a-t-il quelqu'un au monde qui puisse désirer ma perte et ma mort ?

— Mais qui donc voulez-vous aimer ? — s'écria-t-il en se levant par un subit besoin de fuir, mais n'en trouvant pas la force.

— Vous !

Elle le regardait avec des éclairs dans les yeux, les lèvres entr'ouvertes, laissant voir ces fines dents blanches qui l'avaient ensorcelé.

— Moi ? moi ?...

— Vous seul êtes digne de mon amour ! dit-elle en baissant le front d'un air humble.

— Ah ! Claire, je ne suis qu'un niais et un malheureux ; et je ne mérite pas ce bonheur ! — murmura-t-il, éperdu, reculant, cherchant encore à fuir.

— Vous êtes l'âme la meilleure et la plus généreuse que j'aie rencontrée jamais! — déclara-t-elle avec un accent de passion qui acheva de le bouleverser.

— Claire, avec moi, vous n'aurez que d'amères désillusions. J'ai trop souffert, je suis las, je suis vieux. Oh! combien je suis plus vieux que vous, si riche de vie et d'enthousiasme! Si vous saviez, Claire, combien je suis vieux et combien je suis las, vous ne m'imposeriez pas ce supplice... et ce regret.

Très imprudente, la dernière parole! Claire, superbe, acharnée à la réalisation de son rêve, enivrée de dévouement, déjà sûre de vaincre, s'écria :

— Qu'importe? Fussiez-vous ce que vous dites, vous me plairiez ainsi! Fussiez-vous pire encore, je vous aimerai tel que vous êtes!

— Quel inutile amour! dit-il tristement.

— Inutile? Et pourquoi? Jamais l'amour n'est inutile.

— Vous verrez, Claire, que j'ai raison. Car il faut que je vous dise toute la vérité : moi, je ne vous aime plus.

— Je le sais; mais n'importe! affirma-t-elle avec une énergie hautaine.

— Et il est impossible que je recommence à vous aimer.

— N'importe, n'importe! — répliqua-t-elle, sans s'apercevoir que son langage, très humble tout à l'heure, devenait maintenant orgueilleux.

— Tout cela, Claire, n'est qu'un rêve et je n'ai pas la force morale nécessaire pour vous suivre dans cette romanesque aventure.

— N'importe! je m'aventurerai seule. Mon cœur est ferme quand l'amour le soutient.

— O Claire, ma chère amie, vous êtes le jouet d'une illusion! Croyez-moi, vous ne m'aimez point. C'est votre bonté infinie qui vous abuse. Vous vous trompez sur votre propre cœur.

— Je vous adore! répondit-elle simplement.

— Non, cela n'est pas!

— Faites-en l'épreuve! — répliqua-t-elle, avec une telle lueur du regard, avec un sourire où s'exprimait une telle offrande de soi-même, que le malheureux chancela.

— Écoutez! Je suis le plus sage de nous deux; et, au contraire, il vous semble que je suis brutal et cruel... Restons amis, Claire; ne tentons pas la Providence, ne nous préparons pas un avenir de déceptions affreuses. Quel désastre, si je vous croyais!

— Vous me croirez!

Et elle sourit encore, pleine de confiance en elle-même et dans l'amour.

— Non! Je ne veux plus vous revoir! — s'écria-t-il, car il sentait son courage lui échapper.

— Pourquoi? Vous ne m'aimez plus, je le sais; mais ne vous êtes-vous pas fait une douce habitude de me voir?

— Trop douce, hélas!

— Vous ne m'aimez plus; mais, entre toutes les femmes, ne suis-je pas celle que vous avez aimée d'un amour sans égal? ne suis-je pas celle avec laquelle vous avez passionnément désiré vivre, la seule avec laquelle vous ayez désiré vivre!

— Oui, la seule!

— Eh bien, pourquoi me fuiriez-vous, maintenant? Vous dites que vous êtes las, vieilli, et que vous ne pouvez plus m'aimer? Alors, où est le péril? Votre sécurité est complète. Que craignez-vous donc?

— Rien... rien... Mais je fuirai : il le faut.

— Non. Ce que vous voulez, c'est que nous restions amis? Eh bien, restons amis! Ou plutôt, restez mon ami; et moi, moi seule je vous aimerai d'amour.

— Cette situation serait intolérable!

— Je serai seule à en supporter le fardeau! A vous, qu'est-ce que cela fait?... Je vous aimerai si tranquillement, si secrètement, que vous vous en apercevrez à peine. Vous serez bon pour moi, qui fus si méchante; voilà tout!

— L'amour auquel on ne répond pas est une horrible chose. Comment vous résigneriez-vous à un tel supplice, vous qui avez toujours été une victorieuse?

—Il me plaît aujourd'hui d'être vaincue! dit-elle tendrement.

— Mais vous finirez par me haïr, j'en suis certain! fit-il avec désespoir.

— Pourquoi prolonger cette lutte vaine contre moi et contre vous-même? Pourquoi me refuser la permission de

vous aimer, alors que cela ne vous engage à rien? Pourquoi dites-vous non, quand je ne vous demande que de vous laisser aimer? Ah! croyez-moi, vous y trouverez de la consolation et du réconfort!

Il ne répondit pas.

— Vous verrez, mon ami, vous verrez que cet amour, qui sera le secret bonheur de mon existence, ne troublera point la vôtre. Ayez foi en moi. Je saurai vous aimer si parfaitement qu'il n'en résultera pour vous ni traças ni ennui. Vous viendrez me voir quand cela vous fera plaisir. Je ne vous indiquerai pas mes heures; je vous attendrai continuellement. Lorsque vous consentirez à me donner un peu de vos loisirs, je serai profondément heureuse; et, quand je ne vous aurai pas vu, ma bouche ne laissera pas échapper une plainte. Je vous écrirai aussi: car vous me permettrez de vous écrire, n'est-il pas vrai? Les lettres soulagent si doucement le cœur de ceux qui aiment, sans troubler le cœur de ceux qui n'aiment pas! Oh! laissez-moi vous aimer! Si jamais je vous fus chère, ne me privez pas de cet amour.

Et, lentement, du fauteuil où elle était assise, elle glissa sur les genoux, le visage renversé en arrière. Il se hâta de la relever, et, tandis qu'il la tenait encore dans ses bras, il lui dit avec une sorte de violence, comme s'il voulait se convaincre lui-même :

— Non, je ne t'aime pas, je ne t'aime pas!

— En es-tu sûr? demanda-t-elle d'une voix mystérieuse, la tête sur la poitrine de Jean, la bouche tendue vers lui.

— Je n'en sais rien, — balbutia-t-il, entrevoyant la vérité.

Et il lui mit un baiser sur la bouche. Toute la vertu de son cœur d'homme s'évanouit dans ce baiser ; et ces lèvres, qui niaient tout à l'heure, murmurèrent une ardente protestation d'amour.

IV

Leur liaison fut très malheureuse.

A peine Claire eut-elle vu dans les yeux égarés de Jean

la folie de la passion, à peine eut-elle reçu ce baiser donné avec tant d'ardeur, aussitôt son âme impérieuse oublia les promesses qu'elle s'était faites à elle-même et les engagements pris envers autrui. Rendue aux habituels triomphes de sa beauté et de sa grâce, délivrée de la factice humiliation morale où elle s'était complue par une âpre volupté de se punir, reprise de l'orgueil de la femme qui a conquis ou qui a reconquis un homme, elle substitua immédiatement à l'idéal d'abnégation qu'elle s'était formé la croyance tenace qu'elle était et qu'elle devait être payée de retour.

La nuit de cette soirée décisive, elle ne dormit pas, et son insomnie fut délicieuse; elle s'imaginait avoir enfin trouvé dans l'amour ce qu'elle y cherchait, ce qu'y cherchent toutes les âmes passionnées : une réciprocité parfaite et une harmonie sublime. La vie lui avait donc enfin donné, avec dix ans de retard, sans doute, mais avec une concentration d'autant plus puissante, ce que jamais elle n'avait éprouvé, ce que peu d'hommes et peu de femmes éprouvent ici-bas : un amour sincère et profond, senti comme tel, accueilli comme tel.

Le lendemain, lorsqu'elle revit Jean et le regarda au fond des yeux, elle découvrit en lui un embarras mortel et une mortelle tristesse, comme il arrive à ceux qui, ayant une conscience pure, ont pourtant succombé à une inexplicable défaillance de la volonté. Claire espérait, elle était certaine de voir paraître devant elle un homme heureux, rajeuni, rentré en possession de la force conquérante et des enthousiasmes juvéniles ; et, au contraire, il offrait l'aspect d'un homme qui a commis une erreur et qui en comprend toute la gravité.

Elle avait un air doux et content, avec ses cheveux relevés en un gros nœud et traversés par des épingles d'écaille, avec son vêtement clair, qui la rajeunissait de dix ans. Et, néanmoins, il la regardait avec des yeux distraits et pleins de surprise, où, de temps à autre, passait un nuage de lourde mélancolie et même d'effroi instinctif.

— Comme vous êtes gaie, aujourd'hui ! lui dit-il tout absorbé.

— Parce que je t'aime ! répondit-elle en lui prenant les mains.

Il se troubla.

— Parlons d'autre chose, Claire.

— Pourquoi ? Tu ne me crois point ?

Il garda le silence. De fait, il ne la croyait pas. Elle s'aperçut aussitôt de cette défiance.

— Que dois-je faire, pour que tu me croies ?

— Rien. Il est inutile que tu fasses rien. Je suis un malheureux.

— Un malheureux ? Non, certes : car je t'aime, quoi que tu en penses. Et toi, ne m'aimes-tu pas aussi ?

— Moi ! s'écria-t-il. Non, non, je ne t'aime pas !

— Que signifie alors ce que tu me disais hier soir ? Est-ce que tu mentais ? Est-ce que tu es devenu menteur, à présent ? Tu n'étais pas menteur, autrefois !

Il ne répondit rien. Il était pâle et défait. Il évitait de la regarder. Elle eut un soudain revirement de cœur.

— O mon bien-aimé ! — s'écria-t-elle avec un élan de tendresse, en lui caressant les mains. — Je t'en conjure, ne te tourmente pas ainsi ! Je ne te fais aucun reproche ; je ne te demande rien. Mais je vois que mes paroles t'agitent. Eh bien, je ne te parlerai plus, je resterai silencieuse près de toi. Comme cela...

Et elle s'assit près de lui sur le divan, passa un bras sous son bras, appuya légèrement la tête sur son épaule... Il y eut un long silence... Les yeux baissés, immobiles, elle sentait que la respiration de Jean devenait haletante... Enfin, doucement, elle releva les yeux, le regarda, murmura :

— Tu m'aimes ?

Elle ne vit sur son visage qu'une expression de morne douleur. Alors elle se tut, enlacée toujours à lui, retenant son souffle, ne bougeant pas... A la fin, il lui sembla que Jean faisait un mouvement léger pour lui effleurer les cheveux avec ses lèvres.

— Tu m'aimes ? demanda-t-elle pour la seconde fois.

Jean soupira et répondit :

— Non !

Saisie d'un transport de colère, elle se détacha de lui brusquement, se mit debout, et s'écria :

— Tu n'as ni bonté ni courtoisie !

Une scène dramatique suivit, où toute la violence et toute la tendresse accumulées au cœur de Claire jaillirent pêle-mêle en un torrent de paroles passionnées et injurieuses, où toute la douceur et tout le scepticisme de Jean traduisirent, dans un langage plus timide et plus froid, l'invincible peur de l'amour que lui avait donnée un amour trop longtemps méconnu. A deux ou trois reprises, durant cette scène très pénible, elle l'offensa d'une manière cruelle, parce qu'elle était habituée à traiter durement les autres ; et il souffrit ces offenses avec un âpre plaisir, parce qu'elles lui permettaient, non pas, à coup sûr, de répondre sur le même ton, mais de partir et de ne plus reparaître. Ne plus la revoir, tel était son intime désir, en présence de cette femme qui le fascinait et l'effrayait par les emportements étranges de son imagination, par les caprices d'un caractère mobile et redoutable, par l'imprévu d'une âme dont l'inconscience prenait tour à tour des aspects terribles et enjôleurs. A l'instant où elle proférait contre lui les plus graves insultes, il crut que l'heure du salut était arrivée pour lui, et il fit mine de sortir. Mais, quand elle le vit sur le seuil et comprit qu'elle allait le perdre sans retour, elle le rappela, d'une voix si brisée qu'il se retourna et revint à elle. Claire pleurait. Jamais il ne l'avait vue pleurant ; et sans doute il ne la croyait pas même capable de pleurer, tant l'éclat de rire, et le rire bref, et le sourire, et le ricanement, semblaient naturels à cette femme. Et voilà qu'elle pleurait, avec des sanglots étouffés, avec une plainte ininterrompue qui jaillissait convulsivement de ses lèvres. Le cœur de cet homme trop bon s'attendrit. Il la prit entre ses bras ; et, tandis qu'elle sanglotait sur sa poitrine, il prononça enfin les mots d'amour arrachés à sa pitié.

Toutes les victoires de Claire furent pareilles à celle-là. Dès que Jean l'avait quittée, il sentait renaître en lui le désir de la fuite et de la délivrance. Loin d'elle, soustrait à l'ascendant immédiat de la séduction féminine, il se la représentait de nouveau telle qu'il l'avait toujours imaginée depuis dix ans : attrayante, perfide et menteuse. Il ne pouvait songer sans une espèce de répugnance et d'horreur à cette créature qu'il jugeait sans pitié, sans affection, sans conscience ni pour le bien ni pour le mal, à cette créature qui, jadis,

avait si cruellement repousé l'offrande de son cœur et qui lui avait fait perdre toute foi en lui-même et en la vie. — Mais elle était changée, peut-être? — Peut-être!... Au fond, il la croyait capable de tout, même de feindre les plus nobles sentiments, même d'arriver, par un effort de volonté, à être noble et tendre pour quelques jours, pour quelques semaines, jusqu'à ce que la nature assoupie se réveillât et que le flot de l'imposture et du mensonge emportât le beau rêve de douceur et de bonté. D'ailleurs, à supposer qu'elle fût changée réellement, cela ne servirait plus à rien. Est-ce qu'il n'était pas changé, lui aussi? est-ce que, dans son âme, les laves de la passion ne s'étaient pas refroidies, figées en couches de pierre grise et aride? est-ce que la foi et l'enthousiasme n'avaient pas cédé la place à un douloureux, mais insurmontable scepticisme? Ah! l'histoire de son cœur était bien finie! Non, il ne trouvait plus en lui la force morale nécessaire pour les luttes de ce genre; et la perspective de la victoire même ne tentait guère son amour-propre. Aussi n'envisageait-il pas sans effroi la possibilité de retomber sous le charme; et toujours il se promettait de rompre une liaison si dangereuse et si mal accordée.

Claire lui écrivait souvent, lui donnait sans cesse de nouveaux rendez-vous. Aux lettres, il ne répondait pas; aux rendez-vous, il manquait deux ou trois fois de suite. Et puis, la quatrième fois, il obéissait malgré lui à l'appel. Il arrivait, bien résolu à déclarer que cet amour si pauvre en joies, si mal équilibré, si tourmenté par le doute, n'avait aucune raison de durer, et que le mieux était de briser là; mais, à voir ce beau visage qui l'accueillait avec un sourire, à entendre la musique de cette voix qui se faisait câline pour lui souhaiter la bienvenue, à sentir l'affectueuse pression de ces deux mains qui se tendaient vers lui, il n'avait plus le courage de rien dire et se laissait aller à la dérive, abusé pour un moment, ayant pour un moment l'illusion d'aimer et d'être aimé. Et si, quelquefois, au cours de violentes querelles survenues à l'improviste, il avait osé revendiquer hautement sa liberté, proclamer crûment son indifférence, par le fait, il n'avait pas réussi à s'affranchir; et lui, qui croyait être le moins aimant des deux, qui ne parlait jamais de son amour, qui n'écrivait

pas, qui manquait aux rendez-vous, c'était lui qui se soumettait le plus volontiers, qui supportait la servitude avec le plus de patience, et dont les regains de tendresse mettaient dans cette liaison malheureuse le peu de douceur qu'elle offrait encore.

Une fois, il resta quinze jours sans faire de visite à Claire et sans répondre à ses lettres. Mais, un soir, comme elle passait dans la rue, seule, triste, pâle, s'acheminant vers sa maison déserte, il la vit sans être vu lui-même; et le spectacle de cette détresse le déchira. Le même soir, il retourna chez elle sans avoir été rappelé; et Claire, déjà plongée dans l'amer chagrin de l'abandon, s'étonna de ce retour imprévu. Il s'étonnait, lui aussi, de sa propre faiblesse, ne savait comment expliquer les défaillances de sa volonté; et, en manière d'excuse, il se répétait puérilement :

« C'est une magicienne! »

Pour Claire, chaque nouveau triomphe était un poison : car il rabaissait l'idée qu'elle s'était faite de cet amour et mortifiait toutes ses vanités féminines. Lorsqu'elle avait retrouvé Jean, elle s'était imaginée qu'un destin propice accordait enfin à sa jeunesse finissante, lasse de passions médiocres, l'exceptionnel amour rêvé depuis si longtemps. Sa mémoire lui montrait un Jean Serra tout vibrant d'ardeur, un Jean Serra pour qui l'amour était, non une distraction fugitive, mais la grande affaire de la vie, la suprême religion de l'âme. Voilà pourquoi, lorsqu'il lui avait raconté avec tant d'amertume ses douleurs passées, elle avait cru qu'il était toujours l'amant d'autrefois; et alors, elle s'était mise à l'aimer en se donnant comme prétexte un devoir de justice et de réparation, mais en réalité avec un égoïsme inconscient, parce que l'amour était pour elle un besoin et qu'elle n'avait la sensation pleine de la vie qu'à la condition d'être amoureuse. Or, ce qui la bouleversait maintenant, c'était de s'apercevoir que, à l'instant où elle donnait à Jean le meilleur d'elle-même, celui-ci restait froid, cherchait à se dérober, laissait paraître sur son visage de la défiance et même une sorte de frayeur. Elle était outrée de colère, à la pensée qu'elle devait soutenir une lutte quotidienne pour conserver, non pas même l'amour de cet homme, mais la vaine apparence d'un amour qu'il n'é-

prouvait plus; et ce qui exaspérait son irritation jusqu'au délire, c'était que, secrètement convaincue qu'elle s'était trompée, elle était convaincue aussi qu'elle n'avait aucun moyen de réparer le mal et se voyait réduite à entretenir son erreur tardive comme une suprême espérance.

Pour un retard d'une heure, pour un mot prononcé à la légère, pour un « vous » prononcé à l'improviste dans la conversation la plus familière, elle se mettait l'esprit à la torture : — si profondément blessée, qu'elle éprouvait contre lui une sorte d'aversion et que l'envie la prenait de le chasser, de ne plus jamais le revoir, — puis épouvantée soudain à la pensée qu'un tel acte serait irréparable, et que Jean croirait immédiatement à sa perfidie et à sa malice, et qu'elle perdrait ainsi toute chance de le ramener à elle, et qu'elle serait condamnée à une inévitable solitude. Et alors, dans son effroi, elle revenait vers lui avec un emportement de passion et une servilité de tendresse dont il s'étonnait. Il ne lui disait plus qu'il ne la croyait pas; mais ce qu'il éprouvait, c'était de la stupeur plutôt que de la confiance. Lorsqu'elle multipliait, sans qu'il les eût sollicitées, les protestations d'un excessif amour, il lui disait, pris de gêne et d'inquiétude :

— Mon amie, tu exagères toujours. Songe à l'avenir! Demain sera terne, en comparaison d'aujourd'hui.

— Je ne cesserai jamais de t'aimer comme aujourd'hui! s'écriait-elle avec exaltation.

— C'est une phrase, que, probablement, tu as déjà dite plus d'une fois.

— Comme tu es cruel!

En effet, cet homme honnête et bon était souvent cruel, soit que, la supposant peu sensible, il ne remarquât point les blessures faites par lui, soit qu'il jugeât nécessaire de la frapper afin de guérir le mal moral dont elle était affligée. Certains jours, après une absence d'une semaine entière, il retournait chez elle très calme, feignant de ne pas s'apercevoir qu'elle était brisée par l'attente, n'alléguant aucune excuse pour justifier cette longue disparition. Elle le recevait d'une manière glaciale, et ses lèvres avaient un irrésistible frémissement d'indignation contenue. Bientôt, impatienté, excédé d'ennui, il se levait et se disposait à partir.

— Tu viendras demain? lui demandait-elle sans le regarder, toute pâle.

— Je ne sais pas.

— Alors, après-demain?

— Peut-être. J'ai beaucoup de travail.

— Ah! — disait-elle seulement, le cœur si serré qu'elle croyait mourir.

— Quand je serai libre, je t'écrirai un mot.

— C'est cela.

Et elle le reconduisait lentement jusqu'à la porte. Là, elle lui tendait une main froide et inerte. Alors, quelquefois, il l'interrogeait :

— Qu'as-tu?

— Je n'ai rien, — répondait-elle, d'une voix si changée qu'il aurait dû comprendre.

Mais il avait peur d'une scène et se hâtait de partir sans provoquer d'explications. Aussitôt, elle courait dans sa chambre et se jetait sur son lit, mordant les oreillers, accusant la froideur de Jean Serra, maudissant sa propre lâcheté, donnant carrière à la fureur de sa déception, étouffant les cris de son orgueil qui s'insurgeait contre l'atrocité d'un pareil supplice. La crise durait souvent toute une nuit; et elle ne s'endormait qu'à l'aube, les yeux rougis par les pleurs, la poitrine encore secouée par les sanglots. De tout cela, elle ne lui disait rien : elle redoutait que, si elle devenait trop pressante et trop ennuyeuse, il ne la quittât pour jamais. Cette femme altière en était venue à se croire une importune.

Certains soirs, pourtant, lorsque cet homme plein de bonté avait été trop cruel, Claire sentait s'évanouir sa résignation. Alors, il la voyait si accablée, si malheureuse, qu'il n'éprouvait plus pour elle que de la compassion. Une fois, comme il venait de sortir et qu'il était encore sur le palier, il entendit à travers la porte une telle explosion de sanglots qu'il revint sur ses pas et rentra dans l'appartement; et il la trouva éperdue, incapable de retenir ses plaintes spasmodiques, incapable de reprendre possession d'elle-même. Quelle nuit horrible! Il lui parlait; et elle, abîmée dans un océan de douleur, ne lui répondait rien ; mais, comme si elle avait été seule, elle se recommandait aux saints et à la madone pour

qu'ils la délivrent de sa torture. Il lui prenait les mains; mais elle les retirait avec d'horreur, et, convulsivement, les tendait vers le ciel pour implorer la paix, la paix, rien que la paix. Il cherchait à la saisir dans ses bras; mais ce corps frémissant lui échappait, et elle courait à l'autre bout du salon, se promenait comme une folle dans les chambres sans lumière, se parlait à elle-même, criait sa souffrance, gémissait d'aimer ainsi et d'être si peu aimée.

Nuit fatale, où ils comprirent l'un et l'autre la gravité de leur situation.

Tandis qu'elle se lamentait et se tordait les mains et semblait avoir oublié jusqu'à la présence de Jean, il reconnut, lui aussi, la misère de son propre cœur. Et comme, épuisée de fatigue, elle s'était affaissée sur un fauteuil, il s'agenouilla devant elle; et, avec une effusion de chagrin qui ressemblait à une effusion d'amour, il lui découvrit la vérité entière. Il lui demanda pardon de sa conduite, la supplia de croire que nul être au monde n'avait pour elle un dévouement égal au sien. Il ajouta que, si son affection était peu de chose pour une femme digne d'un amour sans bornes, elle devait le plaindre et non l'accuser de ne savoir pas aimer davantage; que, dix années plus tôt, il avait donné le meilleur de son âme, et que ce n'était pas sa faute, à lui, si maintenant cette âme était dévastée. Il avoua qu'aujourd'hui l'amour lui faisait peur, qu'il ne se sentait plus capable d'en éprouver les illusions et les enthousiasmes, et que, vieilli avant le temps, usé, frappé de paralysie morale, il ne pouvait plus être l'amant parfait qu'elle avait rêvé... Les yeux grands ouverts, séchés à présent, elle écoutait la navrante confession de cet homme qui lui racontait sa ruine, le définitif écroulement de sa foi et de son courage, l'incurable détresse de sa vie intérieure. Et, lorsqu'elle vit de grosses larmes briller à ses paupières et mouiller ses joues, elle fut prise d'une pitié infinie pour lui et pour elle-même : désespérés tous les deux, ils ne pouvaient attendre aucune consolation l'un de l'autre !

A l'aurore, quand le ciel s'imprégna d'une clarté froide et verdâtre, Claire avait accompli le grand sacrifice et renoncé à exiger de Jean l'ivresse de la passion. Puisque Jean ne pou-

vait l'aimer comme elle aurait voulu, eh bien ! il l'aimerait comme il voudrait, à sa façon, à ses heures ; mais, du moins, il ne l'abandonnerait pas, ne lui reprendrait pas ce peu de tendresse dont il était encore susceptible.

Dès lors, pareille aux malades que la nécessité contraint à se priver des plaisirs dont jouissent les gens valides, mais qui feignent de s'en passer volontairement, elle affecta de dire la première ce qu'elle redoutait affreusement de lui entendre dire :

« Tu ne viendras pas demain soir, je suppose... »

« Toi, qui ne m'écris jamais... »

« Toi, qui m'aimes si peu... »

Et, cependant, elle l'examinait à la dérobée, anxieuse, pour surprendre la plus fugitive expression de ce visage, pour épier le plus imperceptible démenti sur ces lèvres ou dans ces yeux. Mais il souriait, ne la démentait pas ; et elle reculait d'horreur, consternée par l'insuccès de l'épreuve. Quelquefois aussi, sans faire semblant de rien, elle lui tendait un piège :

— Pourquoi m'aimes-tu si peu ? Moi, je t'aime tant !

— Je ne peux pas aimer davantage.

— Tu ne peux pas, tu ne peux pas ? Si tu essayais, au moins !

— Non, non ! — s'écriait-il, avec un air de lassitude et d'appréhension méfiante.

— Moi, je t'aime trop ! — s'écriait-elle, suffoquée par l'angoisse.

— Et c'est cela qui me désole. Je ne mérite pas tant d'amour.

— Mais si je ne t'aimais plus ?

Jean pâlissait et se taisait. A le voir pâlir, elle reprenait courage.

— Si je ne t'aimais plus, dis ?

— J'en serais affligé, mais je me résignerais. Toute ma vie, j'ai été malheureux.

— Quoi ! tu te résignerais ? s'écriait-elle, frémissante.

— Oui.

— Oh ! moi, moi, il me serait impossible de ne plus t'aimer !

— Au contraire, si tu le voulais, cela te serait facile. Et, crois-moi, cela vaudrait mieux : jamais, ni autrefois, ni à présent, je n'ai mérité ton amour...

— Parlons d'autre chose! — interrompait-elle d'un ton bref, se reconnaissant vaincue.

Le duel recommençait tous les jours, à toute occasion, pour les plus vains motifs ; et c'était toujours ce mot « aimer », si cher aux amoureux, qui ramenait le conflit. Lorsqu'elle était d'une humeur moins morose, elle se laissait parfois aller à dire :

— Il est inutile que je te demande si tu m'aimes.

— Très inutile, en effet! murmurait Jean, qui essayait de plaisanter.

— Tu ne m'aimes donc pas? interrogeait-elle, d'une voix déjà tremblante.

— Pas du tout! répliquait-il avec un sourire.

Elle avait beau se dire qu'il parlait ainsi par jeu, le saisissement la rendait muette. Alors, voyant qu'elle devenait sombre tout à coup, il lui demandait :

— Qu'est-ce que tu as?

— Rien.

— Rien? C'est moi qui t'ai fait de la peine?

— Un peu.

— Je ne suis qu'un maladroit! — déclarait-il, avec tant de sincérité repentante qu'elle n'osait pas continuer la querelle.

Parfois aussi, elle posait directement la question :

— Est-ce que tu m'aimes?

Et, si à ce moment-là il était tranquille d'esprit, si nul agacement ne lui excitait les nerfs, il répondait :

— Tu le sais bien.

— Non, je ne le sais pas! Je veux que tu me le répètes encore!

— Je te l'ai déjà répété si souvent!

— Si souvent? Mais tu ne me le dis jamais, jamais, jamais!

— A quoi bon te le dire?

— Cela me fait tant de bien! Je t'en supplie, Jean, mon amour, dis-moi, dis-moi que tu m'aimes!

— Eh bien, oui, je t'aime! répondait-il comme par contrainte.

— Beaucoup?

— Autant que je peux.

— Et ce n'est guère, avoue-le!

— Pourquoi me rappeler qu'en amour je suis un indigent? Pourquoi me jeter ma misère à la face? Pourquoi me reprocher d'avoir le cœur en cendres? C'est toi qui es cruelle!

— Pardon! pardon! s'écriait Claire, en se laissant tomber à genoux devant lui.

— Je devrais ne plus te revoir, — concluait-il, comme se parlant à lui même.

D'autres fois, le mot cher aux amoureux venait les tourmenter d'une façon différente et plus pénible encore. Certains jours où elle avait les idées noires, il arrivait qu'après un long silence elle demandât tout à coup, par une sorte d'impulsion machinale :

— Est-ce que tu m'aimes?

Jean, taciturne aussi, ne répondait pas. Aussitôt, elle s'agitait, s'affolait :

— Dis, Jean, est-ce que tu m'aimes?

Tiré enfin de ses réflexions désenchantées, il se décidait à répondre :

— Non.

— Oh, Jean!

— Quoi?

— C'est vrai, ce que tu viens de dire?

— Oui, c'est vrai.

Accablée, elle courbait le front, et de silencieuses larmes ruisselaient sur son visage. Dès qu'il les remarquait, il était ému de compassion, lui prenait les mains, protestait qu'il avait dit cela pour rire. Mais, perspicace et inconsolable :

— Quand tu dis cela, répondait-elle, je sais bien que tu parles toujours sérieusement!

Et lui, piqué :

— Alors, pourquoi me demandes-tu à tout propos si je t'aime?

— Parce que ton amour serait mon bonheur.

— Cet amour, il fallait l'accepter de l'homme jeune, enthousiaste, et non le réclamer de l'homme las et aride. Il est trop tard, maintenant, il est trop tard!

— Jamais il n'est trop tard pour aimer.

— Nous sommes vieux, Claire; notre soleil se couche.

— Mon Dieu! préservez-moi de la nuit!

Cependant, il y eut un jour où les ombres, les incertitudes et les craintes parurent se dissiper. C'était la saison chaude, et Claire avait fui l'air étouffant de la ville, avait quitté Rome pour les collines d'Albano. Jean avait promis de venir la voir, lui écrivait qu'il serait là d'un moment à l'autre; mais il ne venait pas, et, du matin au soir, elle l'attendait avec une patience inquiète. Elle était même allée deux ou trois fois à la gare; mais toujours elle était rentrée sans lui. Déjà elle se résignait à ne pas recevoir la visite promise; et, durant les interminables heures d'une villégiature solitaire et sans distractions, au milieu de cette campagne dont la verdure monotone la disposait aux rêveries mélancoliques, elle s'engourdissait presque dans son chagrin et pouvait réfléchir sans déchirement à l'erreur qu'elle avait commise. Lorsqu'elle ne l'attendait plus, il arriva.

Il arriva, tout joyeux. Il lui dit que, loin d'elle, il avait beaucoup pensé à elle, beaucoup désiré la revoir, souffert beaucoup des empêchements qui avaient retardé sa visite. Il lui demanda si elle l'aimait toujours. Comme il était joyeux! Cette joie rendit à Claire toute sa gaieté. Ils firent au bras l'un de l'autre, sous la même ombrelle, une longue promenade par des sentiers perdus, à travers les prés en fleur. Elle portait un costume de légère soie beige, un chapeau de dentelle écrue qui ressemblait à une capeline; et cela lui donnait un air très jeune et très coquet. Ils s'assirent sur l'herbe, au pied d'un chêne séculaire, fameux dans le pays: et, au milieu de cette campagne déserte et sereine, ils eurent le sentiment imprévu que leurs âmes étaient à l'unisson, que leurs pensées s'accordaient en une harmonie parfaite. Et puis, ils s'égarèrent dans des chemins qu'ils ne connaissaient pas, s'amusèrent d'être égarés, échangèrent sous l'ombrelle des baisers furtifs. Jean cueillit un gros bouquet de fleurs cham-

pêtres et le porta triomphalement à l'auberge. Pour dîner, ils choisirent une petite table dans un coin de la grande salle; ils mangèrent seuls, en se regardant au fond des yeux, en se faisant des sourires, en se touchant les mains lorsqu'ils s'offraient l'un à l'autre un verre ou une assiette. Ils étaient enivrés d'une telle joie de vivre qu'ils pâlissaient de bonheur. Après le dîner, ils allèrent sur la terrasse, toujours seuls, les mains enlacées, n'exprimant que par le doux langage des yeux ces profondes et secrètes choses que l'amour médite et n'exprime pas. Et, lorsque enfin elle lui demanda :

— Tu m'aimes?

— Oui, dit-il simplement et sans réticence.

— Beaucoup?

— Beaucoup!

— Moi, je t'adore!

Le soir, elle le reconduisit au chemin de fer, suspendue à son bras, passionnément éprise de lui. Au moment de se quitter, ils s'embrassèrent, sans nul souci des gens qui pouvaient les voir. Quand le train se mit en marche, elle était encore sur le quai, et il la saluait de la main par la portière.

Les jours suivants, elle lui écrivit sept ou huit lettres folles; il ne répondit pas. Il lui avait juré de revenir; il ne revint pas... Alors, sans attendre la fin de l'été, elle retourna précipitamment à Rome.

V

Les soirées étaient longues encore. Vers neuf heures, après avoir lu un peu, après avoir tourné comme un fantôme dans son appartement silencieux, Claire venait s'accouder au balcon pour attendre Jean Serra. Vêtue de blanc, avec un petit châle blanc sur les épaules, elle scrutait du regard la pénombre de la rue Babuino. Malgré la chaleur étouffante qui, en ces derniers jours d'août, invitait les gens à chercher le frais hors de chez eux, la rue demeurait déserte. C'est une rue éloignée du centre, et une rue d'étrangers, qui ne l'habitent qu'en hiver. Même dans l'après-midi, on y voit peu de pas-

sants; une fois la nuit tombée, on n'y voit plus une âme. Elle regardait obstinément vers la place d'Espagne, par où Jean avait coutume de venir; et, dès qu'elle apercevait un homme au coin de la rue, elle se penchait pour tâcher de reconnaître la haute stature et la démarche de son ami. Courte et vaine espérance, car l'homme continuait son chemin et disparaissait dans l'obscurité.

Quand elle était fatiguée de se tenir debout, elle prenait un escabeau de bois et appuyait sa tête sur le fer de la balustrade, pour se reposer. Quelquefois, alors, un léger sommeil lui fermait les paupières. Puis, lorsqu'elle entendait sonner onze heures à Sainte-Marie-du-Peuple, elle se levait et rentrait dans sa chambre, certaine maintenant que Jean ne viendrait pas. La fraîcheur de la nuit l'avait saisie : elle frissonnait un peu en se mettant à son bureau pour écrire la lettre où elle voulait lui reprocher de l'avoir encore une fois laissée seule. Mais, avant d'avoir écrit un mot, elle repoussait le papier, jetait la plume. A quoi bon se plaindre? Sur les sept jours de la semaine, Jean manquait au moins cinq fois; et pourtant, il savait très bien que, tous les soirs, elle était au balcon, guettant sa venue! Pour se plaindre, il aurait fallu qu'elle conservât encore de l'espoir et du courage; mais les discussions lui faisaient peur, et elle avait accepté son désastre.

En septembre, Jean partit pour Naples sans avoir même le soin de la prévenir. Lorsqu'il reparut après une absence de dix jours, elle ne lui demanda aucune explication; mais il la trouva si défaite qu'au risque de provoquer une scène pénible, il lui dit :

— Qu'est-ce que tu as?

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle en détournant les yeux.

— Fatiguée... de moi?

Elle hésita une seconde, puis répondit :

— Non.

— Tu finiras par me haïr, je l'avais bien prévu! s'écria-t-il, navré.

— Pourquoi, Jean? Ce n'est pas ta faute.

— Et ce n'est pas la tienne non plus, ma pauvre amie! dit-il en lui prenant les mains.

Elle dégagea ses mains, doucement et froidement.

— Oh, si! affirma-t-elle avec une sincère conviction, c'est ma faute, à moi, c'est ma grande faute!

— Non; c'est la faute des années et de la fatalité.

— La fatalité n'est une excuse que pour les faibles et pour les sots, — déclara-t-elle d'un ton bref. — C'est bien ma faute, à moi, puisque c'est moi qui l'ai voulu.

— Ma pauvre amie, ma pauvre amie! soupira-t-il, avec des larmes dans la voix.

— Je me suis trompée, cette fois encore!

Depuis un an et demi qu'ils se voyaient intimement, c'était la première allusion qu'elle faisait à ses anciennes amours; et Jean fut très fâché qu'elle eût assimilé leur liaison à ses aventures de jadis.

— Du moins, ce n'est pas moi qui suis cause que tu t'es trompée! — répliqua-t-il vivement, comme pour repousser une offense.

— Qui sait? fit-elle. Tu as cru que tu me disais la vérité; mais à quel moment me l'as-tu dite?

— Non, non, je ne t'ai pas trompée, jamais!

— Pourtant, certains jours, tu disais que tu m'aimais, et, d'autres jours, tu disais que tu ne m'aimais pas. Quels étaient les jours où tu disais un mensonge?

— Non, jamais, jamais je n'ai menti!

— Tu vois que tu ignores toi-même la vérité. Tu ne connais pas ton propre cœur.

— Ce que je sais bien, c'est que je souffre.

— Et moi aussi, Jean, beaucoup, beaucoup!

— Je t'ai porté malheur, ma pauvre Claire!

— Notre bonheur et notre malheur viennent de nous! déclara-t-elle avec force.

— Non, ton malheur te vient de moi! Je suis un être malchanceux, funeste à autrui et à moi-même.

— Toi, dans ta vieillesse, tu auras le doux souvenir d'avoir été aimé.

— Je sens que je n'arriverai pas à la vieillesse!

— Tu seras bien heureux!

Il avait à peu près cessé de venir chez elle: dans le morne silence de l'appartement, le tête-à-tête était devenu trop

pénible. Ils ne trouvaient plus rien à se dire; ils ne s'intéressaient plus l'un à l'autre; ils avaient la sensation d'être éloignés, séparés par un abîme. Quelquefois, sans raison, des larmes perlaient aux cils de Claire; et, si elle ne réussissait pas à les dissimuler:

— Pourquoi pleures-tu quand tu me regardes? disait-il.

— Mais non, je ne pleure pas.

— Tu pleures, et tu me caches tes pleurs. Ne suis-je pas ton meilleur ami?

— Je n'ai pas d'amis.

— Ton... amant, alors?

— Je n'ai pas d'amant.

— L'homme qui t'aime?

— Il n'y a personne qui m'aime!

— Enfin, dis, pourquoi pleures-tu? Il est si navrant de te voir pleurer comme cela! Il me semble que tu pleures un mort.

— On peut mourir de plus d'une manière.

Maintenant, ils ne se voyaient guère que dans la rue, où ils cheminaient l'un à côté de l'autre, sans savoir où ils allaient, absorbés, ne s'adressant que de rares et insignifiantes paroles. Un soir d'octobre, ils allèrent au Colisée. Les blanches et molles clartés de la pleine lune inondaient l'énorme amphithéâtre; et un froid piquant fouettait les promeneurs au visage. Elle était toute enveloppée dans une large mante à capuchon. Elle s'assit sur un gradin de pierre; Jean s'assit auprès d'elle, sur le gradin inférieur. Elle avança la main, lui caressa doucement les cheveux. Alors, il se retourna vers elle, prit cette main légère et glacée, la frôla d'un baiser presque imperceptible. Et la main retomba, inerte. Ils se regardèrent; et dans ce regard, il y avait tant de résignation désolée qu'ils en comprirent tous deux le sens occulte et inexprimable.

Le lendemain, dans l'après-midi, ils se retrouvèrent au Pincio, où elle lui avait donné rendez-vous. Elle avait un costume gris foncé, avec une jaquette noire, un chapeau noir, une voilette noire. En l'apercevant, il se rappela cette soirée d'*Armide*, si lointaine dans leurs souvenirs. Ils firent quelques pas sur la terrasse; puis Claire s'arrêta et, regardant les arbres de la villa Borghèse:

— Alors, dit-elle, c'est fini ?

En vérité, il se croyait plus fort ! Ces simples mots lui donnèrent comme un étourdissement, et il n'eut pas l'énergie de répondre. Que se passait-il donc en lui d'étrange et de contradictoire, pour que ce dénouement, qu'il avait tant souhaité, lui fît horreur, maintenant ?

— Tu ne me réponds pas ?

— Tu es sans pitié, Claire !

— Tu penses trop à ta peine, et pas assez à la peine des autres. Moi, je ne te demande pas de pitié.

— Tu es courageuse.

— Je l'étais ; mais j'ai perdu ce qui faisait mon courage ! reprit-elle, en fixant devant elle un regard vague.

— Et qu'est-ce qui faisait ton courage ?

— L'amour. Mais l'amour est mort.

— C'est donc la dernière fois que nous nous voyons ? demanda-t-il, faible et tremblant.

— A quoi bon nous revoir ? A quoi bon accroître nos douleurs ?

— Mais... de temps à autre... en amis...

— Je ne suis pas ton amie ; je t'ai aimé trop pour être ton amie !

— Je suis le plus malheureux des hommes ! s'écria-t-il en se laissant tomber sur un banc.

Elle prit place à côté de lui ; derrière la voilette, elle avait les yeux baissés.

— Jean, sois bon, ne m'ôte pas mon courage... Ah ! pour arriver au point où nous en sommes, il a fallu que mon âme fît un long chemin !... La parole définitive, c'est moi qui l'ai dite, moi ! Et pourtant, quelle est l'existence que l'avenir me réserve ? Figure-toi ma solitude, et mes regrets tardifs, et mes inutiles remords, et mes larmes sans consolation... Voilà tout ce qui me reste, jusqu'au jour où je fermerai les yeux.

— Je suis le plus malheureux des hommes ! gémit-il en cachant son visage dans ses mains, comme un enfant éploré.

— Eh bien, c'est moi qui renonce ! L'épreuve est complète : ni ton amour d'autrefois, ni mon amour d'aujourd'hui, n'ont pu nous donner le bonheur.

— Ah! ton amour, c'est lui qui a fait notre misère! s'écria-t-il, dans un transport de naïf désespoir.

— Mon amour a été très tendre... Mais il est venu trop tard! trop tard!

Elle fit un mouvement pour se lever et partir. Alors, éperdu :

— Je t'aime, Claire! balbutia-t-il.

— En ce moment, tu le crois; mais tu n'en sais rien.

— Je n'en sais rien. Tu as raison!

— Adieu, Jean.

Elle était pâle comme une morte. Il étendit la main pour la retenir :

— Ne t'en vas pas! Ne m'abandonne pas!

Elle était debout en face de lui, et il la regardait avec des yeux affolés, il lui adressait de confuses supplications.

— Pourquoi, Jean, veux-tu que je reste? Nous serons demain les mêmes que nous étions hier. Des mots prononcés ne changent pas une âme... Nous n'étions pas faits pour nous comprendre; et, l'un après l'autre, nous nous sommes rendus malheureux... Séparons-nous, maintenant; reprenons chacun notre route, plus las et plus désabusés... Je souhaite, Jean, que Dieu bénisse la fin de ton voyage.

— Oh! non, non, ne t'en vas pas!

— Adieu!

Et elle partit, les yeux si troublés par les larmes qu'elle ne voyait pas l'allée où elle marchait. Lui, sur le banc, dans le jardin qui s'emplissait d'ombre, continuait à sangloter.

Là-bas, derrière la colline, le soleil se couchait entre les pins.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. Hérelle.

PRÉCAUTIONS

CONTRE L'ANGLETERRE

La guerre entre les Anglais et les Boers donne le spectacle extraordinaire d'un peuple, chef d'un Empire de trois cents millions d'hommes, en lutte contre deux républiques minuscules. Il fut étonnant, dès les premiers jours, de voir l'Angleterre se tendre comme pour un effort contre une coalition de grands peuples, s'exalter avec ses poètes, chanter des hymnes jusque dans les Bourses de coton, et célébrer dans les cafés-concerts la gloire attendue. Elle puise à pleines mains dans sa profonde escarcelle, et se vide de toutes ses forces armées. A présent, bien qu'elle fasse bonne contenance à des revers inattendus, elle est inquiète : dans le front énorme de Goliath, une pierre jadis fut logée par David, petit berger, de qui le regard était tranquille et la main sûre.

Plus extraordinaire encore que ce spectacle lui-même est l'attitude de la galerie.

Dans la galerie, l'Angleterre n'a pas un ami, si ce n'est l'Italie, laquelle d'ailleurs serait embarrassée, sans doute, s'il lui fallait prouver cette amitié par des coups de canon adressés à la France. Avec tous les autres pays, l'Angleterre connaît toutes les variétés du conflit : avec l'Allemagne, rivalité commerciale, à laquelle s'ajoutent des difficultés de voisinage colonial; avec nous, après des contestations tant

bien que mal arrangées, d'autres qui durent, en Égypte, à Madagascar, au Siam, à Terre-Neuve ; avec la Russie, l'immense querelle pour l'Asie ; avec les États-Unis, les querelles qu'a déjà soulevées et que soulèvera encore la doctrine de Monroë. La haine de peuples que jadis elle protégea, Turcs, Grecs, Vénézuéliens, Chiliens, lui est acquise aujourd'hui, comme celle des races dont les enfants sont dispersés loin du foyer national, par sa trahison ou par sa tyrannie, les Arméniens et les Irlandais.

L'Angleterre a fatigué le monde par la façon dont elle se moque de lui. On lui pourrait appliquer en toute justice le mot qui fut dit de la Prusse : elle a les mains pieuses et prenantes ; mais, de ses mains, elle voudrait qu'on ne vît que la piété. Elle invoque son passé pour prétendre à l'honneur de professer des sentiments humains, et elle voudrait garder le bénéfice d'avoir été le pays de Gladstone, quand elle est devenue le pays de M. Chamberlain. A la conférence de La Haye, elle soutenait avec intransigeance le projet d'un tribunal arbitral : c'était l'esprit de la vieille Angleterre qui se manifestait, mais, au début du conflit avec le Transvaal, elle donnait à entendre qu'il ne ferait pas bon lui proposer un arbitrage.

Depuis la défaite à Waterloo de l'Impérialisme français, elle a échappé aux guerres qui ont saigné d'autres peuples, ou du moins celles qu'elle a faites ne lui ont pas coûté de sensibles sacrifices. Elle s'est épargné la charge si lourde du service militaire obligatoire ; elle a employé tout son effort à développer sa production, son commerce, sa richesse, son empire, et elle accroît continuellement sa force pour acquérir et conserver, c'est-à-dire sa marine de guerre. De son île, ceinte de ses navires, hérissée de torpilles, elle considère avec joie l'Europe divisée : toute guerre lui profite, puisqu'elle fait un vaincu, et qui se souvient, et qui espère une revanche ; sa sécurité repose sur nos rancunes entre continentaux. Elle sait bien qu'à condition de ne pas nous provoquer tous ensemble, il est invraisemblable qu'elle nous trouve un jour tous ensemble unis contre elle. Au reste, elle est prudente, ou, du moins, elle l'a été longtemps. Il lui est arrivé, soit qu'elle fût troublée par des difficultés intérieures,

soit qu'elle eût des affaires engagées sur plusieurs points du globe, soit qu'elle aperçût, au bout d'un conflit, une guerre continentale à soutenir en Asie contre les Russes, en Amérique contre les Yankees, de se dégager à temps, et de filer doux, très doux même. Le lendemain, quelqu'un la retrouve arrogante, et, s'il est faible, intraitable.

Depuis longtemps, elle croit que la mer est à elle toute seule. Sir James Harrington, sous Cromwell, fut le premier à célébrer la plus grande Angleterre ; il prophétisa cette *Oceana*, qui, « née pour un accroissement sans bornes, serait, comme la nymphe de la fable, la captive et la maîtresse des flots. » Vingt ans après, il est dit dans l'Acte de navigation renouvelé par le roi Charles II, que la Providence, en sa bonté, a voulu que l'Angleterre fît fortune par la mer. Depuis le XVIIe siècle, elle n'a enduré sur mer aucune concurrence ; comme la France, après la décadence du Portugal, de l'Espagne et de la Hollande, était sa rivale redoutable, elle s'est acharnée contre elle ; elle a ruiné notre empire colonial en Amérique et aux Indes. Aujourd'hui, autant que jamais, tout effort pour faire ce qu'elle fait elle-même l'étonne, et lui cause un chagrin très sincère, et par là même très comique. La prétention récente de l'Allemagne à vendre partout ses produits *made in Germany*, lui semble une indiscrétion et une inconvenance. A nous, elle dit qu'elle nous aime beaucoup, que nous sommes un peuple très bien doué ; mais, pense-t-elle : « Le commerce, les colonies..., vous ne vous entendez pas à ces choses-là ; c'est notre affaire ; à chacun ses affaires. Pourquoi sortir de chez vous, où l'on est si bien ? Ce n'est pas gentil : *unfriendly*. »

Cette revendication d'un domaine éminent sur toute mer et sur les terres hors d'Europe a contraint l'Angleterre de porter ses forces au point de n'avoir pas à redouter la coalition des flottes européennes. Avec les forces, s'est accru l'orgueil : depuis la fameuse revue du jubilé, il n'est pas un Anglais qui ne se croie le maître du monde. Et cet orgueil ajoute à la force ; le monde en est intimidé : dans l'Extrême-Orient, en Afrique, en Amérique, personne qui ne redoute, ou, tout au moins, ne prenne en considération un *veto* de l'Angleterre.

*
* *

On pouvait croire qu'aujourd'hui où le colosse sue sang et or dans son duel avec les petites républiques, ceux qu'il a a lésés ou offensés profiteraient de la circonstance pour concerter entre eux une conversation avec elle. Au moment où cette guerre commença, ce fut, dans la presse de tous pays, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Russie, même en Italie, unanimité d'indignation.

En France, le souvenir était tout frais des négociations relatives à Fachoda; non seulement l'Angleterre nous avait dicté sa loi, mais elle avait triomphé de sa victoire. La presse libérale anglaise loua notre sagesse en des termes pharisaïques où transparaissait le dédain ; la presse impérialiste, c'est-à-dire l'unanimité des journaux populaires, et la presse gouvernementale, du *Times* au *Birmingham Daily Post*, nous avertit que cette reculade africaine n'était qu'un prélude et qu'on saurait bien nous imposer d'autres humiliations à Terre-Neuve, au Siam, en Afrique, en Océanie, partout. Cette conduite et ces menaces firent ce miracle que l'idée se présenta chez nous d'un rapprochement avec l'Allemagne : même des nationalistes acceptaient une entente momentanée avec les vainqueurs de 1870.

L'opinion allemande encourageait ce mouvement de l'opinion française. Nulle part, les Boers ne rencontraient une sympathie plus vive que chez nos voisins de l'Est. On rappelait le télégramme adressé par l'empereur Guillaume au président Krüger en décembre 1895, et la confraternité originelle, la communauté du sang germanique avec ces Boers, fils de la basse Allemagne. Et puis, l'Allemagne n'a-t-elle pas mêmes intérêts que la France dans l'Afrique du Sud ? Une rupture de l'équilibre en cette région n'est-elle pas redoutable à l'Allemagne autant qu'à la France ? L'annexion de Lourenço-Marquez, si elle se produisait après la conquête du Transvaal, serait un danger pour Madagascar : ne serait-elle pas inquiétante pour l'Afrique orientale allemande ?

De petits faits successifs, des manifestations concordantes permettaient de croire à la possibilité du rapprochement

entre la France et l'Allemagne : visite de l'*Ibis* à Gestemünde, suivant celle de navires allemands à Alger; rencontre de navires allemands et français à Copenhague; visite à Bergen du vaisseau-école français par l'empereur Guillaume; à ce sujet, télégramme de l'empereur, qui se félicite d'avoir fait connaissance avec les « camarades français »; réponse de M. le Président de la République. Comment expliquer ces faits autrement que par un commun désir de s'entendre pour protéger ensemble des intérêts menacés ou contrariés par le même adversaire?

C'était une opinion répandue que la Russie désirait cette entente pour assurer la paix générale, qui lui donne l'action libre en Asie, et aussi pour rendre par l'accord des trois grandes nations continentales l'Angleterre plus accommodante. On ne doutait pas que le voyage de M. Delcassé à Saint-Pétersbourg, bien que le ministre ne se fût pas arrêté à Berlin, n'eût pour objet le rapprochement de la France et de l'Allemagne; M. Delcassé, disait-on, a voulu discuter cette éventualité avec le comte Mouravieff. Lorsque celui-ci, bientôt après, vint faire à Paris un séjour d'une longueur insolite, la vraisemblance était que ce fût pour continuer la discussion. Enfin, comme les empereurs d'Allemagne et de Russie devaient se rencontrer à Potsdam, la vraisemblance encore était que ce fût pour conclure.

La conclusion serait sans doute, pensait-on, une triple entente, plus importante et plus durable que celle qui se manifesta au lendemain de la paix sino-japonaise, pour arrêter et contenir le Japon, pendant que l'Angleterrre s'abstenait et boudait. Sans aller jusqu'à concerter des mesures contre l'Angleterre, les trois puissances ne pouvaient-elles pas montrer leur accord et apporter aux Boers un secours indirect et un réconfort, en rappelant, par exemple, au gouvernement britannique, même sous la forme la plus atténuée, les obligations morales contractées à La Haye? Ou bien encore ne feraient-elles pas pressentir que l'annexion de Lourenço-Marquez leur serait déplaisante? Ou bien — ce qui était plus pratique, plus terre à terre et moins noble, et, par conséquent, plus vraisemblable et possible, — comme chacune des trois puissances a des questions à régler avec l'Angleterre, ne pouvaient-elles à

trois en dresser le bilan, l'arrêter ensemble et le présenter à l'Angleterre, sinon le même jour et avec des signatures coalisées, du moins l'une après l'autre, à intervalles rapprochés? L'essentiel eût été non pas de dire ou de faire telle ou telle chose, mais de dire ou de faire ensemble une chose quelconque : du coup, la politique du monde était changée.

Or, toute cette combinaison si bien agencée, dont les parties semblaient se tenir, était un petit jeu d'hypothèses pour salons politiques.

Au moment où les deux empereurs allaient se rencontrer à Potsdam, on apprenait que l'Allemagne avait signé avec l'Angleterre la convention relative aux îles Samoa. Puis l'empereur Guillaume faisait son voyage d'Angleterre. Ce voyage, tous ceux qui croyaient à la grande combinaison continentale, le réduisaient à n'être qu'une visite privée de petit-fils à grand'mère. Les journaux allemands et l'empereur Guillaume semblaient leur donner raison, puisqu'ils faisaient entendre que la visite était toute familiale, depuis longtemps promise, d'ailleurs; y renoncer, ç'aurait été manquer au devoir filial envers une aïeule auguste. L'empereur Guillaume partit donc pour l'Angleterre. Mais déjà la simultanéité des événements d'Afrique donnait un caractère politique aux habituelles démonstrations qu'échangent en leurs visites les souverains. De plus, l'empereur avait amené avec lui son ministre des affaires étrangères; M. de Bülow eut au moins un long entretien avec M. Chamberlain, lord Salisbury ne pouvant dans son grand deuil paraître à la cour. Et enfin M. Chamberlain prononça le fameux discours de Leicester. A la vérité, M. Chamberlain parle une langue à lui dont un des caractères est l'impropriété des termes; cet orateur ne paraît pas savoir le sens exact de mots simples comme le mot *alliance*. Sitôt qu'il eut parlé, on lui prouva qu'il ne sait pas ce que parler veut dire; mais le discours de Leicester n'étonna point en Allemagne aussi fortement qu'en Amérique ; le mot « alliance » n'y fut pas tant rabroué qu'aux États-Unis. La presse allemande ne témoigna plus la même sympathie à l'égard des petits frères du Transvaal; elle se mit à parler de l'Angleterre poliment : elle avait certainement des raisons, car c'est une presse très raisonnable.

Où en sont aujourd'hui les relations de l'Angleterre et de l'Allemagne? C'est matière à conjectures. Au moment du retour de l'empereur, on pouvait croire à une entente réglée anglo-allemande. Peut-être, pensait-on, Guillaume II a-t-il obtenu quelque avantage nouveau, qui se découvrira plus tard ; peut-être lui a-t-on parlé de Lourenço-Marquez de façon à le satisfaire : peut-être lui a-t-on donné sur le sort réservé au Transvaal par l'Angleterre en cas de victoire des éclaircissements de telle nature qu'il se sentît dégagé de l'engagement moral proclamé à la face du monde par le télégramme de 1895.

Depuis, M. de Bülow a fait une déclaration considérable : l'Allemagne n'est nullement liée à l'Angleterre ; elle ne demande que d'être en relations excellentes avec elle, mais c'est tout... Seulement, on a fait observer que la préface à la discussion sur l'accroissement de la flotte allemande n'était pas un endroit à parler d'intimité avec l'Angleterre. Et il se peut bien, malgré cette déclaration, que toutes les conjectures faites au lendemain du voyage impérial ne soient pas fausses. Rien ne serait plus simple, si l'on en croyait M. de Bülow, que la politique allemande ; peut-être n'est-elle pas si simple.

Il semble bien d'abord que l'empereur ait voulu tirer son petit profit de la crise où se trouve l'Angleterre. Il a réglé l'affaire des Samoa ; ce n'est pas un grand succès, car si les deux contractants ont échangé des concessions à peu près égales en Océanie et en Afrique occidentale, l'Angleterre a prélevé un préciput, selon sa coutume; elle a obtenu, ce qu'elle désirait fort, l'abandon de la juridiction consulaire allemande à Zanzibar. Cependant, avoir traité avec l'Angleterre à balance presque égale, c'est une bonne fortune que l'Allemagne n'aurait pas rencontrée en temps ordinaire. Voilà le petit profit.

Il semble bien, d'autre part, que l'empereur n'ait point voulu se lier les mains. Si les accords répétés conclus par lui avec l'Angleterre — parmi lesquels la convention de 1898, demeurée mystérieuse — lui donnent l'attitude d'un homme qui penche d'un côté, il garde sa liberté de se redresser et d'incliner de l'autre côté. Il peut voir venir en tenant son amitié aux enchères. Ne croyons pas qu'il ait une répugnance

de chevalier pour la politique de bascule ; le casque ne fait pas le chevalier.

En attendant, il a donné à l'Angleterre par la convention récente et par le voyage un appui moral. Il a porté un très grave préjudice à la cause des Boers, enrayé le mouvement allemand en leur faveur, accrédité l'opinion qu'il n'y avait rien à faire qu'à laisser faire. Si bien que, jusqu'à présent, il semble que l'Angleterre traversera ce moment difficile, où elle est toute à un grand effort et presque dégarnie de forces, sans que son impopularité dans le monde, les ressentiments contre son orgueil et contre ses actes, et l'odieux, ressenti par toutes les consciences humaines, d'une lutte inégale, et l'unanime admiration pour l'héroïsme du plus faible lui coûtent autre chose que le petit arrangement des Samoa : ce qui est paradoxal.

*
* *

Cet état des choses, l'empereur Guillaume l'a-t-il voulu et cherché ? Ou bien en aurait-il souhaité un autre ? En d'autres termes, l'entente continentale, qui semblait commandée par les circonstances, a-t-elle été tentée, et s'est-elle, à l'épreuve, trouvée impossible ?

Nous voici dans l'incertitude et le hasard des conjectures.

Certainement le scenario des nouvellistes : — voyage du ministre français à Pétersbourg pour proposer ou discuter l'entente continentale, voyage du ministre russe à Paris pour préparer la conclusion, entrevue des empereurs à Potsdam pour l'achever — a été imaginé à peu près de toutes pièces ; mais il reste l'ensemble des faits rappelés tout à l'heure, les manifestations échangées, certaines paroles de l'empereur Guillaume ; car supposer que l'empereur d'Allemagne, étant un orateur, se laisse entraîner en certaines circonstances par l'effet prévu de paroles à dire et par la beauté du geste accompagnant, c'est une impertinence. Enfin l'étude attentive des entre-lignes de la presse allemande à de certains moments corrobore l'opinion qu'il a pu se passer quelque chose. Mais quoi ? Probablement bien peu de chose, peut-être seulement des propos interrompus. Car cette entente de la France et de l'Allemagne, avec ou sans l'intermédiaire de la Russie,

est une opération qui ne peut réussir du premier coup, n'étant pas si facile qu'on croirait.

La Russie a grand intérêt, sans aucun doute, au maintien de la paix générale, — il lui faut quelques années encore pour que, son œuvre chinoise étant terminée, elle ramène son attention vers la vieille politique européenne; — elle veut donc la paix entre la France et l'Allemagne; mais la réconciliation de ces deux pays n'est point une des fins essentielles de sa politique. Aussi bien faudrait-il, pour qu'elle entreprît cette œuvre malaisée, qu'elle fût au même degré d'intimité avec l'un et avec l'autre pays, et ce n'est pas un secret que ses relations avec l'Allemagne sont amicales sans cordialité : l'empereur Nicolas est fidèle aux sentiments et à la politique de son père Alexandre III. D'autre part, si la Russie doit désirer mettre l'Angleterre en un état d'esprit conciliant et modéré, elle sait qu'elle a et surtout qu'elle aura des moyens considérables et décisifs de la rendre raisonnable. Un glacier en marche arrivera tel jour à tel endroit nécessairement; le glacier est un marcheur placide.

Entre Allemagne et France, la conversation est embarrassée, malgré la communauté des intérêts hors d'Europe, et malgré que trente années bientôt se soient écoulées depuis le jour lamentable et désastreux où deux grands peuples, dont les génies dissemblables paraissent faits pour se compléter l'un l'autre, et, ensemble, conduire l'humanité à ses fins spirituelles et temporelles, se sont trouvés disjoints, adversaires et ennemis. Sans doute, la question qui les divise peut être oubliée dans les pourparlers politiques, mais elle est là, invisible et présente. L'Allemagne, si nous nous concertions avec elle, ne nous demanderait pas de renouveler le traité de Francfort, mais elle sait que, si elle nous le demandait, nous ne pourrions pas y consentir. Au reste, croire qu'une transaction sur l'Alsace pourrait intervenir entre les deux pays, inspirée par des sentiments très élevés et purement nobles, c'est un rêve de poète ou de bon jeune homme. Il faudrait, pour que l'Allemagne voulût bien y entendre, quelque très grande crise, et de tout exceptionnelles circonstances qui ne peuvent être prévues ni même imaginées. Les circonstances présentes sont, pour un tel objet, très petites. Or, tant que la

« question » demeure entre les deux gouvernements et les deux peuples, la mutuelle confiance qu'il faut apporter dans les entreprises délicates est bien difficile. Puis l'empereur Guillaume a de vives allures déconcertantes; dans sa politique extérieure, il paraît procéder, comme dans sa politique intérieure, *per saltus*. Et enfin nous disions qu'au fond son gouvernement, très pratique et réaliste, ne dédaigne pas le procédé de la bascule, ni même celui du marchandage. Et cela donne à réfléchir.

Enfin, une entente entre des puissances contre une autre puissance peut toujours mener à un conflit, et si, dans le cas présent, un conflit se produisait, les risques de la France et ceux de l'Allemagne seraient par trop inégaux. L'Allemagne, qui rendrait aisément la Baltique inaccessible, et dont les colonies et la flotte ne sont point très considérables, n'offrirait aux coups de l'ennemi ni une si grande étendue de côtes, ni tant de ports, ni tant de territoires, ni tant de flancs de navires que la France. Et cela encore donne à réfléchir.

Tout cela fait comprendre pourquoi l'entente continentale, qui paraît imposée et semble facile, n'a pu jusqu'à présent être conclue.

*
* *

Jusqu'à présent? Le sera-t-elle donc un jour? C'est à peu près certain, et voilà un sujet de méditations graves pour les politiques.

Une claire démonstration se fait en ce moment : les forces de l'Angleterre ne sont pas adéquates à son empire; je veux dire qu'elles ne suffisent pas pour le protéger. Même démonstration fut faite jadis pour la République de Venise, pour le Portugal, pour l'Espagne, pour la Hollande. A la vérité, l'Angleterre est singulièrement plus forte qu'aucune des puissances dont elle a recueilli la succession, mais aussi son empire est bien plus vaste et bien plus exposé. Imaginez-la menacée en Égypte, en Chine, aux Indes, en même temps que dans l'Afrique australe : elle est perdue; les chutes de puissances maritimes sont rapides et profondes. L'entente des puissances continentales, si jamais elle se proposait cet objet, ruinerait l'Angleterre infailliblement. L'Angleterre le sait;

un cauchemar doit hanter à cette heure l'esprit de ses hommes d'État. Si elle a l'extraordinaire et imméritée bonne fortune de terminer tranquillement sa guerre contre les Boers, ne voudra-t-elle pas prendre ses précautions contre l'avenir ? Attendra-t-elle sans rien faire que l'entente continentale soit accomplie? C'est improbable.

Dès lors, il nous faut regarder aux conséquences de cette improbabilité.

Il y a quelques années, si l'on cherchait dans le monde les causes de conflits possibles, on trouvait la question d'Alsace, la rivalité de l'Angleterre et de la Russie en Perse et en Extrême-Orient, celle de la Russie et de l'Autriche dans les Balkans, les luttes des nationalités balkaniques, celles des races de la monarchie austro-hongroise; à quoi s'est ajouté plus récemment le développement de la politique extérieure des États-Unis. Un conflit entre la France et l'Angleterre paraissait impossible. Aujourd'hui cette éventualité semble la plus redoutable de celles qui menacent la paix du monde. Entre les deux pays, une hostilité, qui pourtant n'a pas de raisons graves, devient de plus en plus aiguë; si l'on n'y prend garde, ce sera bientôt une haine aveugle.

Personne, en France, si ce n'est une très petite bande de fous, ne souhaite une guerre avec l'Angleterre. Tout ce que ce pays compte de gens éclairés répugne à l'idée d'une si criminelle et barbare folie. Mais il est certain que des sentiments d'antipathie nationale qui sommeillaient dans la masse se réveillent, et voici que les gens sensés sont réduits à considérer comme possible la folie barbare et criminelle. Ce n'est pas nous qui avons créé ce péril, très certainement, ce n'est pas nous. La France a pris sa part dans le partage du monde : elle en avait le droit. Elle ne pouvait le faire sans quelques difficultés avec l'Angleterre, qui, étant partout, se trouve la voisine de tout le monde. Des « coups d'épingle » furent échangés; le compte en a été fait ici-même : ni les plus gros ni les plus nombreux n'ont été portés par la France à l'Angleterre. Dans les arrangements intervenus, nous nous sommes montrés conciliants toujours. Notre politique à l'égard de l'Angleterre a été pacifique constamment.

Cependant l'opinion anglaise est travaillée contre la France.

La légende des piqûres d'épingle est fort accréditée outre-Manche; les exagérations de quelques-uns de nos coloniaux, les crises d'épilepsie de certains nationalistes, les railleries de mauvais goût de caricaturistes irresponsables, tout cela passe en Angleterre pour l'expression de l'opinion française. Peu importe que d'autres pays récriminent contre l'Angleterre et caricaturent la Reine : les seules injures qu'il soit opportun de compter sont celles qui viennent de France. Les sympathies pour les Boers, qui sont universelles, ne sont tenues pour choquantes que si elles parlent en français. L'Angleterre est en train de se faire exécrer dans le monde entier, et des Anglais commencent à l'avouer, mais le gros public ne veut s'offenser que des sentiments de la France. On essaye de lui faire croire, et il croit que nous avons juré la destruction de Carthage, que nous avons essayé d'organiser la coalition continentale, et que notre république a été a été froidement éconduite par les deux grands empires : ce qui est faux, d'une absolue fausseté.

Quelles sont donc les intentions de cette campagne menée contre nous? Il faut bien que nous les cherchions. Tout de suite, l'impérialisme se présente, avec ses théories, ses passions, et tout le personnel qui les sert ou bien s'en sert, ou bien s'y résigne et s'y asservit. M. Chamberlain en a fait sa carrière; il prend l'audace effrontée de méconnaître les convenances envers les gouvernements, envers le sien propre; par la force de l'impérialisme, il s'impose à ses collègues, au premier ministre, à la Couronne elle-même. Fatalement, il a besoin de la guerre; que serait un impérialisme qui ne tirerait pas des coups de canon? Il a donc voulu la guerre contre les Boers; l'année dernière, il la voulait avec la France. La France est la première ennemie désignée de l'impérialisme, étant la seconde puissance maritime et coloniale; vaincue, ses dépouilles seraient précieuses : Indo-Chine, Madagascar, *et cætera*. De plus, mettre la France hors de combat pour un quart de siècle, pour un demi-siècle peut-être, c'est retarder, s'il ne peut être à toujours conjuré, le péril de l'entente continentale. Et enfin, la France ne paraît pas redoutable aux impérialistes anglais : elle a confessé, elle confesse qu'elle n'est pas prête pour la guerre; elle est troublée par ses luttes inté-

rieures : les Anglais la disent démoralisée, désordonnée, incapable d'un effort viril, capable, tout au plus, d'une guerre civile. L'occasion paraît vraiment trop belle.

Ne croyons pas que les échecs de ses armes en Afrique interdisent à l'Angleterre l'espoir d'une guerre victorieuse contre nous : la flotte du jubilé demeure intacte, et la guerre peut être souhaitée par les Anglais comme une revanche et comme un moyen de se refaire un prestige. Ne croyons pas non plus que la chute de M. Chamberlain suffirait pour assurer la paix, car M. Chamberlain ne serait pas apparu, s'il n'y avait pas eu matière à chamberlanisme en Angleterre, et la matière demeurerait. N'oublions pas que l'Angleterre a le moyen de se procurer la guerre avec nous : il nous reste des comptes à régler avec nos voisins, et le gouvernement anglais, entre autres qualités politiques éminentes, a celle de savoir choisir le moment où une question doit être posée. Il est peut-être le seul gouvernement aujourd'hui capable de préparer une négociation ou une guerre et de la faire aboutir à l'heure par lui jugée opportune.

Il nous faut faire remarquer que nous avons employé, en parlant de cette éventualité de la guerre, les mots probabilité, possibilité : ce ne sont point des mots fermes. Mais, qu'il y ait seulement possibilité d'un événement pareil, cela suffit pour que la pensée en soit présente à notre esprit, et pour que notre conduite se règle sur cette pensée.

Cette conduite apparaît très simple.

Faire connaître et prouver au monde entier que nous ne désirons pas la guerre. Que tous ceux qui ont qualité pour parler en France joignent leurs efforts à ceux des hommes qui ont gardé en Angleterre le sens de l'humanité. Qu'une protestation s'élève et s'indigne contre l'idée d'une guerre absurde, et dont les conséquences peuvent être si graves pour l'un et pour l'autre pays. Ne donnons aucun des prétextes attendus, pas même celui d'une caricature. Ne pas provoquer, ne pas insulter : c'est la première règle.

Nous mettre en état de défense. Pour cela, nous pénétrer tous du sentiment que peut-être nous sommes à la veille d'une crise dans notre histoire. Croire qu'il vaut la peine d'y réfléchir, et porter sur ce point, par un effort continu, l'attention

publique. Faire trêve aux dissensions intérieures, lesquelles travaillent au compte et profit de la société Chamberlain et Cie.

Notre sagesse et notre amour de la paix seraient sans dignité comme sans efficacité, si nous étions faibles. Nous préparer à l'éventualité de la guerre; négocier à toutes fins utiles partout où il peut être négocié; tenir, hors de l'effarement et de la bousculade politique, des conseils compétents, actifs, quotidiens; les postes de défense étant déterminés, y mettre l'homme qui convient, lui donner sa consigne et qu'elle soit claire; tous les moyens de la guerre étant prévus et arrêtés, se pourvoir des hommes qui les emploieront. C'est, en fin de compte, l'unique façon certaine de rendre la guerre impossible: montrer aux Anglais qu'elle sera une affaire tout à fait sérieuse, la vérité, où ils courraient autant de risques que nous, et peut-être de plus grands risques.

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

L

m
si
ré
ap
co
all
dr
où
gr
no
ré
si
do
lu
id

m
la
M
so
po
18
ce
au
sty
rie
su
ac
ho
so
liè
co
des

au
la
ava
me
lieu
la
pou
tion
tro
san
une
jou
rop
tave
civi
et
plan
nera
de

LIVRES NOUVEAUX

LA DÉFENSE NAVALE, par **Édouard Lockroy.**

M. Édouard Lockroy fut à trois reprises ministre de la Marine, et chaque fois il a signalé son passage au Ministère par d'utiles réformes. On sait quelle activité infatigable il apportait à visiter nos arsenaux maritimes et comment, à travers toute la France, le ministre allait se rendre compte par lui-même des moindres essais que l'on pouvait tenter. Au moment où les autres nations de l'Europe construisent à grands frais des flottes neuves, il importe que notre pays soit rapidement en mesure de leur résister. M. Édouard Lockroy ne pouvait se désintéresser de la vigoureuse impulsion qu'il a su donner autour de lui. En des livres précis et lumineux, il expose aujourd'hui au public ses idées de réorganisation.

NOS PEINTRES DU SIÈCLE, par **Jules Breton.**

Voilà un livre plein d'idées et de jugements ; mais, au lieu de nous présenter cette histoire de la peinture au XIXe siècle sous forme de précis, M. Jules Breton a seulement fait appel à ses souvenirs de jeunesse. Il s'est borné à revivre pour nous toute sa vie, depuis son entrée, en 1847, dans l'atelier de Drölling : il s'est rappelé ce qu'il était alors et ce que les autres étaient autour de lui, et il nous raconte tout cela d'un style enjoué et toujours vivant. Parmi de curieuses anecdotes sur les hommes, il nous donne sur les œuvres des appréciations savantes, mais accessibles à tous. Ce n'est pas un auteur, c'est un homme qui parle ; et ses phrases ont toute la souplesse, toute la grâce d'une causerie familière, où tous les artistes que M. Jules Breton a connus et aimés « semblent lui sourire du fond des brumes du passé ».

LES CIVILISATIONS DE L'INDE,
par **Gustave Le Bon.**

En cette édition complètement refondue et augmentée de gravures nouvelles, on retrouvera la belle étude de M. Gustave Le Bon. L'auteur avait été chargé d'une mission par le gouvernement français. Il s'était rendu compte sur les lieux mêmes de l'importance que peut avoir la reproduction des anciennes ruines hindoues pour nous renseigner sur la pensée des générations disparues. Les savants européens se sont trop longtemps bornés à traduire des documents sanscrits. « Mais le sanscrit est pour les Hindous une langue morte depuis bien des siècles et qui joue à peine chez eux le rôle du latin en Europe. » C'est donc aux monuments que M. Gustave Le Bon a demandé le secret des anciennes civilisations. L'ouvrage est accompagné de cartes et de nombreuses gravures : la collection des planches de monuments et celle des statues donnera aux lecteurs une idée suffisamment exacte de l'architecture et de la sculpture hindoues.

LA FRANCE DU NORD, par **Charles Brossard.**

Ce volume est consacré à l'Ile-de-France, à la Picardie, à l'Artois, à la Flandre et à la Normandie, groupant ainsi treize départements ayant entre eux une certaine affinité. L'ouvrage complet s'appellera la *Géographie pittoresque et monumentale de la France*. Le texte comprend, pour chaque département, une étude générale du sol au double point de vue orographique et hydrographique, l'histoire abrégée des événements qui se sont accomplis sur son territoire, les divisions administratives, un tableau de l'agriculture et de l'industrie avec quelques données statistiques, la description des grandes villes, la liste de tous les monuments historiques classés, — le tout accompagné d'une carte dressée spécialement pour cette publication. — Quant aux gravures, on en trouvera presque à chaque page, les unes en couleurs, d'autres monochromes : toutes sont des reproductions photographiques choisies et présentées avec un goût parfait.

LE GIL BLAS DE SANTILLANE, DE LESAGE, édition réduite et revisée, par **Léo Claretie**, avec des illustrations de **Maurice Leloir.**

Le roman complet ne convenait pas aux jeunes gens ; et c'était regrettable, car l'œuvre est amusante, et, dans le trésor de notre littérature, c'est un des plus riches joyaux. M. Léo Claretie a su fort habilement pratiquer les coupures nécessaires ; du reste, en ce roman à tiroirs, les parties ne sont pas solidement soudées entre elles, et l'on pouvait sans inconvénient en supprimer quelques-unes. Mais partout le texte de Lesage subsiste intact. M. Léo Claretie l'a pieusement respecté. Ainsi présenté, le livre est de lecture facile et courante ; et « c'est de la quintessence de chef-d'œuvre ». Les magnifiques illustrations de Maurice Leloir nous font admirer de superbes cavaliers aux visages énergiques sous le grand chapeau de feutre, et de jolies dames vêtues de robes claires, dans toute la grâce des anciens costumes et des anciens décors.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE,
DES ORIGINES A NOS JOURS,
par **L. Petit de Julleville.**

On connaît ce remarquable précis de littérature française : en quelques pages, parfois en quelques lignes, l'auteur a su faire tenir des appréciations complètes. On y trouvera tout ce qu'il est indispensable de savoir sur une époque ou sur un écrivain. Un index commode permet de se reporter vite à la page où se trouve le renseignement souhaité. Pour ceux mêmes qui connaissent bien certaines époques ou certaines œuvres, de tels ouvrages sont intéressants et utiles : ils facilitent un regard d'ensemble qui fait apparaître chaque chose selon son importance. Ce livre est de ceux qu'il faut relire parfois et garder toujours sous la main.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 27292-12-99. — (Encre Lorilleux).